UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

FACULTÉ DES LETTRES

Année 1923-1924

LES SOUVENIRS et L'ESPRIT NAPOLÉONIENS chez BALZAC

THÈSE

POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ

Présentée à la Faculté des Lettre en Mai 1924

PAR

D. L. JOSEPH

Master of Arts

PARIS (IX^e^) — 6, Passage Verdeau, 6

TOULOUSE — 7, Rue Ozenne, 7

"OCCITANIA"

Librairies MARQUESTE et BOUQUET-MORAINVILLE réunies

E.-H. GUITARD, Libraire Éditeur

1924

0 1976 0038860 1

CARL A. RUDISILL
LIBRARY

LENOIR RHYNE COLLEGE
HICKORY, N.C.
1891

The Walker Lyerly
Memorial Collection

F 840
J77s

29759

DISCARDED

UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

FACULTÉ DES LETTRES

Année 1923-1924

LES SOUVENIRS et L'ESPRIT NAPOLÉONIENS chez BALZAC

THÈSE

POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ

Présentée à la Faculté des Lettre en Mai 1924

PAR

S. D. L. JOSEPH

Master of Arts

PARIS (IX^e^) — 6, Passage Verdeau, 6

TOULOUSE — 7, Rue Ozenne, 7

"OCCITANIA"

Librairies MARQUESTE et BOUQUET-MORAINVILLE réunies

E.-H. GUITARD, Libraire-Éditeur

1924

CARL A. RUDISILL
LIBRARY
LENOIR RHYNE COLLEGE

F
840
J77R

29759

Nov. 1951

Je me permets d'exprimer mes sentiments reconnaissants à MONSIEUR LE PROFESSEUR *MARSAN dont les conseils me furent précieux pendant la composition de cette Thèse; de même je veux rappeler ici le souvenir de* MISS KATHERINE *WHEATLEY qui me fut un guide dans l'étude de la langue française.*

A mon Père

Les Affinités Napoléoniennes

I

L'emprise de Napoléon demeura vivante pendant tout le début du dix-neuvième siècle ; le peuple auréola son idole d'une légende que les écrivains exploitèrent à leur tour.

Victor Hugo dressa « un Temple » à l'Empereur tombé, il s'attendrit sur l'Aiglon et rendit à la Grande Armée le fracas de ses « tonnerres ». Il évoqua la retraite de Russie, la fournaise de Waterloo, les Cent Jours. On peut dire que l'influence des souvenirs d'Empire fut à la fois destructrice et créatrice d'énergie. Parmi les jeunes gens du siècle il y avait des rêveurs et des ambitieux : les premiers, exaltés par la gloire de leurs pères, énervés par le désœuvrement qui avait fait place aux campagnes épiques, souffraient de ce malaise, de cet ennui malsain dont nous parle Musset dans sa « Confession » ; les autres, au contraire, puisaient dans le récit de la carrière de Napoléon une volonté froide et tenace qui souvent leur tenait lieu de

morale. C'est ce type d'audacieux calculateur que nous présente Stendhal dans le *Rouge et le Noir*, sous le personnage de Julien Sorel.

Il est permis d'ajouter que Balzac, « le Napoléon des Lettres », appartenait à ce groupe d'intrigants énergiques. Le courage, un courage dont le vulgaire ne se doute pas, écrit-il, lui paraissait une force essentielle pour atteindre à la gloire. Mais combien sa physionomie est différente de celle de Julien Sorel ! Sa droiture et la richesse de sa nature l'empêchèrent de mettre dans la poursuite de ses ambitions littéraires une âpreté malhonnête et même ses spéculations financières n'eurent jamais rien d'équivoque. Il avait du reste assez de puissance vraie pour dédaigner la ruse et l'essor gigantesque de son imagination l'aurait très probablement préservé de calculs mesquins au cas où il aurait essayé d'atteindre une suprématie politique ou financière. C'est dans sa famille d'abord que nous rechercherons la source de son génie particulier.

*
**

La sœur d'Honoré de Balzac écrivait à propos de leur père, — « surtout un original » : « Il ne faisait et ne disait rien comme un autre » (1). Il avait conçu un rêve — parmi tant d'autres — celui de survivre à toute sa génération ; car il était doué d'une imagination fantaisiste. C'est à lui surtout qu'Honoré doit sa force extraordinaire d'invention

(1) Mme de Surville : *Balzac, sa vie et ses œuvres d'après sa correspondance*, p. 12.

et son pouvoir de rêver. Bien que ce père « aime ce fils et en devine la valeur d'énergie et d'intelligence il ne croit pas aux forces imaginatives ». Quand l'adolescent parle d'écrire : « Les romans, s'écrie-t-il, eh ! c'est pour les peuples d'Europe ce que l'opium est pour les Chinois » (1).

Il est possible qu'un tel homme ait vu dans son fils la puissance de devenir un grand soldat ou un grand homme d'Etat, et qu'il en ait parlé. Mais on doit penser que de telles espérances auraient été bien vite écartées par la mère de l'enfant joufflu ; car « c'était une femme de tête, la fourmi silencieuse parmi les bruyantes cigales » (2). Les cigales faisaient allusion au père et au fils. Bien que la mère de Balzac ne lui ait pas dit qu'il avait le pouvoir de devenir illustre, cet enfant allait rencontrer des personnes qui avaient connu Napoléon ; il allait parler avec ses soldats : il allait vivre l'époque des *Cent Jours*. Cela devait suffire à enfiévrer son cerveau.

A l'époque où Balzac commençait à comprendre la vie et les choses, le monde s'étonnait d'avoir vu l'essor et la chute d'un homme qui, seul, avait bouleversé l'ordre établi ; un homme qui avait chassé des rois, en avait placé d'autres sur le trône ; qui, comme l'a dit Goguelat dans le *Médecin de Campagne* ébauchait des lignes sur une carte en disant : « Voici un royaume, et en voici un autre ».

(1) G. Ruxton : *La Dilecta de Balzac*, p. 44.

(2) Hanotaux et Vicaire : *La Jeunesse de Balzac*, pp. 106, 125.

« Lui, dont l'activité cérébrale est supérieure à celle de tous les hommes connus ; lui, qui, servi par une fortune sans égale, a trouvé sans cesse en son esprit des ressources égales à sa fortune ; lui, qui a accompli l'œuvre la plus grande que mortel ait jamais accomplie... » (1). C'était lui qui avait parcouru les grandes routes d'Europe, et c'était ses pas de géant qui avaient fait trembler la terre ; c'était le regard perçant de son œil qui avait fait mourir sur le champ de bataille des milliers de soldats. En France, on avait écouté la voix de Bonaparte ; et les échos de cette voix ne s'étaient pas perdus parmi les lamentations de ses « enfants » ; même les cris de joie que poussèrent ses ennemis lors de sa chute ne les avaient pas assourdis. A Tours, le jeune Balzac écoutait ces rumeurs, et bientôt la légende de l'Empereur allait hanter ses rêves.

*
**

Il est presque impossible de préciser à quel âge la dévotion pour Napoléon a commencé chez Balzac. Au moins nous pouvons dire qu'elle est devenue force vitale dans sa vie à partir du moment où il s'est trouvé dans sa mansarde à Paris ; seul et presque sans amis, mais libre des entraves étouffantes que sa famille lui avait imposées. Là, il pouvait penser et rêver en se livrant à cette puissance créatrice et aux penchants de cet esprit profond, qui étaient destinés à le porter à des excès incroya-

(1) Masson : *Napoléon et les Femmes*, p. 337.

bles en fait de travail. En mainte occasion son énergie débordante et son imagination hallucinée le poussaient à voyager à travers l'Europe, trébuchant aveuglément contre les obstacles de la vie vulgaire. Souvent on allait le trouver accablé de dettes et enlisé dans la faillite, mais toujours à la poursuite de quelque chimère, quelque désir ou espérance de bonheur. Une fois, ce fut une mine en Sardaigne ; constamment c'étaient des bibelots et des objets d'art, et lorsqu'il vieillit ce fut son amour tenace pour M^me^ Hanska, « l'Etoile Polaire » de ses dernières années.

Dès que Napoléon avait conçu un dessein il ne connaissait aucune hésitation : il marchait droit devant lui. A partir de l'année 1785, où il passa, peu brillamment il est vrai, ses examens pour l'artillerie, sa vie est une série d'événements, chacun le rapprochant de son but, chacun le poussant sur la route la plus glorieuse que jamais homme ait suivie. Au contraire, nous n'avons qu'à nous rappeler les expériences variées de Balzac imprimeur, éditeur et homme de lettres, pour comprendre qu'il dévia souvent de la route qu'il s'était tracée, en s'enfermant dans sa mansarde à Paris (1). Maintes fois « l'avenir était bien noir devant lui. Il voudrait être riche ; il voudrait être célèbre » (2). Et bien souvent ses ambitions, son désir de gloire étaient en conflit avec son âpreté au gain. « Il ne rêvait donc que tonnes d'or, monceaux de diamants et

(1) Hanotaux et Vicaire : *La Jeunesse de Balzac*, p. 20.
(2) *Ibid.*, p. 24.

d'escarboucles, et, au moyen du magnétisme, avec les pratiques duquel il était depuis longtemps familiarisé, il faisait rechercher à des somnambules la place des trésors enfouis et perdus » (1).

Ce qui nous intéresse dans sa retraite c'est que ce fut là qu'il eut pour la première fois l'occasion de s'étudier et d'analyser les éléments de son caractère. Mais il était si jeune — il n'avait que vingt ans — que si on lui avait accordé plus tôt sa liberté il n'aurait pu sentir l'essor des forces qui s'agitaient en lui. Assurément, en ce temps-là, il connaissait la vie de Napoléon, et sans doute il avait entendu raconter ces légendes populaires nées de l'imagination des humbles. Il avait été élevé auprès d'un père dont l'intérêt pour les questions sociales et politiques était toujours en éveil. Certainement ce Méridional plein d'activité s'était occupé de la situation causée en France par les changements rapides de gouvernement. La violence avec laquelle la nation était devenue d'un royaume une république, d'une république un empire, et d'un empire un royaume, l'avait tellement impressionné qu'il avait rédigé un nombre de mémoires traitant de questions qui étaient alors, pour lui au moins, d'une importance capitale. Ainsi « dans le gros garçon insouciant » où « la maturité avait surgi tout à coup » naquit de bonne heure cette admiration pour Napoléon qui, bien qu'atténuée à certains moments, dura jusqu'à la fin de sa vie. En effet,

(1) Gautier : *Honoré de Balzac*, p. 29.

lorsqu'il mourut, Balzac avait préparé plusieurs ouvrages qui devaient renforcer *Les Scènes de la Vie militaire.*

En ce temps-là, Balzac était aussi à l'âge le plus romanesque de la vie des jeunes gens. Il se trouvait alors à Paris, où les pavés renvoyaient encore le son de la marche des soldats de l'Empire, et où les citoyens vous regardaient encore de cette expression d'étonnement que les extraordinaires bouleversements de cette époque avaient donné à leur visage. Enfin, affranchi, il pouvait voir dans leur attitude les effets de l'ambition d'un seul homme.

C'est à cette époque sans doute que Balzac commença à s'apercevoir qu'il existait des ressemblances entre sa propre vie et celle de l'Empereur.

Il est probable que Balzac s'est rappelé quelques-uns des faits de la jeunesse de Napoléon et qu'il les a comparés aux événements de son adolescence. Sans doute il s'est souvenu de ce qu'avait écrit son père, François Balzac, à propos de Napoléon. Il avait publié, en 1804, *Un mémoire sur deux grandes obligations à remplir par les Français ;* et dans ce mémoire, qui peut-être éveilla chez le fils l'intérêt des choses napoléoniennes, il propose de faire ériger par le peuple français un monument « à la gloire de Napoléon et de l'armée française ». Le père de Balzac, comme celui de Napoléon, « voyait grand » ; mais malheureusement l'un et l'autre ne joignaient que peu de sens pratique à cette imagination dangereuse, et ni l'un ni l'autre ne possédait une apti-

tude remarquable pour les affaires. Napoléon était doué d'une imagination de génie et avait le pouvoir d'accomplir ce que cette puissance lui a suggéré en toutes choses. Balzac avait le tempérament romanesque et méridional de son père et hérite d'une imagination prodigieuse et d'une volonté qui s'attaque à tout. Mais son pouvoir créateur ne s'exerce que dans le domaine des lettres. Il ne semble pas avoir hérité du bon sens parisien de sa mère. D'une part, nous trouvons une tendance à la vantardise, à l'exagération, aux chimères ; et d'autre part, nous avons les qualités de froide raison et une certaine parcimonie. Balzac dut au Midi ses rêves de richesse extraordinaire et ses projets fantastiques, dont il remplit l'avenir, mais qui échouèrent lamentablement. Au point de vue des affaires il se confia entièrement à M^me^ de Balzac dans la dernière partie de sa vie, mais pas avant d'avoir sérieusement endommagé la fortune de M^me^ de Berny, celle de sa mère, et de s'être ruiné lui-même. Il semble qu'il ait doté ses personnages de tout le sens pratique que la nature lui avait refusé.

Balzac et Napoléon dans leur jeunesse avaient été forcés de se replier sur eux-mêmes ; ils avaient été privés de leurs parents, du confort et du charme du foyer. Enfants, ils demeuraient dans une sphère à part, incompris de leurs compagnons ; Balzac rêvant dans un monde que ses songes avaient créé autour de lui, et Napoléon travaillant les mathématiques que, tout jeune, il aimait. Bonaparte quitta la maison

familiale quand il n'avait que neuf ans, et Balzac était d'une année plus jeune lorsqu'il entra à l'école de Vendôme.

Il y a quelque chose de pathétique, quelque chose d'irréparable dans leur départ qui nous attriste profondément. Si nous oublions leur destin glorieux pour ne voir en eux que l'enfant, ils étaient si jeunes, et pour tous deux ce fut le commencement de l'isolement d'âme d'où, ni l'un ni l'autre ne put jamais sortir. Ils étaient tous deux marqués pour cette solitude d'âme qui est l'apanage du génie. Cependant cette solitude involontaire n'eut pas pour Balzac toute la rigueur de l'isolement que Napoléon recherchait en quelque sorte. Balzac, dès qu'il fut introduit dans les salons dont il avait désiré de loin être l'hôte, leur donna une large part de ses loisirs et de son talent. La lecture de l'*Ecole des Ménages* eut lieu chez M^me^ Couturier de Saint-Clair... et... « parmi les auditeurs se trouvaient les ambassadrices d'Angleterre et de Sardaigne, accompagnées de l'ambassadrice de l'Autriche et la comtesse Appony » (1).

Mais son entrée dans ces milieux aristocratiques, qui représentaient pour lui un monde de rêve, avait été pleine de difficulté. « Lui, qui avait tant besoin de luxe, d'amour et de gloire, il courut en désespéré après la fortune, la femme et la renommée. Tout lui fut disputé » (2). Même alors qu'il lui était per-

(1) Spoelberch de Lovenjoul : *Autour d'Honoré de Balzac*, p. 144.

(2) Hanotaux et Vicaire : *La Jeunesse de Balzac*, p. 119.

mis de charmer cette société de gens d'esprit. même lorsqu'il croyait avoir atteint à la renommée qu'il ambitionnait fougueusement, sa vie était obscurcie par le souvenir d'un bonheur incomplet auprès de Mme de Berny. « Voilà donc le secret de ces angoisses ; voilà donc cette énigme que personne ne devait deviner ; voilà la clef de cette vie si peu connue et si méconnue ! " Elle avait vingt-deux ans de plus que moi... des bornes infranchissables !... Il m'a manqué la moitié du tout » (1).

Cependant nous pouvons dire que Balzac s'est trouvé plus profondément compris par ses amis que ne le fut Napoléon. Car Mme de Berny, la duchesse d'Abrantès, Mme Hanska et sa sœur Laure de Surville suivaient les élans de son amibition, et lorsqu'il en avaient besoin elles le consolaient par des paroles douces. Napoléon a éprouvé la satisfaction de l'amour populaire que le monde n'a jamais accordé à Balzac de son vivant. Mais ce dernier, entouré de ses amies, a écrit à Mme Hanska : « ... car nul n'a le secret de ma vie et je ne veux le livrer à personne » (2).

***

Pendant qu'il était encore en classe Napoléon s'intéressait surtout aux mathématiques, et souvent quand il se retirait loin de ses compagnons il se mettait à résoudre quelque problème ardu de cal-

(1) Hanotaux et Vicaire : *La Jeunesse de Balzac*, p. 57.

(2) Balzac : *Lettres à l'Etrangère* n° CXXVI, datée 19 juillet 1837.

cul ; ou bien, dans le coin du jardin qu'on lui avait accordé, il rêvait, car il était enclin à la rêverie. Bonaparte aimait passionnément la lecture aussi et dévorait les *Vies des Hommes Illustres* de Plutarque. Quant au jeune Honoré, il n'y avait que l'histoire qui lui inspirât assez d'intérêt pour qu'il quittât, même un instant, ses rêves de gloires ; et chez lui aussi c'était l'histoire des vies des Grands Hommes qui lui causaient des frissons d'ambition. En feuilletant les pages de ces livres lourds il se sentait frôlé par les esprits des hommes qu'il voulait imiter dans sa propre vie. On peut affirmer que s'il y avait eu un livre intitulé *Napoléon*, si pesant qu'il pût être, si petites et si illisibles que fussent les lettres des pages, c'est ce livre-là qui eût absorbé tous ses loisirs. Et malheur à celui qui aurait tenté de l'en arracher ! Balzac aimait à lire *La Morale en action et en exemple*, et en étudiant ces pages arides il se sentait tellement enflammé d'ambition, tellement pris par le spectacle de la vie qui s'étendait devant lui, qu'il se perdait dans un bel oubli.

Une fois, en proie à une crise d'orgueil et à des desseins grandioses, il fixa le Régent de l'école de ses yeux noirs magnétiques, et celui-ci sentit si bien la force de ce regard brûlant qu'il dit au jeune ambitieux : « Si vous me regardez ainsi, Monsieur Balzac, vous aurez la férule » (1). Alors que les deux jeunes gens étaient à l'école, ni l'un ni l'autre ne se distingua par son application scolaire et il

(1) Balzac : *Louis Lambert.*

faut se méfier des légendes qui entourent ces années de la jeunesse de Napoléon et de Balzac. Mais on doit se rappeler que tous deux se sont fait remarquer par un goût extraordinaire pour la lecture, une tendance à rêver, une individualité saillante, et des preuves de ce qui plus tard s'est révélé comme une ambition écrasante. Au collège on considérait Balzac comme un mauvais sujet, et quand Napoléon passa son examen pour l'artillerie, il fut classé 42e sur 58 admis.

Balzac et Napoléon ont fait preuve d'un amour tenace pour le foyer et pour la famille, et chacun d'eux était toujours agité de projets pour améliorer la fortune de ses parents. Masson écrit : « Bonaparte, si susceptible sur ce qui est famille (1), s'indigne que sa femme laisse

(1) Napoléon écrit à son frère Joseph le 24 juin 1795 : « La vie est un songe léger qui se dissipe... Nous avons vécu tant d'années ensemble, si étroitement unis, que nos cœurs se sont confondus, et tu sais mieux que personne combien le mien est entièrement à toi. » Le 6 septembre nous avons : « Tu le sais, mon ami, je ne vis que pour le plaisir que je fais aux miens. Si mes espérances sont secondées par ce bonheur qui ne m'abandonne jamais dans mes entreprises, je pourrai vous rendre heureux et remplir vos désirs. » NAPOLÉON : *Correspondance*, vol. I, pp. 60 et 67.

Masson, en parlant de Napoléon, dit : « A la vue du portrait du Roi de Rome, « Mon fils «, murmure-t-il, et par ces deux sons, « dans son accent presque surnaturel » il exprime à la fois « la tendresse, l'amertume, le bonheur, « la misère, l'espérance, le découragement, le passé, le « présent, l'avenir ». Il couvre son visage avec la gravure ;

quelqu'un de son nom à la charge d'une étrangère, d'une Anglaise » (1). Maintes fois Balzac écrit à sa mère et à sa sœur que, grâce à ses efforts littéraires, ils seront tous, un jour, cousus d'or. A Laure de Balzac il écrit le 6 septembre 1819 : « Mais qu'il m'est doux, en me consumant nuit et jour, d'associer mes travaux aux personnes qui me sont chères. Ah ! sœur, si le ciel m'a doué de quelque talent, ma plus grande joie sera de voir ma gloire rejaillir sur vous tous. Quel bonheur de vaincre l'oubli, d'illustrer encore le nom de Balzac » (2). Il lui écrit encore, en 1821, quand elle est devenue M^me^ de Surville : « J'ai l'espoir de vendre un roman tous les mois six cents francs ; c'est assez pour me tirer d'affaire, en attendant la fortune que je partageai de bon cœur avec *vous tous*, car elle me viendra, je n'en doute pas » (3). A sa mère, M^me^ de Balzac,

« Mon fils ! » répète-t-il, et, après un long silence, il se lève, va s'enfermer dans son cabinet. Quand, après une demi-heure il en sort, sa physionomie est si défaite qu'on le croirait gravement malade... La tendresse qu'il lui porte... c'est l'intimité de son cœur ; il en a la pudeur et n'admet pas qu'on la viole. Il est un père mais il reste Empereur. Il le veut rester à cause même de son fils. Il se préoccupe que « son fils sache qu'il a eu un père « toujours supérieur à ses infortunes, qui n'a jamais, « même dans les plus petites choses, oublié quel est son « rang. » MASSON : *Napoléon et son Fils*, pp. 337, 357.

(1) MASSON : *Napoléon et les Femmes*, p. 158.

(2) BALZAC : *Correspondance*, vol. I, p. 6.

(3) *Ibid.* vol. I, p. 44.

à Paris, le fils écrit de Saché, juillet 1832 : « ... Tôt ou tard, la littérature, la politique, le journalisme, un mariage ou une grande acaire me feront une fortune. Il *nous* faut encore un peu souffrir » (1).

La façon dont Napoléon a disposé des royaumes de Naples, d'Espagne et des Pays-Bas en faveur des Bonapartes est bien connue. Ce lien de famille que chacun d'eux conservait fut base sur un véritable amour pour le pays natal. Surtout cela est-il vrai de Bonaparte. Il n'a jamais cessé de penser à la Corse (2), et ce ne fut qu'à partir du moment où il imprima sur l'esprit de la France le sceau de son génie qu'on peut dire que son âme est devenue tout à fait française. En jeune homme et en officier débutant il s'intéressait au sort de sa petite patrie, et une fois même il a failli être fusillé en suivant de trop près les destinées de ses amis. On connaît bien sa loyauté envers les Corses, et Balzac, dans *La Vendetta*, nous a donné un bel exemple de ce sentiment. L'auteur de *La Comédie Humaine* a tant aimé sa Touraine qu'on peut comparer cet amour à celui de Bonaparte pour la Corse.

(1) Balzac : *Correspondance*, vol. I, p. 164.

(2) Lettre adressée aux Citoyens Directeurs le 6 juillet 1796 : « Depuis plusieurs mois... les patriotes de la Corse sont en insurrection contre les Anglais. Je leur ai envoyé quelques fusils de chasse et quelques barils de poudre, avec une vingtaine de Corses réfugiés, habitants des cantons qui ont montré le plus d'énergie. » Napoléon : *Correspondance*, vol. I, pp. 459, 485, 494.

Nous devons nous rappeler que bien que les charmes de la Touraine soient incontestables et inoubliables, on n'y trouve pas cependant des sites d'une beauté plus attachante que celle de certaines autres régions françaises. Les habitants de la Touraine ne paraissent pas plus fiers de leur pays que les Languedociens ou les Normands ne le sont du leur. La Touraine est, après tout, une province française, tandis que la Corse est une. C'est pourquoi l'amour de Napoléon pour son Ile natale n'était pas seulement différent en sa qualité, mais infiniment supérieur dans sa force au sentiment que Balzac éprouvait pour la Touraine. L'affection que Balzac a eue pour cette contrée c'est une espèce de reconnaissance : elle lui avait rendu la santé à la suite d'une maladie étrange, qui l'avait obligé à quitter l'école. Ce sentiment persista chez lui. En effet plus tard il nous a donné de délicates descriptions des paysages tourangeaux et les scènes de quelques-unes de ses œuvres les mieux connues y prennent place. *Le Curé de Tours*, comme on peut en juger par le titre, est une étude de mœurs ecclésiastiques et tourangelles ; le principal personnage est un pauvre curé, naïf et aussi malheureux que son frère, César Birotteau de Paris. Une partie considérable des événements d'*Une Femme de Trente Ans* a lieu à Tours, et il s'y passent des scènes dans lesquelles il a bien peint les caractéristiques de la vallée de la Loire. De même on connaît les paysages du *Lys dans la Vallée*.

Dans *Louis Lambert*, Balzac nous a dessiné deux portraits de lui-même. C'est lui qui parle comme

écrivain, et c'est lui aussi qu'il a si soigneusement décrit dans le caractère de Louis Lambert. Nous avons ainsi deux sources de renseignements ; et c'est en décrivant les idées de Louis et le développement de ses pensées qu'il a tant parlé de sa propre jeunesse, surtout des années où il était étudiant. La description qu'il nous a donnée de son amitié pour Louis Lambert est de nature à nous intéresser. Il se peut que Louis Lambert ait été conçu d'après l'idée que Balzac se faisait de lui-même ; mais il est difficile de croire cependant qu'une analyse si détaillée, en fait d'amitié, n'ait pas eu une base plus sûre qu'un personnage imaginaire ; en effet, c'est un caractère à travers lequel Balzac a réussi à nous faire voir le jeu de ses émotions et le développement de son esprit. Il est peu croyable que Balzac n'ait pas eu quelque jeune compagnon à Vendôme qui aurait pu l'écouter, le comprendre, et auquel il aurait pu confier les secrets et les ambitions de son cœur. Et s'il est un peu coupable d'avoir poétiquement rendu la situation imaginaire, c'est parce que toute sa vie il avait cherché en vain chez autrui une compréhension sans réserve ; lui, qui aurait pu, dans une amitié choisie, apporter toute sa sympathie clairvoyante. Gautier dit : « Un des rêves de Balzac était l'amitié héroïque et dévouée, deux âmes, deux courages, deux intelligences fondues dans la même volonté » (1). A la duchesse d'Abrantès Balzac écrit

(1) Gautier : *Honoré de Balzac*, p. 89.

en 1829 : « ... j'ai cherché non pas des amis, mais un ami... Le phénomène de l'amitié s'explique toujours à mes yeux par une comparaison physique ; il faut en quelque sorte que deux êtres aient le temps de s'attacher l'un à l'autre par des accidents d'âme... » (1). A M^me^ de Surville il écrit, en 1821, lorsqu'il n'avait que vingt-deux ans : « Je n'ai pas les fleurs de la vie et je suis pourtant dans la saison où elles s'épanouissent A quoi bon la fortune et les jouissances quand ma jeunesse sera passée. Qu'importe les habits d'acteur si l'on ne joue plus de rôle ? Le vieillard est un homme qui a dîné et qui regarde les autres manger ; et moi, jeune, mon assiette est vide et j'ai faim. Laure ! Laure ! mes deux seuls et immenses désirs : *être célèbre* et *être aimé* » (2).

Si, enfin, nous devons constater que Louis Lambert n'a jamais existé par lui-même, nous pouvons en conclure que Balzac le créa pour satisfaire son désir ardent d'avoir un ami capable de le comprendre, désir magnifié par son imagination sans bornes. Cependant il n'a pas modifié la situation au point que nous ne puissions y voir — en tout ce qui se rapporte au compagnon — un souvenir de l'enfance de Napoléon.

Bonaparte s'était trouvé à Brienne où, ignorant la langue française et imprégné des mœurs de sa chère Ile, il s'isolait en lui-même à cause de sa na-

(1) Balzac : *Correspondance*, vol. I, p. 60.

(2) *Ibid.*, vol. I, p. 48.

ture taciturne. En remarquant que cette solitude a été allégée vers la fin de son séjour à l'école par la présence de son frère Lucien, on comprend que cette situation ressemble beaucoup à celle de Balzac à Vendôme. Mais au lieu d'avoir le réconfort et la responsabilité d'un frère cadet — et une responsabilité souvent nous détourne de chagrins plus pénibles — Balzac a eu recours à une seconde personnalité, issue de sa propre nature. Les deux parentés, celle de Napoléon avec son frère et celle de Balzac avec l'enfant factice, présentent des similitudes précises. Il nous est intéressant d'observer que bien des choses écrites par Balzac au sujet de Louis Lambert, et par conséquent de lui-même, peuvent être apliquées à Napoléon. « Mais il était difficile de songer à sa figure... en voyant ses yeux dont le regard possédait une magnifique variété d'expression... » Et après avoir parlé de la querelle entre le Régent et Louis Lambert Balzac dit : « ... ainsi lui fut révélé le pouvoir oppresseur de son œil... *Cet aigle qui voulait tout le monde pour pâture* (1), se trouvait entre quatre murailles étroites et sales... Louis marchait dans sa route aérienne complètement détaché des choses qui nous entouraient... le regard perçant de Lambert, le dédain peint sur sa figure pour nos enfantillages en désaccord avec la nature de son esprit, l'attitude aisée dans laquelle il restait, sa force apparente en harmonie avec son âge imprimèrent un certain res-

(1) Les italiques sont de l'auteur.

pect aux plus mauvais sujets d'entre nous... La nostalgie de Lambert dura plusieurs mois... Il avait cherché des épreuves à ses principes dans l'histoire des Grands Hommes... il avait de jolies mains, bien effilées... la gloire, me disait-il, est l'égoïsme divinisé... » Est-ce qu'on n'est pas frappé par les rapports entre le caractère de Napoléon et celui de Balzac ? Car il est à espérer qu'il n'a pas trop exagéré ici.

Dans les phrases citées plus haut on se trouve vis-à-vis d'une caractéristique fort intéressante au sujet des traits physiques qu'ils possédaient en commun. Ceux dont on parle ici sont les mains et les yeux.

M^me^ de Staël, qui a peu aimé Napoléon (1), néanmoins a témoigné qu'il possédait un regard auquel on ne pouvait guère résister. Balzac, dans *Une ténébreuse Affaire*, dit, en parlant de ce fameux regard, dans la scène où Laurence prie Napoléon de pardonner à ses cousins et à Michu : « Que voulez-vous, dit l'Empereur avec une feinte brusquerie en traversant par le rayon de son regard la tête de Laurence » (2). Masson, dans *Napoléon et les Femmes*, écrit, alors qu'il décrit l'aventure de l'Empereur avec M^me^ Walewska : « ... et, dardant sur elle

(1) En parlant de M^me^ de Staël, Napoléon dit : « Sa demeure à Coppet était venu un véritable arsenal contre moi... Elle s'occupait à me susciter des ennemis. » (Las Cases : *Mémorial de Sainte-Hélène*, p. 195.)

(2) Balzac : *Une Ténébreuse Affaire*.

ces regards dont nul œil humain n'a pu soutenir jamais la mystérieuse puissance... » (1).

Si cette mystérieuse puissance avait un renom très étendu, la beauté et la grâce de ses mains n'étaient pas moins appréciées ; et ces mains sont devenues si célèbres qu'elles gardent encore leur réputation. Balzac se vantait aussi de la finesse de ses mains et de la vivacité de ses yeux. Gautier, en parlant de lui, dit : « Quant aux yeux, il n'en exista jamais de pareils. Ils avaient une vie, une lumière, un magnétisme inconcevables. Ces yeux extraordinaires, dès qu'on avait rencontré leur regard, empêchaient de remarquer ce que les autres traits pouvaient représenter de trivial ou d'irrégulier... c'étaient des yeux à faire baisser les prunelles aux aigles, à lire à travers les murs et les poitrines, à foudroyer une bête fauve furieuse, des yeux de souverain, de voyant, de dompteur » (2). Et plus loin nous avons : « ses mains étaient d'une beauté rare, de vraies mains de prélat, blanches aux doigts, aux doigts menus et potelés, aux ongles roses et brillants ; il en avait la coquetterie et souriait de plaisir quand on les regardait » (3). L'opinion de Gautier au sujet de Balzac nous est précieuse à cause de l'amitié qui existait entre eux. « Depuis 1837 jusqu'à la mort de Balzac (1850), les relations des deux écrivains se continuèrent avec la même

(1) Masson : *Napoléon et les Femmes*, p. 210.
(2) Gautier : *Honoré de Balzac*, p. 8.
(3) *Ibid.*, p. 11.

intimité, et elles ne firent qu'affermir entre eux l'appréciation réciproque de leur mutuelle valeur » (1).

Hanotaux et Vicaire, dans la *Jeunesse de Balzac*, disent des yeux de Balzac : « Le tout (visage) enfin était animé, éclairé, enflammé par le magnifique regard de ces yeux bruns « pailletés d'or », que toutes les femmes qui l'ont vu ont signalé ; regard droit, regard pénétrant, regard sincère, regard gai, regard mutin, regard enchanteur, qui paraîtrait presque féminin s'il n'était soutenu par la solidité de l'arcade sourcilière et par l'autorité du front » (2). M^me^ de Pommereul, femme du Général chez qui Balzac se réfugiait en Bretagne écrit : « ... aussitôt qu'il se découvrit tout le reste s'effaça. Je ne regardai plus que sa tête... Vous ne pouvez pas comprendre ce front et ces yeux-là » (3). « Balzac se croyait lui-même doué d'une puissance de magnétiseur, et, à la vérité, l'action irrésistible de sa parole, une force subtile qui émanait de toute sa personne ont été affirmées par ses contemporains » (4).

Il faut constater ici les ressemblances réelles entre les caractères et les physionomies de ces deux hommes — le Corse et le Tourangeau.

(1) Spoelberch de Lovenjoul : *Autour de H. de Balzac*, p. 47.

(2) Hanotaux et Vicaire : *La Jeunesse de Balzac*, p. 26.

(3) Pontavice de Heussey : *Balzac en Bretagne.*

(4) M. J. Claretie : *Les Grands Hommes, Balzac*, p. 111.

Un esprit moins imaginatif que Balzac aurait tiré parti de ces communes caractéristiques s'il s'en était aperçu ; à plus forte raison Balzac lui-même aurait-il été affecté par cette analogie. Vraiment quel effet n'aurait-on pas pu attendre de ce rapprochement alors que le jeune Balzac, libre pour la première fois, romanesque, venait d'atteindre l'âge où il a dû subir le plus profondément l'influence de son idole. Car même à cette date Napoléon restait une force active dans la vie de la nation. On n'était pas même sûr qu'il fut mort ; et maintes personnes partageaient les opinions de Goguelat, à savoir que les Bourbons avaient inventés ces contes douteux au sujet de sa mort afin d'apaiser les « enfants » délaissés de l'Empereur.

C'est à cause de son imagination qui « animait et amplifiait tout » qui voyait « les perspectives immenses de la fortune et de l'avenir s'ouvrir devant lui » (1), en effet une imagination dont il était esclave, qui éveilla en lui un intérêt pour les légendes napoléoniennes (2). Balzac maintenant se trouvait au seuil de la grande aventure, prêt à prendre

(1) Hanotaux et Vicaire : *Jeunesse de Balzac*, p. 5.

(2) Balzac, grâce à son imagination, magnifiait et intensifiait ses observations personnnelles; i donnait ainsi à ses personnages des proportions gigantesques, tous cependant nous paraissent contemporains : « Cette faculté, Balzac ne la possédait d'ailleurs que pour le présent, il pouvait transporter sa pensée dans un marquis, dans un financier, dans un bourgeois, dans un homme du peuple,

conscience de sa force ; sans doute il s'était rendu compte dès lors qu'il était empreint du sceau de la gloire, et véritablement ne pouvait-il pas espérer imiter la carrière de son dieu ! N'avaient-ils pas tous deux passé leur jeunesse dans des circonstances analogues ? Est-ce qu'on ne les avait pas bannis tous deux de la maison de leurs parents, et pendant cet exil n'étaient-ils pas demeurés incompris de leurs compagnons ? Est-ce que le jeune Honoré ne se serait pas pardonné sa médiocrité scolaire en pensant que le grand Napoléon avait été considéré comme bon à faire un marin — par un homme d'esprit. Balzac ne pouvait-il pas se consoler en se rappelant que Bonaparte ne s'était jamais fait remarquer dans ses études, excepté en mathématiques ?

Au sujet de l'opinion de l'inspecteur à l'égard de Napoléon il est bon de se souvenir de ce qui s'est passé dans le petit salon de la famille de Balzac à Villeparisis, là où l'on s'était réuni pour écouter le drame historique *Cromwell*, l'œuvre du fils de la maison. Lui avait passé bien des heures à travailler pour produire ce fruit sans saveur, et bien des nuits blanches s'étaient écoulées dans sa mansarde sans qu'il ait pu donner autre chose que ce mets sans goût. Il avait fait de son mieux, car il était question

dans une femme du monde, dans une courtisane, mais les ombres du passé n'obéissaient pas à son appel... Il s'était assimilé les vivants, il ne ressuscita pas les morts. » T. Gautier : *Honoré de Balzac*, p. 40.

de sa liberté si chère ; et si la lecture de cette tragédie avait été un succès il aurait pu ainsi prouver à ses parents qu'il était digne d'être appelé homme de lettres. Avec quel espoir confiant il a attendu l'heure fixée pour le triomphe, et même la présence d'un vieux professeur, qui avait été convié en connaisseur, ne pouvait pas l'effrayer. Il savait d'avance qu'on allait acclamer en lui un littérateur, et il dégustait le plaisir de voir s'incliner devant lui les personnes qui avaient douté de son talent. Quelle désillusion pour le jeune ambitieux ! Les paroles du critique anéantirent ses espérances de jeunesse. Comme le son de ces paroles implacables a retenti dans les oreilles bourdonnantes du pauvre enfant ! Le vieillard sans merci s'était énoncé ainsi : « ... l'auteur doit faire quoi que ce soit excepté la littérature... » En effet il a eu raison : *Cromwell* est exécrable. Mais rien n'a pu dérouter Balzac.

Il retourna à Paris et là on peut imaginer qu'il se consola encore une fois en rêvant à Napoléon. Il a pu se souvenir du goût qu'ils ont eu tous deux pour la lecture. Balzac, à un certain moment, a beaucoup admiré Rousseau ; et cette admiration a duré plus longtemps chez Bonaparte (1). Le jeune débutant a pu se rappeler que tous deux aimaient l'histoire, et il est vrai que l'exemple des vies des grands hommes a tellement inspiré Napoléon et que la vie de Napoléon a tellement enivré Balzac, qu'ils étaient destinés à mourir sans que cette im-

(1) Masson : *Napoléon et les Femmes*, pp. 50, 51 ; *Ibid.*, p. 223.

pulsion passionnée ait été diminuée par la maladie. Et sans cesse Balzac se flattait intérieurement que ses mains et ses yeux ressemblaient à ceux du grand Corse. Masson dit de Napoléon : « ... l'une des facultés les plus surprenantes de son esprit, c'est justement d'envisager avec une extrême netteté la situation où il se trouve... » (1). N'a-t-on pas dans la substance de ces paroles la définition d'une qualité qui est indispensable à tout génie ? Napoléon a envisagé d'un coup œil le champ de bataille et imaginait tout de suite la position de son armée et la distribution de ses troupes. Balzac de son œil vorace distinguait d'un seul coup un drame de salon, si petit et imperceptible qu'il fût pour une autre personne et de même saisissait la tragédie de toute une vie ou la chute d'une grande famille.

Non seulement est-il important que ces rapports aient véritablement existé ; mais aussi il est significatif que Balzac se soit aperçu de l'existence de ces rapports ; et en même temps on doit se souvenir de la nature de l'écrivain et de l'effet qu'une telle connaissance a dû faire naître dans la tête où fourmillaient des idées et des projets ; un cerveau qui est après tout celui du vrai héros balzacien.

⁂

Il nous est permis, semble-t-il, de rapprocher avec profit les relations entre Balzac et M^me^ de

(1) Masson : *Napoléon et les Femmes*, p. 191.

Berny et celles de Napoléon avec Joséphine de Beauharnais. Certainement ces liaisons comportent des points communs intéressants et en même temps elles présentent des caractéristiques étrangement opposées.

La femme aimée dans les deux cas, si elle ne fut pas la première influence féminine qui affecta la vie de Balzac et de Napoléon, fut assurément la première femme qui reçut leur juvénile admiration et leur amour le plus entier. Napoléon, dans la description qu'il nous donne de sa rencontre avec la jeune fille pâle et triste au Palais-Royal, nous exprime un état d'âme qu'on pourrait peut-être comparer à celui de Balzac, alors qu'il avait environ vingt ans. Le jeune officier écrit : « J'étais sur le seuil de ces portes de fer quand mes regards errèrent sur une personne du sexe. L'heure, sa taille, sa grande jeunesse ne me firent pas douter qu'elle ne fût une fille. Je la regardai. Elle s'arrêta, non pas avec cet air grenadier, mais un air convenant parfaitement à l'allure de sa personne. Ce rapport me frappa. Sa timidité m'encouragea et je lui parlai... Je lui parlai, moi qui, pénétré plus que personne de l'odieux de son état, me crois toujours souillé par un seul regard... » (1). Gautier, en nous parlant des idées de Balzac, au point de vue de l'influence de la personnalité de l'auteur sur son œuvre, apporte les observations suivantes, cependant il est préférable de ne pas les prendre dans un sens trop précis : « ... et vivre toujours dans la

(1) Masson : *Napoléon et les Femmes*, p. 1.

chasteté la plus absolue ». Il insistait beaucoup sur cette dernière recommandation bien rigoureuse pour un jeune homme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Selon lui la chasteté réelle développait au plus haut degré les puissances de l'esprit, et donnait à ceux qui la pratiquaient des facultés inconnues. Nous objections timidement que les plus grands génies ne s'étaient interdit ni l'amour, ni la passion, ni même le plaisir, et nous citions des noms illustres. Balzac hochait la tête et répondait : « Ils auraient fait bien autre chose sans les femmes » (1).

Pour préciser cette opinion, *Louis Lambert*, *Un Grand Homme de Province à Paris* et le *Lys dans la Vallée* nous offrent de riches matériaux : « Mais à Paris, et dans ce temps, les conversations entre camarades étaient dominées par le monde oriental et sultanesque du Palais-Royal. Le Palais-Royal était un Eldorado d'amour où le soir les lingots couraient tout monnayés. Là cessaient les doutes les plus vierges, là pouvaient s'apaiser nos curiosités allumées. Le Palais-Royal et moi, nous fûmes deux asympotes, dirigées l'une vers l'autre sans pouvoir se rencontrer » (2). Mais ses espérances devaient être anéanties par la surveillance étroite de ses parents. Il parle aussi de cet endroit équivoque lorsqu'il nous montre l'évolution du

(1) Gautier : *Honoré de Balzac*, p. 56.
(2) Balzac : *Le Lys dans la Vallée*.

caractère de Lucien de Rubempré, bien qu'il se place à un point de vue différent.

De ce témoignage nous pouvons conclure que Balzac et Napoléon apportèrent dans leurs premiers amours un certain manque d'expérience dû à leur jeunesse. Napoléon n'avait que vingt-six ans alors qu'il s'éprit de Joséphine, pour l'épouser la même année ; et Balzac était encore plus jeune lorsqu'il se lia avec Mme de Berny. Bien que Joséphine ne fût que six ans plus âgée que Napoléon elle était par sa connaissance de la vie aussi éloignée de Bonaparte que Mme de Berny l'était de Balzac à cause de son âge. Cette dernière était en effet de vingt-deux ans l'aînée de son amant ; et le passé de douleur qui augmentai aux yeux de Balzac le prestige de Mme de Berny peut être comparé au charme que Joséphine a exercé sur Napoléon. Elle avait été abandonnée par son mari, répudiée par lui, laissée avec deux enfants à sa charge, et à cause de la position compromise de sa tante elle se trouvait déclassée. Après un séjour à la Martinique elle retourna en France et se réconcilia avec son mari pour le perdre sur l'échafaud pendant la Terreur elle-même n'échappant à la mort que par miracle. Elle aussi avait vécu, et à son charme très réel s'ajoutait une connaissance du monde politique. La présence de ses amis républicains créait autour de cette demeure modeste une atmosphère qui grisait le jeune Corse aussi intensément que la gr ce et la beauté créole l'avaient ébloui.

Dès qu'un commerce se fut établi entre les deux couples les différences nous apparaissent, surtout

dans l'attitude des deux femmes. Mme de Berny s'abandonna à son amour pour Balzac aussi complètement que sa réputation d'honnête femme et son titre de mère de famille le lui permettait. Tandis que Joséphine, d'après Masson, ne s'est pas distinguée par la fidélité qu'elle manifesta pour son jeune époux. Les deux femmes furent l'objet d'ardentes lettres d'amour ; et tandis que Mme de Berny répondait avec le même accent, Joséphine ne fit aucune démonstration épistolaire. Et quand elle se décida à écrire à son mari ce fut pour s'excuser de ne l'avoir pas suivi en Italie, prétextant une maladie imaginaire. Plus tard les deux sentiments présentent un développement presque identique. Là aussi il y avait des « bornes infranchissables » qui attristèrent et altérèrent la vie des amants. Tandis que de chaque côté ce fut la femme qui apporta l'élément de douleur dans leurs relations, seule des deux, Mme de Berny eut la force de renoncer à l'amour qui lui avait été si précieux. Joséphine, comprenant que la séparation avec l'Empereur serait la ruine de ses ambitions, s'attacha aussi longtemps que possible à l'homme qui avait fait d'elle la plus grande dame du monde (1). En agissant ainsi elle obligea Napoléon à prendre la même décision que celle de la Dilecta de Balzac. Il faut admettre que cette rupture fut une source de moindre chagrin pour Napoléon que celle de Balzac et de Mme de Berny ne le fut pour elle.

(1) Masson : *Napoléon et les Femmes*, pp. 77, 89.

Ne voyons-nous pas une analogie singulière entre les plans des deux hommes lorsqu'ils arrivaient à leur maturité ; une analogie qui est en harmonie avec les caractéristiques communes de leurs premières liaisons sentimentales, L'échec de Balzac comme imprimeur et comme éditeur l'accabla de dettes, et ce fut en un riche mariage qu'il mit ses espérances pour alléger cette situation paralysante. Il était sans cesse à la recherche d'une femme qui lui apporterait une dot suffisante pour le dégager de la plus grande partie de ses obligations (1). En effet, il y a des critiques qui l'accusent de s'être rapproché de Mme Hanska à cause de son immense fortune ; et s'il y a une part de vérité dans cette accusation cette dame doit avoir gardé un revenu considérable, car Balzac ne fut pas découragé quand, avant son mariage, elle légua tous ses biens à sa fille, ne gardant pour elle que des ressources dont nous ignorons l'étendue. Nous préférons croire que si au début Balzac s'attacha à Mme Hanska avec un motif légèrement intéressé ses sentiments se transformèrent bientôt en amour véritable. Car il est difficile d'admettre que ses *Lettres à l'Etrangère* n'aient pas été inspirées par une sincère affection.

Si Balzac, tel qu'on l'a soupçonné, fit preuve d'un certain sens pratique dans son désir de n'épouser qu'une femme lui apportant le secours de l'argent, nous savons de sources certaines que Napoléon se

(1) Balzac : *Correspondance*, vol. II, p. 15.

détourna de Joséphine pour des raisons d'Etat. Il souhaitait « un enfant à lui, un enfant à qui il transmettrait, avec son nom, l'héritage de sa gloire », et ce fut ce désir impérieux qui le tourmenta et qui le précipita dans une union malheureuse avec l'archiduchesse Marie-Louise.

Il nous est facile de nous rappeler l'influence qu'a eu un nom sur les fortunes d'un homme. Enfin si Balzac n'a pas eu la bonne fortune d'être appelé Napoléon, n'a-t-il pas subi d'autres influences d'autant plus profondes qu'il possédait des caractéristiques que nous retrouvons chez Bonaparte ? Et lorsque nous comprenons que Balzac, alors qu'il croyait ressembler à Napoléon, a senti en même temps les agitations d'un génie incontestable, s'étonnera-t-on que « de toutes les âmes qu'avait enivrées Napoléon il n'en est guère chez qui l'ivresse ait été plus forte et plus durable que chez Balzac » (1). S'étonnera-t-on que, quand il se sera établi dans sa vie littéraire, il dressera chez lui un autel à son idole et que dessous il écrira :

« Achever par la plume ce qu'il a commencé par l'épée » (2).

(1) A Le Breton : *Balzac, l'Homme et l'Œuvre*, p. 20.

(2) *Ibid.*, p. 30

Le Cadre Napoléonien

II

Dans ce chapitre il nous deviendra évident que c'est la société contemporaine qui a inspiré le plus d'intérêt à l'auteur de cette œuvre gigantesque, « cette fresque qui est comme l'ombre de l'agitation humaine » (1). Grâce à son imagination prodigieuse l'avenir s'approchait tant du présent qu'on peut affirmer que pour Balzac le futur n'a jamais existé. Il faut bien admettre qu'il poursuivait un but qu'il ne devait atteindre qu'après des mois et même des années de travail, en dépit de sa fécondité de génie. Mais son imagination lui représentait la tâche comme déjà réalisée. Il vivait la vie de ses caractères : il était eux. « La vie réelle et la vie intellectuelle ne se séparaient pas nettement chez Balzac comme chez certains auteurs et ses créations le suivaient hors de son cabinet d'é-

(1) Léon Daudet : *Les Idées en Marche.*

tude... (1). Il ne les (ses types) copiait pas, il les vivait idéalement, revêtait leurs habits, contractait leurs habitudes, s'entourait de leur milieu ; était eux-mêmes tout le temps nécessaire. De là viennent ses personnages soutenus, logiques, ne se démentant et ne s'oubliant jamais... » (2).

On a beaucoup cité ce que Balzac a répondu à Jules Sandeau lorsque celui-ci essayait de l'entretenir au sujet de M^me^ de Surville malade : « Tout cela est bien, mon ami, répond-il après l'avoir écouté un instant ; mais revenons à la réalité, parlons d'Eugénie Grandet ».

On ne s'étonne guère qu'une pareille imagination ait pu s'emparer de sa propre époque et qu'elle ait donné au passé et au futur toute l'intensité des faits actuels. Et on n'est pas surpris non plus que cette puissante faculté d'invention se soit saisie de tous les faits connus de l'ère napoléonienne et qu'elle se soit tellement enivrée de Bonaparte, de sa vie et de son caractère que, pour elle, le Corse vivait encore. C'est à cause de ces deux sources d'inspiration : l'intérêt absorbant du présent et l'amour de Balzac pour Napoléon, que nous retrouvons dans presque tous les contes, toutes les histoires et tous les romans l'atmosphère de l'Empire et de l'ère napoléonienne, ou celle du règne de Louis-Philippe ; car le gouvernement de ce sou-

(1) T. Gautier : *Honoré de Balzac*, p. 90.
(2) *Ibid.*, p. 39.

verain avait toujours à lutter contre les souvenirs de l'Empire, et le mécontentement des bonapartistes, qui agitaient encore la France.

Quelquefois le cadre napoléonien est assez hardiment dessiné : tel est le décor d'*Une Ténébreuse Affaire* et *La Vendetta ;* mais plus souvent nous n'avons que des souvenirs de la Grande Epopée, souvenirs vivants chez les demi-soldes comme dans *Le Médecin de Campagne* et *Un Ménage de Garçon ;* parfois de simples échos comme dans *César Birotteau* et *Modeste Mignon ;* enfin nous avons quelques allusions diverses : *Le Cousin Pons* et *Un Début dans la Vie.*

En général on peut dire que ce cadre s'accuse plus distinctement chaque fois que l'auteur manifeste une préoccupation historique dans la situation des faits, et c'est là un trait particulier à sa méthode de composition. Balzac en effet ne se contente jamais de nous donner une esquisse de la descendance immédiate de ses personnages principaux, souvent il remonte jusqu'à leurs aïeux et même à leurs ancêtres. On peut expliquer cette tendance à donner l'entière généalogie de ses personnages en se rendant compte qu'il s'était efforcé d'établir la noblesse de sa propre famille, en écrivant toute une préface, celle du *Lys dans la Vallée.* Il se pique toujours de nous dépeindre les armoiries des grandes maisons qui figurent dans ses œuvres et nous en avons des descriptions tout à fait détaillées. Il nous raconte soigneusement l'origine du nom d'une certaine famille ; ainsi il nous a montré, dans *La Comédie Humaine,* l'origine

d'une quantité prodigieuse des noms et des familles mêmes qui se trouvaient en France à l'époque où il écrivait La manière dont il nous décrit comment a fait souche la famille de Mortsauf, dans *Le Lys dans la Vallée*, est un exemple de cette caractéristique littéraire de Balzac. « ... Le Comte de Mortsauf est le représentant d'une famille historique en Touraine, dont la fortune date de Louis XI, et dont le nom indique l'aventure à laquelle il doit ses armes et son illustration. Il descend d'un homme qui survécut à la potence. Aussi les Mortsauf portent-ils d'*or, à la croix de sable alézée potencée* et *contre-potencée, chargée en cœur d'une fleur de lys d'or pied pourri*, avec : *Dieu saulve le Roi notre sire*, pour devise » (1). S'il arrivait à Balzac de placer les scènes d'un de ses romans dans la première moitié du dix-neuvième siècle il lui fallait presque toujours remonter à l'Empire, et souvent jusqu'au dernier décade du dix-huitième siècle. Enfin, comme nous l'avons suggéré plus haut, c'est en nous faisant connaître les familles de ces personnages qu'il mentionne le plus souvent Napoléon et son temps.

A partir de la Révolution la violence des changements de gouvernements était telle qu'elle emportait dans un tourbillon tous les citoyens. Sous le Consulat et au début de l'Empire il fallait être d'un parti : Napoléon était dieu ou démon.

Quelquefois Balzac nous montre une personne

(1) Balzac : *Le Lys dans la Vallée.*

qui a été si imprégnée de l'atmosphère de l'Empire qu'elle ne peut pas s'en détacher et rappelle constamment l'époque disparue. Ce sont surtout les Vieux de la Vieille et d'autres anciens soldats de Bonaparte qui ne se lassent jamais de faire allusion à la gloire de Napoléon et à la grandeur de l'Empire. D'autre part, nous avons les royalistes qui avait tant souffert à cause du « petit tondu » et qui le considéraient comme la source de tous leurs maux. Ceux-ci l'injuriaient à tout instant et ne pouvaient pas trouver de noms assez vils pour le qualifier (1). Mais ce sont les soldats qui ont connu Napoléon le plus intimement parce qu'ils l'ont suivi sans cesse. Bonaparte s'est révélé à eux, comme soldat et comme général, dépouillé de toutes les entraves de la cour impériale. Enfin leur simplicité même est un gage de bonne foi.

Au point de vue de l'intérêt le cadre impérial se révèle sous deux aspects différents. Le cadre le plus travaillé, le plus saillant et le plus véridique c'est ceui des romans et des contes dans lesquels nous avons comme personnage important le soldat napoléonien. Il est facile d'en trouver la raison. C'étaient les demi-soldes eux-mêmes qui avaient fait naître chez Balzac, à l'âge où les fictions ont le plus d'attrait, cette curiosité bienveillante qu'il apporta toujours à l'étude de ce soldat ; à l'étude

(1) Le Baron de Guénic (*Béatrix*), la Comtesse de Listomère-Landon (*La Femme de Trente Ans*) et Laurence (*Une Ténébreuse affaire*) sont tous royalistes.

de ses mœurs, de sa vie de camps et de sa vie civile, à ses pensées et à son Empereur. Sans doute, ces hommes éprouvés lui parlaient à cœur ouvert, et ce qu'il savait de leurs vies il le savait de source directe. « Ce qu'il a dit, il l'avait vu, il l'avait vécu » (1). Leurs exploits étaient de nature à l'enflammer pour la gloire de l'Empereur. Naturellement les récits de ceux qui avaient subi les vicissitudes d'une vie auprès de Napoléon l'impressionnèrent fortement, et jusqu'à sa dernière heure il en a porté la marque. Le langage de ces hommes avait été trop savoureux et leur argot de la tranchée et du champ de bataille avait été trop pittoresque pour qu'il les oubliât. C'était aussi dans sa jeunesse qu'il avait visité les blessés et les invalide de l'hôpital militaire de Tours. C'est grâce au caractère des renseignements qu'il a obtenus de ces anciens soldats que nous avons le cadre véridique du *Médecin de Campagne*, du *Ménage de Garçon* et du *Colonel Chabert*.

L'autre cadre est assez estompé quand nous le comparons à celui que nous venons de mentionner. C'est le décor des mœurs de l'Empire, ce sont les grandes familles ruinées par la Révolution, ce sont les émigrés ; et l'atmosphère est d'autant moins prenante que Balzac l'a récréée un peu plus tard dans sa vie, lorsqu'il était moins impression-

(1) G. Hanotaux et G. Vicaire : *La Jeunesse de Balzac*, p. 12.

nable qu'à l'époque où il se promenait dans les rues et les cimetières de Paris.

⁂

Tout aperçu des sources auxquelles puisa Balzac pour créer le personnage du soldat de l'Empire serait incomplet s'il ne comprenait pas le Capitaine Périolas. Balzac écrit à son sujet : « Ce serait un des bonheurs de ma vie d'avoir M. Périolas auprès de moi ; c'est un des caractères que j'ai remarqués, estimés, et il y en a très peu. Il a un élan, un jour, en apprenant mes malheurs, que j'ai compté comme dix ans d'amitié ; aussi malgré la rareté de nos entrevues avais-je le projet d'inscrire son nom... en tête de quelque scène de vie militaire... Je lui suis redevable de quelques précieux renseignements. C'est un des rares gens à qui je reconnaisse le talent d'écrire à un très haut degré ; je le prendrais volontiers pour un de mes conseils » (1).

Cette lettre à M^me^ Carraud nous montre à quel point Balzac estimait ce demi-solde officier qui devait lui servir de modèle pour Genestas dans le *Médecin de Campagne*. Balzac, qui n'acheva jamais les *Scènes*, dut se contenter de dédier à Périolas *Pierre Grassou*. M. Bouteron, dans les *Cahiers Balzaciens*, n° 1, a publié les lettres inédites de Balzac et de Périolas. Dans celle que nous avons citée plus haut, si Balzac parle de Périolas en écrivant à M^me^ Carraud, c'est parce qu'il avait rencontré le vétéran chez elle. Vers 1828 les Carraud habitaient

(1) Balzac : *Correspondance* T. I, p. 428 lettre datée : *Les Jardies*, 1838.

Saint-Cyr, et Balzac était souvent l'hôte de leur maison ; Périolas avait été nommé capitaine-instructeur au collège et c'est ainsi qu'il entra en relations avec les Carraud et qu'il eut l'opportunité de connaître l'écrivain. Lorsqu'une certaine camaraderie se fut établie entre les deux hommes le capitaine ne tarda pas à reprocher à son ami de ne pas lui avoir rendu visite ainsi qu'il lui avait promis. Nous avons huit lettres du capitaine adressées à Balzac et six réponses du romancier.

A partir de 1832 les rencontres deviennent bien rares, mais cependant rien n'accuse un refroidissement dans leur amitié. Balzac eut été désireux d'obtenir de Périolas maints renseignements au sujet des batailles de Napoléon, mais jamais le hasard ne leur permit de se réunir plus tard ainsi qu'ils l'avaient projeté. Balzac cependant avait dû, dans les rapports qu'ils avaient eus à Saint-Cyr, apprécier son caractère de soldat, car cette étude l'aida à donner au personnage de Genestas une vérité prenante.

Vers la fin de juin 1839 Balzac écrit à Périolas : « Ma vie est toujours celle de l'armée d'Italie moins Napoléon. »

***

Balzac avait été introduit dans le salon de M^me^ Sophie Gay, dont la renommée, commençant sous le Directoire s'était accrue pendant l'Empire. Sans doute M^me^ Gay lui parlait-elle souvent de Napoléon ; mais dans ce milieu c'était M^me^ Hamelin surtout qui lui racontait comment elle avait

servi l'Empereur. Cette dame était beaucoup plus âgée que Balzac — elle est née en 1776, — mais il se peut que Balzac se soit légèrement épris d'elle, car elle était séduisante et Balzac voyait en elle la femme à qui Napoléon avait confié plus d'une mission secrète. Naturellement cette confidente du grand homme connaissait une foule d'anecdotes du temps, et on peut supposer qu'elle ne tarda pas à les raconter à Balzac. Spoelberch de Lovenjoul dit que c'était elle et Mme Gay qui avaient inspiré la *Physiologie du Mariage* et que Mme Hamelin lui avait dicté quelques-unes des pages peu flatteuses pour les femmes (1). Si elle a trahi son sexe on peut croire qu'elle lui a parlé à cœur ouvert au sujet de Bonaparte.

Mme de Berny, à cause de sa descendance royaliste, avait mis Balzac en contact avec certains des plus enthousiastes partisans des Bourbons. L'effet fut immédiat. Car en ce temps là Balzac se trouvait consumé par l'ambition de fréquenter les salons les plus aristocratiques. On a beaucoup critiqué son désir constant de se mêler aux personnes de la haute société, et plusieurs disent qu'il n'a guère réussi lorsqu'il a voulu décrire ces milieux auxquels il était étranger. Nous ne sommes pas d'accord avec les critiques qui prétendent qu'il n'a pas fréquenté effectivement la noblesse de son époque, et qu'il n'était pas apte à décrire sa vie et ses mœurs. Car il nous suffit de remarquer les

(1) J. H. Floyd : *Women in the Life of Balzac*, p. 74.

noms de ses correspondantes et des dames qu'il visitait pour reconnaître qu'il avait son entrée dans les salons les plus réputés de Paris (1). Comme nous l'avons vu, il raffolait des familles nobles, et on se rappelle que Mme Hanska se froissa lorsque Balzac répandit la nouvelle que le Czar s'opposait à son mariage avec cette Polonaise. De même il fit preuve d'un goût douteux en tâchant de se rapprocher de la famille de la reine Marie Leszczinska. Mme Hanska était apparentée à cette famille illustre, et Balzac envisageait sans doute le plaisir d'appeler la reine cousine (2).

***

Il est impossible ici de résister à la tentation de dire quelques mots sur la liaison de Mme de Berny

(1) Bazac visita souvent la princesse Belgiojoso; une Italienne, romanesque et dangereuse, qui avait à Paris un salon qui jouit pendant un certain temps d'une réputation parmi les gens de lettres. La comtesse d'Agoult, qui ressemblait un peu à la princesse Belgiojoso, fit plusieurs tentatives sentimentales auprès de Balzac. Il dîna une fois chez elle avec Ingres et Victor Hugo. Elle est l'originale de *Béatrix* (*Lettres à l'Etrangère*, vol. I, p. 527). Le salon de Mme Récamier ne lui était pas non plus inconnu; il appréciait sa beauté et surtout son esprit (*Lettres à l'Etrangère*, vol. I, p. 25). La demeure choisie de la comtesse Appony était ouverte à Balzac, et surtout il prit part aux brillantes réunions qui distinguaient la maison. La comtesse Visconti était une amie de Balzac. Ces quelques noms illustres sont choisis parmi les nombreuses relations de l'auteur de *La Comédie Humaine*.

(2) Balzac : *Correspondance*, vol. II, p. 445.

et de Balzac. En effet, il est nécessaire de se faire une idée de l'influence que cette femme, gracieuse en son automne, a eue sur le jeune Honoré pour comprendre les événements que cette passion suscita dans la vie de Balzac. De plus la force de cette affection nous fait voir à quel point Balzac avait pour Napoléon un culte obstiné et c'est là le point le plus important pour nous. Balzac, à la recherche d'une sympathie véritable, comme Félix de Vandenesse dans le *Lys dans la Vallée*, fut le dernier amour de Mme de Berny ; et elle, qui lui présentait l'attrait d'une femme incomprise, fut son premier amour. C'est à elle qu'il pensait lorsqu'il écrit, dans la *Duchesse de Langeais* : « Il n'y a que le dernier amour d'une femme qui satisfasse le premier d'un homme » (1).

C'était à Mme de Berny que Balzac écrivit en 1882 : « Si je rêve grandeur et gloire c'est pour en faire un marche-pied qui me conduise à vous, et si je commence une chose importante c'est en votre nom » (2). C'est à elle qu'il donna le portrait que son ami Devéria avait fait ; là « où nous l'avons vu resplendissant de force et de jeunesse, avec la dédicace écrite de sa main : « Et nunc et semper ». C'est à elle qu'il dédia, en 1832, *Louis Lambert...*, avec cette dédicace toujours la même : « Et nunc et semper, dilectæ dicatum » (3). « C'est elle qui est

(1) Balzac : *La Duchesse de Langeais.*

(2) Balzac : *Correspondance*, Lettre à Mme de Berny, datée de Villeparisis 1822.

(3) Hanotaux et Vicaire : *La Jeunesse de Balzac*, p. 62.

debout devant lui quand il écrit le *Lys dans la Vallée* et qu'il crée ce type de Mme Mortsauf, le plus étrange, le plus fascinant et le plus énigmatique de tous ceux qui aient hanté le rêve de son cerveau visionnaire. »

Ce fut cette femme douce et aimante qui vint à lui avec une double auréole : elle était malheureuse dans sa vie conjugale, et elle avait des souvenirs douloureusement vivaces des jours qu'elle avait vécus à la cour disparue, alors qu'elle était la filleule du roi et de la reine. C'est elle qui, la première, distingua en Balzac les signes de son génie futur, et qui lui donna en même temps que les dons fragiles de son dernier amour l'affection délicate dont il avait été privé dans son foyer. Elle le comprit, le dirigea et l'encouragea à de nouveaux efforts quand les désillusions de sa jeunesse venaient ralentir son élan enthousiaste. C'était Mme de Berny qui venait chaque jour le visiter, rue des Marais, vibrante à la pensée que les jours de son bonheur seraient éphémères ; mais aimant d'autant plus le jeune homme qu'elle savait que bientôt il se détacherait d'elle. « L'idée qu'il se fit de la femme en bien et en mal, cette idée, il l'a prise dans les conversations de la chambre tendue de percale bleue, tandis qu'il était — si jeune encore — aux pieds de l'éducatrice clairvoyante et expérimentée » (1).

Les barrières de l'âge qui séparèrent Balzac de

(1) Hanotaux et Vicaire : *La Jeunesse de Balzac*, p. 64.

Mme de Berny (elle était de vingt-deux ans son aînée), prêtèrent une ombre de tristesse particulière à cette liaison peu commune. Elle était plus que lui consciente de l'inéluctabilité de la séparation qui menaçait l'avenir. Mais tout le temps que la liaison dura elle fut : « ... attentive, caressante, grave, une maîtresse, une éducatrice, une femme supérieure, prévenante et prévoyante qui conçut, nourrit et développa son génie... dont l'affection inquiète et ardente enveloppa et domina toute sa jeunesse, et en le précipitant sur la vie, lui dévoila d'avance la leçon de la vie » (1). Après le renoncement final quand, la mort dans l'âme, elle se fut retirée de sa vie avec une résignation magnifique elle lui écrit : « Mes souvenirs seront plus beaux, plus riches que toutes les réalités de la terre... Aujourd'hui comme toujours, quelle que soit ta conduite à mon égard, riche par mes trésors de jadis, je dirai, touours inclinée devant toi : « Salut, honneur, amour » (2). Mme de Berny fit preuve d'une noblesse réelle en l'abandonnant ainsi à une autre. Mais elle était sage : la vie lui avait appris la sagesse et elle avait appris à Balzac la femme (3).

(1) Hanotaux et Vicaire : *La Jeunesse de Balzac*, p. 58.

(2) Lettre de Mme de Berny à Balzac, sans date (H. et V., p. 232).

(3) Masson, dans *Napoléon et son fils*, écrit de Napoléon : « Joséphine, aux heures de sa naissante gloire, lui enseigna la volupté et se fit son institutrice d'amour ; qui, depuis associée à sa fortune croissante, modéra à des jours

Quand nous nous rappelons que les sympathies de M^me^ de Berny allaient vers les Bourbons détrônés, il est permis de supposer qu'elle aurait pu détourner un peu son ami de sa dévotion à l'Empereur ; Balzac cependant resta fidèle à ses admirations. Il aimait sincèrement M^me^ de Berny et désirait passionnément conquérir le monde auquel elle appartenait à propos duquel elle lui avait fait tant de récits vivants. Mais malgré l'influence féconde que cette femme intelligente et avertie avait exercée sur lui, en dépit de son ambition dévorante de se familiariser avec la véritable aristocratie française, Balzac, même quand il était le plus complètement sous le charme de M^me^ de Berny, s'intéressa tout à coup à la duchesse d'Abrantès (1). Son intérêt se porta d'abord sur elle parce qu'elle avait été mêlée à la vie de l'Empire.

Balzac fut attiré vers le salon suranné de la duchesse d'Abrantès par le prestige qui l'entourait encore. Elle était en effet la veuve du Maréchal Junot, et elle avait connu toutes les splendeurs et toutes les intrigues de la cour impériale. Après sa première soirée avec elle, Balzac s'écria : « Cette femme a vu Napoléon enfant, elle l'a vu alors qu'il

sans ambitions, adoucit ses colères, ouvrit ses yeux sur le monde, sur la vie française, lui apprit les êtres et les choses, les façons et les paroles, et qui, par tout cela qu'il ignorait et qu'elle savait, lui parut supérieure ».

(1) Sa première lettre adressée à la Duchesse porte la date de juillet 22, 1828.

était un jeune homme encore obscur, elle l'a vu occupé des choses communes, puis elle l'a vu s'élever, grandir, et couvrir le monde de son nom. Pour moi, c'est une sainte descendue à mes côtés après avoir vécu au ciel avec un dieu » (1).

Mme d'Abrantès racontait à Balzac avec une vivacité séduisante maintes historiettes de l'Empire. Cette dame attrayante, qu'une destinée malheureuse avait légèrement déclassée, était aux yeux de Balzac l'image de la femme dans son plein épanouissement. Peut-être que c'est elle qui lui inspira le caractère de Mme d'Aiglemont dans la *Femme de trente ans*. La duchesse avait quarante ans lorsque Balzac a fait sa connaissance pour la première fois. Mais elle savait toujours charmer et surtout elle savait intéresser le jeune Honoré avec ses anecdotes historiques. Outre la séduction qu'elle exerçait sur Balzac elle avait un réel talent littéraire, et plus tard, à la fois conseillère et critique, elle augmenta l'intérêt et l'amour que Balzac lui témoignait. Comme écrivain elle est surtout connue par ses *Mémoires*.

« Il n'est pas douteux que c'est pour répondre au désir de Balzac que Mme d'Abrantès écrivit ses *Mémoires*. Il était si enthousiasmé par ses vivants récits qu'il conçut l'idée qu'elle était capable de confier au public ses souvenirs glorieux » (2). De

(1) J. H. Floyd : *Women in the Life of Balzac*, p. 94 (traduction).

(2) J. H. Floyd : *Women in the Life of Balzac*, p. 102.

Paris il lui écrit en 1829 : « En effet, plus j'ai réfléchi à votre destinée et à la nature de votre esprit, plus j'ai été poursuivi de cette idée, que vous étiez un de ces génies de femme qui peuvent prolonger leur règne plus loin que ne le veulent les lois ordinaires ; que vous pouviez faire sur une époque brillante ce que Mme Roland n'a qu'essayé sur un temps de douleur et de gloire. Je ne sais si souvent vous n'avez ressenti de ces mouvements impétueux qui sortent du fond du cœur et vous maîtrisent, à l'aspect de la multiplicité des scènes, des figures héroïques, des grands caractères, mais j'aime à le croire, car il me semble que la nature vous a marquée d'un sceau choisi. Le hasard seul vous aurait-il lancée à travers toutes les contrées de notre vieille Europe, *remuée alors par un titan entouré de demi-dieux !* » (1).

« Il est très certain que c'est à Mme d'Abrantès que Balzac doit son conte *El Verdugo*... Il lui est aussi redevable de renseignements sur la capture du sénateur Clément de Ris, source d'*Une Ténébreuse Affaire* » (2). La duchesse se sentit touchée de la sincère affection du jeune écrivain. Elle voyait en lui l'objet d'un amour qui lui apporterait la plénitude de vie dont elle avait été privée dans son âpre lutte pour subvenir à ses besoins journaliers. Evidemment ses paroles prenaient une viva-

(1) Balzac : *Correspondance*, vol. I, p. 89. (Les italiques sont de l'auteur.)

(2) J. H. Floyd : *Women in the Life of Balzac*, p. 108 (traduction).

cité et une couleur intenses à cause de l'intérêt nouveau qu'elle portait aux choses. De plus il lui était infiniment agréable que Balzac, épris d'elle, fut anxieux d'entendre ses récits. C'est à la duchesse qu'il dédia *La Femme Abandonnée ;* et une telle distinction a dû venir éclairer ses dernières années de pauvreté. Il faut l'espérer, car Balzac, sans pitié, était parti pour la Sardaigne alors qu'il savait sa malheureuse amie dangereusement malade. Elle mourut tandis que lui, au loin, était déçu dans ses illusions après avoir dévoilé ses desseins à un Gênois rusé. Quand il revint à Paris il écrivit à M^me^ Hanska : « Les journaux vous auront dit la fin déplorable de cette pauvre duchesse d'Abrantès ; elle a fini comme l'Empire. Quelque jour je vous expliquerai cette femme-là... » (1).

*
**

Les heures passées auprès de M^me^ d'Abrantès devaient lui évoquer le monde impérial ; de même que M^me^ de Berny lui avait fait comprendre la loyauté des royalistes, et que M^me^ la duchesse de Castries allait l'introduire dans le Faubourg Saint-Germain. C'est grâce à l'intérêt de ces trois femmes que Balzac a pu s'initier aux légendes et aux mœurs de leurs milieux, dans lesquels il n'aurait pas pu pénétrer sans leur aide ou sans l'intervention de quelque partisan.

(1) Balzac : *Correspondance*, vol. I, p. 441.

Il nous semble évident que les peintures napoléoniennes dans la *Comédie Humaine*, dues à l'influence des amies de l'auteur, devraient être moins saisissantes et moins évocatrices que celles que lui inspira un contact direct avec les soldats de l'Empire. Cependant, nous n'entendons pas par là que l'atmosphère historique que récréaient pour lui ces femmes de haute naissance soit moins véridique que celle évoquée par les demi-soldes. L'intérêt du cadre dépend des goûts personnels du lecteur, et il se peut qu'il y ait autant de vérité dans le portrait de Napoléon homme d'Etat, qu'il y en a dans celui de Bonaparte chef d'armée. Il arrive très rarement que Balzac puise à l'une de ces sources en négligeant l'autre. Pour un lecteur qui s'intéresserait spécialement dans la *Comédie Humaine* aux fresques napoléoniens, c'est des œuvres où Balzac a mis en action le demi-solde qu'il recevra l'impression la plus vivace.

Dans le *Médecin de Campagne* nous ne retrouvons aucune trace d'information qui ne vienne directement des soldats. L'atmosphère napoléonienne dans ce livre est créée par l'étude des caractères de trois anciens combattants, et grâce aux allusions constantes qu'ils font à leur Général. Balzac écrit à propos de cette œuvre remarquable : « Le *Médecin de Campagne* me coûte dix fois plus de travail que ne m'en a coûté *Lambert ;* il n'y a pas de phrase, d'idée, qui n'ait été vue, revue, lue, relue, corrigée ; c'est effrayant. Mais quand on veut atteindre à la beauté simple de l'*Evangile*, surpasser le *Vicaire de Wakefield* et mettre en

action l'*Imitation de Jésus-Christ*, il faut piocher, et ferme... (1). Le *Médecin de Campagne* est fini... Soyez sans crainte, la fin est plus belle que le commencement ; l'ouvrage va *crescendo* ce dont je doutais encore... (2). Vous lirez ce magnifique ouvrage, vous verrez jusqu'où j'ai été. Ma foi, je crois pouvoir mourir en paix. J'ai fait pour mon pays une grande chose. Ce livre vaut, à mon sens, plus que des lois et des batailles gagnées... Que de gens ont déjà pleuré à la *Confession du Médecin de Campagne*. Mme d'Abrantès, qui pleure rarement, a fondu en larmes au désastre de la Bérésina, dans la *Vie de Napoléon racontée par un soldat dans une grange* » (3).

De même, il serait difficile de retrouver une influence féminine dans un *Ménage de Garçon*. Ici nous trouvons le personnage de Bridau père qui avait été l'un des officiers les plus dévoués sous l'Empire ; et depuis le Consulat il s'était attaché à l'Empereur avec une dévotion fanatique. « En ce temps Napoléon s'adonna spécialement aux affaires de l'intérieur ; il accabla Bridau de travail et acheva de ruiner la santé de ce bureaucrate intrépide » (4). Après la mort prématurée de Bridau l'Empereur accorda deux bourses aux fils de son serviteur disparu. Le cadre est renforcé aussi par

(1) Balzac : *Correspondance*, vol I., p. 237.
(2) *Ibid.*, vol. I, p. 239.
(3) *Ibid.*, vol. I, p. 249.
(4) Balzac : *Un ménage de Garçon*, p. 11.

le caractère pervers de Philippe Bridau, qui avait joui des faveurs du maître. Les Chevaliers de la Désœuvrance et leur chef Maxence apportent aussi un élément d'intrigue. Balzac écrit au sujet de ce dernier : « ... on se souvint de la belle conduite du capitaine Gilet, en Portugal ; on le plaça dans la garde comme copitaine, ce qui lui donnait dans la ligne le grade de chef de bataillon. Mais il ne put... obtenir la croix. « L'Empereur a dit que vous sauriez bien la gagner à la première affaire, lui dit le maréchal ». En effet l'Empereur nota le brave capitaine pour être décoré le soir du combat de Fleurus, où Gilet se fit remarquer. Après la bataille de Waterloo Max se retira sur la Loire... Dès 1816, il se fit à Issoudun tous les ans un repas pour fêter l'anniversaire du couronnement de Napoléon (1). Ces réunions avaient lieu en général dans le Café Militaire ou devant la maison du restaurateur Lacroix ; c'est là que Max et ses adeptes s'employaient à garder vivante la mémoire de Napoléon.

Dans *César Birotteau* nous sommes informés des souvenirs que garde le bon parfumeur de sa courte expérience militaire. Il répétait à tous : « Peut-être me suis-je rendu digne de cette insigne et royale faveur en siégeant au Tribunal Consulaire et en combattant pour les Bourbons sur les marches de Saint-Roch au 13 vendémiaire où je fus blessé par Napoléon » (2). En parlant ainsi de la décoration

(1) Balzac : *Un ménage de Garçon*, p. 127.

(2) Balzac : *César Birotteau*.

de Birotteau du ruban de la Légion d'honneur, Balzac en référait à son unique exploit. C'est ce même discours, ouï par tous ceux qu'il rencontrait, qui nous montre l'esprit étroit de Birotteau et nous offre en même temps de constantes allusions à Napoléon. Nulle part nous n'avons une plus curieuse illustration de la renommée de Bonaparte : César s'arrogeait la gloire d'avoir été une fois l'adversaire de Napoléon. Ces paroles de Birotteau deviennent presque aussi fatigantes que le lourd accent germanique du baron Nucingen, « le Napoléon de la finance » ; car Balzac ne se contente pas de nous donner en passant un exemple de sa prononciation défectueuse : il insiste dans de nombreuses pages.

L'illustre Gaudissart, qui se dévoua si admirablement à Popinot et contribua ainsi dans une large part à la réhabilitation financière de l'infortuné parfumeur, gardait fidèlement le souvenir de Napoléon. Nous pouvons le prendre comme un exemple du jeune bourgeois ambitieux de cette période. Nous retrouvons aussi d'autres types des jeunes ambitieux choisis dans un milieu d'aristocratie douteuse : tels sont les caractères de Lucien de Rubempré, Rastignac et Maxime de Trailles. Ce dernier avait servi Napoléon comme page et doit avoir senti une affection réelle pour son maître, car plus tard il fut accusé par les partisans de la Restauration d'être bonapartiste (1). Gaudissart,

(1) On parle de lui dans *Cousine Bette*, *Père Goriot* et *César Birotteau*.

« le Murat des voyageurs », alla si loin dans sa dévotion à Napoléon qu'il lui empruntait des attitudes (1). A sa maîtresse il écrit : « A l'instar de Napoléon, Gaudissart a son étoile et n'aura point de Waterloo ». Les airs qu'il affectait en province sont probablement de même inspiration.

Dans la *Femme comme il faut*, étude qui ne fut pas conservée dans *Autre Etude de Femme*, nous retrouvons de curieuses allusions à l'Empire : « Chaque révolution a son mot... *organiser*, par exemple, est un mot de l'Empire, il contient Napoléon tout entier... Napoléon n'a pas deviné l'application du Code dont il était si fier. Cet homme, en créant ses duchesses, engendrait des femmes comme il faut, le produit médiat de sa législation. Sa pensée prise comme un marteau par l'enfant qui sort du collège, ainsi que par le journaliste obscur, a démolli les magnificences de l'état social » (2).

Cousin Pons nous offre le type de l'homme qui a survécu intégralement à l'Empire déchu ; en effet, Balzac a appelé le premier chapitre de ce livre *Un Glorieux Débris de l'Empire* : « En conservant dans quelques détails de sa mise une fidélité quand même aux modes de l'an 1806 ce passant (Pons)

(1) « L'Illustre voyageur se posa devant Jenny, la regarda fièrement, la main posée sur son gilet, la tête de trois quarts, dans une attitude napoléonienne ». (*L'Illustre Gaudissart.*)

(2) Charles DE LOVENJOUL : *Histoire des Œuvres de Balzac*, p. 43.

rappelait l'Empire sans être par trop caricature... Un homme en spencer 1848 c'est, voyez-vous, comme si Napoléon eût daigné ressusciter pour deux heures... Tout concordait si bien à ce spencer que vous n'eussiez pas hésité à nommer ce passant un homme-empire, comme on dit un meuble-empire ; mais il ne symbolisait l'Empire que pour ceux dont cette magnifique et grandiose époque est connue... Il portait des souliers cachés par des guêtres faites sur le modèle de celles de la garde impériale... vous l'auriez soupçonné d'avoir retrouvé quelque chose d'équivalent au bichon d'une marquise et de l'apporter triomphalement avec la galanterie empressée d'un homme-empire, à la charmante femme de soixante ans qui n'a pas encore su renoncer à la visite journalière de son *attentif* ». Plus tard, Balzac, en parlant de Schmuck l'appelle : « La Napoléon des théâtres du boulevard ». Cette expression nous rappelle que Balzac a nommé Paganini « Le Napoléon des violons » (1).

Un début dans la Vie donne à Balzac l'occasion de parler du Chambellan de l'Empereur ; il s'exprime en ces termes : « En 1814, fatigué de travaux constants, M. de Sérisy, dont la santé délabrée exigée du repos, résigna tous ses emplois, quitta le gouvernement à la tête duquel l'Empereur l'avait mis, et vint à Paris où Napoléon, forcé par l'évidence, lui rendit justice. Ce maître infatigable... ne

(1) Tiré d'une esquisse, publiée par Balzac dans *La Caricature*, intitulée : *Touchante attention d'un papa.*

croyait pas à la fatigue chez autruit ». Mme Husson, « célèbre sous le Directoire par ses liaisons avec un des cinq rois du moment, épousa, par cette toute puissante protection, un fournisseur qui gagna des millions et que Napoléon ruina en 1802 ». Alors veuve, Madame fut placée « comme première femme de chambre chez Madame, mère de l'Empereur ; et c'était dans cette maison qu'était né Oscar, le héros de ce conte. Balzac nous dit que sa naissance parmi les splendeurs éblouissantes, impériales, était une des « causes du stupide amour-propre » de ce garçon.

Probablement Balzac est redevable aussi à Mme d'Abrantès ou à quelque autre amie du splendide aperçu qu'il nous donne de la *Femme de trente ans*. C'est une parade militaire que Napoléon avait organisée peu de temps avant son départ pour une de ses plus fameuses campagnes. Un spectateur nous révèle la magnificence de cette revue. Et il est probable que Balzac en avait obtenu le récit non d'un soldat participant à la manifestation mais d'un témoin mêlé à la foule. Il est permis de croire que l'auteur de la *Femme de trente ans* ait connu un homme semblable à Victor d'Aiglemont. De là, ses idées viendraient de sources directes, et il n'aurait pas eu besoin d'aucune inspiration étrangère.

Dans *Une Ténébreuse Affaire* le récit de l'enlèvement du sénateur était dû sans doute à la duchesse d'Abrantès, car toute la France s'était émue à la nouvelle de cet exénement ; et la duchesse, témoin des intrigues politi-

ques, aurait été capable de donner des détails séduisants. C'est elle aussi qui doit lui avoir inspiré la description des machinations suscitées autour de Talleyrand, Fouché, Siéyès, à Paris, au moment où Napoléon faisait campagne à Iéna. Mais quoique nous accordions volontiers à Mme d'Abrantès d'avoir contribué dans cette mesure au récit, nous ne pensons pas que ce soit grâce à son inspiration que Balzac nous fait un compte rendu de la rencontre de Laurence avec le Général sur le champ de bataille. Il est à croire que dans cette brève et alerte scène, où l'Empereur nous apparaît dans une simplicité rude, Balzac a recours à son imagination ; peut-être sa rescription est-elle en partie basée sur les souvenirs de ses entretiens avec les anciens soldats de Napoléon ; car eux connaissaient les allures de leur Général la veille d'un combat.

Toute *Une Ténébreuse Affaire* se dessine nettement dans le cadre napoléonien et un court aperçu de cette atmosphère soutenue nous aidera à comprendre la façon dont Balzac a imprégné quelques-uns de ces livres avec des souvenirs de Napoléon et des allusions à l'Empire. Voici le premier paragraphe : « L'automne de l'année 1803 fut un des plus beaux de la première période de ce siècle que nous nommons l'Empire. En octobre quelques pluies avaient rafraîchi les prés, les arbres étaient encore verts et feuillés au milieu du mois de novembre. Aussi le peuple commençait-il à établir entre le ciel et Bonaparte, alors déclaré Consul à vie, une entente à laquelle cet homme a dû l'un de

ses prestiges ; et, chose étrange, le jour où, en 1812, le soleil lui manqua, ses prospérités cessèrent ». Napoléon était le Premier Consul pendant la plus grande partie de cette histoire, et nous remarquerons que l'auteur fait souvent allusion à son titre.

Malin, qui est un personnage du récit et qui ne dément pas son nom, « était conseiller d'Etat, fonction que le Premier Consul rendit alors égale à celle de ministre et l'un des rédacteurs du Code. » Celui-ci « qui devait être nommé sénateur..., vint à Gondreville, en donnant au Premier Consul une seule des raisons qui lui faisant désirer d'y être, et qui lui donnait un air zélé aux yeux de Bonaparte ». Malin dit : « ... mais le Consulat à vie a démasqué les desseins de Bonaparte, il sera bientôt Empereur. Cet ancien sous-lieutenant veut créer une dynastie... Les Bourbons ont plus de droits de concevoir, de conduire, d'exécuter une entreprise contre Bonaparte que Bonaparte n'en avait de conspirer le 18 brumaire contre la République, de laquelle il était l'enfant ; il assassinait sa mère... » Ces paroles sont en quelque sorte un avertissement du complot contre la vie du Premier Consul ; celui qui engloba les jumeaux, les cousins de Laurence, la comtesse de Cinq-Cygne, et qui avec la séquestration du sénateur constitue l'intrigue principale de l'histoire.

« Laurence ne vécut... que pour le triomphe de la cause royale », car « la fortune des Cinq-Cygne venait d'être dévorée par la République sans profit pour la République ». Elle « ne pensait qu'au renversement de Bonaparte, dont l'ambition et le

triomphe avaient excité chez elle comme une rage, mais une rage froide et calculée. Ennemie obscure et inconnue de cet homme couvert de gloire, elle le visait, du fond de sa vallée et de ses forêts avec une fixité terrible ; elle voulait parfois aller le tuer aux environs de Saint-Cloud ou de la Malmaison... Laurence unissait dans sa pensée la haine et l'amour : détruire Bonaparte et ramener les Bourbons... Depuis dix mois l'abbé Goujet observait Laurence avec le génie particulier aux prêtres et, sans savoir que cette jeune fille de vingt-trois ans pensait à renverser Bonaparte..., il la supposait cependant agitée d'un grand dessein... » A l'époque de l'attentat royaliste contre la vie de Bonaparte, l'exploision de la machine infernale dans la rue Saint-Nicaise, « Laurence pleura de rage de voir le Premier Consul sauvé » ; et lorsque le vieil abbé essayait de l'apaiser en lui disant que l'Eglise était redevable à Bonaparte pour bien des bénéfices elle s'écria : « Ainsi l'Eglise nous abandonne ! »

Balzac dévoue les lignes suivantes à l'analyse d'un trait du caractère de Bonaparte : « ... l'amour-propre excessif de Napoléon est une des mille raisons de sa chute qui, d'ailleurs, a cruellement expié ses torts. Il se rencontrait chez ce défiant souverain une jalousie de son jeune pouvoir qui influa sur ses actes autant que sa haine secrète contre les hommes habiles, legs précieux de la Révolution, avec lesquels il aurait pu se composer un cabinet dépositaire de ses pensées. Tallayrand et Fouché ne furent pas les seuls qui lui donnèrent

de l'ombrage. Or, le malheur des usurpateurs est d'avoir pour ennemis et ceux qui leur ont donné la couronne et ceux auxquels ils l'ont ôtée. Napoléon ne convainquit jamais entièrement de sa souveraineté ceux qu'il avait eus pour supérieurs et pour égaux, ni ceux qui tenaient pour le droit : personne ne se croyait donc obligé par le serment envers lui ».

Le cadre de l'histoire est assez harmonieux et les allusions nombreuses sont conformes à l'idée centrale. La plupart des réflexions suscitées par Napoléon sont attribuées à Laurence ou aux hommes politiques qui, en même temps qu'ils prétendent être partisans du Premier Consul sont occupés à formuler des projets pour le renverser. Balzac, à travers le personnage de Laurence, réussit à nous laisser comprendre l'attitude des royalistes envers Napoléon ; et c'est une idée que nous verrons renforcée par les paroles de la comtesse de Listomère-Landon dans la *Femme de trente ans*. L'auteur aussi, à travers les machinations des hommes d'Etat, nous fait voir le danger incessant que courait Napoléon d'être trahi par les membres de son propre gouvernement. L'évolution du roman, tournant autour de la séquestration du sénateur, s'arrête pendant quelque temps lors du procès des jumeaux — Marie-Paul et Paul-Marie — et de Michu. En effet, Balzac a consacré presque tout un chapitre à cette affaire judiciaire qu'il nomme *Un Procès politique sous l'Empire*. Sans doute ce chapitre contribua à enrichir la littérature de l'époque, car il est probable que nous avons ici un des pre-

miers comptes rendus d'un tel procès sous le nouveau Code. « On ne peut pas se figurer sous un gouvernement constitutionnel, où personne ne s'intéresse à une chose publique, aveugle et muette, ingrate et froide, le zèle qu'un mot de l'Empereur imprimait à sa machine politique ou administrative. Cette puissante volonté semblait se communiquer aux choses aussi bien qu'aux hommes. »

De notre point de vue, nous tirons plus d'intérêt encore de la description de l'entrevue entre la comtesse de Cinq-Cygne et l'Empereur, épisode qui a été traité plus amplement dans le prochain chapitre. Le résultat de cette rencontre apporta à Laurence un bonheur incomplet, car l'Empereur, en pardonnant aux jumeaux, n'avait pas pardonné Michu, auquel, dans sa prison, la comtesse dit : « Je croyais t'avoir sauvé, mais l'empereur m'a trompée par gracieuseté de souverain ».

Nulle part plus que dans la mort des frères Cinq-Cygne nous ne retrouvons un plus bel exemple d'une certaine ironie de la vie et du pouvoir qu'exerçait Napoléon sur les hommes. Eux, dont les biens avaient été dispersés par la Révolution ; qui, poussés par la haine fanatique de leur cousine, avaient essayé de renverser « l'enfant de la République » et avaient failli payer leur audace de leur vie, après le pardon définitif ils joignirent l'armée de Napoléon et « moururent ensemble sous les yeux de l'Empereur, à Sommo-Sierra, l'un défendant l'autre, tous deux déjà chef d'escadron ». Leur dernier mot fut : « Laurence, cy meurs ! »

A propos d'un complot en faveur de Napoléon

exilé, Balzac nous a raconté l'histoire de *Paméla Giraud*, drame d'héroïsme féminin, dont il n'a tiré que peu de couleur et de vie.

Dans *Béatrix* nous n'avons que des traces légères de la période impériale. Elle n'est indiquée que dans ce fait : le baron du Guénic n'avait jamais plié le genou devant le Corse, mais avait cherché refuge en Irlande ; il n'était revenu en France que lorsqu'il avait pu le faire sans déchoir. Mais cet exil volontaire a influencé considérablement le développement de l'action. Le baron revint marié à une Irlandaise, et leur fils était doué d'une beauté héritée de sa mère qui devait tourmenter sa vie. La beauté de Calyste ne peut être comparée qu'à celle de Lucien de Rubempré : à tous deux elle fut fatale. Les souvenirs napoléoniens sont un peu renforcés ici par le personnage de M^me^ Schontz. « Elle était réellement la fille de l'intrépide Colonel Schultz, un chef de ces audacieux partisans alsaciens qui faillirent sauver l'Empereur dans la campagne de France... En 1814, Napoléon mit à Saint-Denis la petite, alors âgée de neuf ans... » Quoique cette femme débuta dans la vie sous la protection de l'Empereur, dont elle avait été la pupille, elle ne tarda pas à succomber aux tentations suscitées par sa beauté et son charme ; car alors qu'elle apparaît dans *Béatrix* elle était célèbre dans le monde des Fanny Beaupré, des Val-Noble, des Mariettes et des Florines.

Le cadre de *Modeste Mignon* présente les mêmes caractéristiques que celles d'un grand nombre d'œuvres dans la *Comédie Humaine*. L'action se

passe au moment où Napoléon déchu s'est retiré de France ; et les événements qui amènent la rencontre de Charles Mignon et de Dumay avec l'Empereur sont antérieurs à ceux qui constituent la plus grande partie de l'histoire. Mignon et Dumay, le Breton fidèle, avaient combattu côte à côte dans les armées impériales, et pour avoir suivi les destinées de l'aigle se trouvèrent exilés ensemble en Sibérie. Pendant les Cent Jours, Charles redevint soldat, cette fois comme général. Après le désastre de Waterloo il se tint à l'écart de la vie civile. Jusqu'à leur mort Dumay et Mignon allaient porter la marque des années passées auprès de Napoléon. « Au printemps de 1816, Charles résolut d'aller faire fortune en Amérique, en abandonnant le pays où la persécution pesait déjà sur les soldats de Napoléon. Il descendit de Paris au Havre accompagné de Dumay, à qui par un hasard assez ordinaire à la guerre il avait sauvé la vie en le prenant en croupe au milieu du désordre qui suivit la journée de Waterloo. Dumay partageait les opinions et le découragement du colonel ». Cette dernière phrase nous révèle le caractère de Dumay sous un jour favorable. Nous ne pouvons pas porter sur lui un jugement plus précis que de le comparer à Gondrin, Goguelat et Genestas, du *Médecin de Campagne*.

Naturellement, ces quelques ouvrages dont nous nous sommes servis pour illustrer le cadre et les souvenirs impériaux chez Balzac ont été choisis parmi de riches matériaux. Et, comme nous avons essayé de le démontrer, il y a dans presque tous

les romans de Balzac une tendance à consacrer plusieurs pages du récit à la généalogie ; souvent, à propos de cette généalogie, il introduit l'ère napoléonienne. Cette période de l'histoire de la France ne pouvait manquer de laisser son empreinte dans l'âme des citoyens. Certains épousaient la cause de Napoléon avec un zèle impétueux ; certains repoussaient vigoureusement sa politique et s'opposaient avec une hautaine froideur à ses efforts de conciliation ; d'autres, honteusement, se laissaient influencer par les fortunes changeantes du temps.

Les œuvres de *La Comédie Humaine*, où nous avons étudié l'atmosphère historique, bien qu'elles ne représentent qu'une partie de l'effort de Balzac, suffisent à nous donner une idée de la tendance qu'il avait à rappeler sans cesse la période politique, la gloire passée dont le souvenir l'enivrait.

NAPOLÉON
lui-même dans les Œuvres de Balzac

III

On s'attendrait à trouver Napoléon au centre de la plupart des œuvres de Balzac, si nous considérons l'influence extraordinaire qu'il exerça sur lui. A première vue donc il semblerait naturel que l'auteur de la *Comédie Humaine* aurait dû se plaire à fixer son idole sur la toile immense de son ouvrage. Si nous acceptons ici une opinion que nous espérons soutenir plus tard, à savoir que Balzac en imitant l'Empereur voulait « achever par la plume ce qu'il a commencé par l'épée », nous verrons tout de suite que si Balzac s'était appliqué à étudier l'âme de Napoléon, cette étude nous aurait été une révélation de son âme propre. Balzac, en dépit de la personnalité qu'il a apportée dans ses œuvres, ne nous a pas cependant laissé voir toutes les nuances de son caractère. Il est nécessaire que nous nous rappelions que, pour le monde, la porte qui menait à cette vie étrange et mal comprise n'est jamais

restée qu'entrebaillée ; et que, de cette existence turbulente et mystérieuse, nous n'avons jamais eu dans ses œuvres, et même dans la plupart de ses lettres, qu'un écho affaibli. « ... Rien jusqu'ici n'est plus ignoré que la vie vraie de cet homme de génie, car deux raisons principales l'ont poussé à jeter lui-même, autant qu'il l'a pu, un voile épais sur son existence réelle : d'une part, la discrétion absolue qu'il entendit garder sur le rôle prépondérant joué dans sa vie par l'élément féminin, et, de l'autre, les effroyables embarras nés de ses dettes et de ses affaires, celles-ci et celles-là plus embrouillées que l'écheveau de Pénélope » (1).

Il en découle que vraiment Balzac a caché quelques-uns des événements les plus curieux de sa carrière ; et, comme nous avons déjà essayé de le démontrer plus haut, il croyait que sa vie ressemblait à celle de Bonaparte. Evidemment Balzac nous a peint Napoléon d'une façon un peu commune ; il ne nous a que très rarement exprimé ses idées personnelles à ce sujet ; c'est dans la bouche de ses personnages qu'il a mis les louanges et les blâmes adressés à son favori. Ainsi il a eu l'occasion de grouper autour du grand homme les opinions les plus diverses. Il nous montre bien des royalistes qui, presque tous, à l'exemple de M^me^ la Comtesse de Listomère-Landon, considèrent Napoléon comme un usurpateur ; et, d'autre part, nous voyons la dévotion inébranlable des Vieux de la

(1) Spoelberch de Lovenjoul : *Autour de Honoré de Balzac*, p. 4.

Vieille, comme Philippe Bridau, et nous avons aussi l'amour fanatique de Bridau père. En même temps il faut se souvenir que l'admiration de Balzac pour Bonaparte s'est parfois refroidie et que cet amour a connu ses vicissitudes (1).

*
**

Il y a quatre contes dans lesquels Napoléon paraît en personne. Ce sont: *La Vendetta, Une Ténébreuse Affaire, La Femme de Trente* et *Les Souvenirs d'un Paria* (2). Il est à regretter que la mort de Balzac ait laissé inachevées certaines œuvres destinées à

(1) Sauf *Une Ténébreuse Affaire*, qui était écrite en 1841, les œuvres qui sont le plus empreintes de l'influence napoléonnienne étaient écrites vers le commencement de sa carrière littéraire: *La Vendetta*, 1830 ; *Le Colonel Chabert*, 1832 ; *Le Médecin de Campagne*, 1833 ; *La Femme de Trente Ans*, 1834. C'est dans ses lettres qui portent la date de 1832 que Balzac a tant parlé de *La Bataille*, œuvre qui, malgré tout ce qu'il a dit, était destinée à rester inachevée. (Balzac : *Correspondance*, v. I, p. 183.)

(2) Il ya quelques écrivains — Masson, par exemple — qui ont dit que Napoléon paraît comme personnage dans *L'Envers de l'Histoire Contemporaine* et dans *La Paix du Ménage*. Bien qu'ils aient écrit que c'est « l'ombre » de l'Empereur qui se laisse voir dans ces deux ouvrages, il nous semble que la touche soit encore plus légère. Balzac fait décidément allusion souvent à Napoléon dans le premier ouvrage, mais tout ce que nous avons vraiment de lui c'est son refus de faire grâce à une jeune fille qui avait été condamnée à mort. Dans la seconde œuvre l'Empereur a failli paraître à un bal organisé par le Comte de Gondreville, dont l'enlèvement le rendit célèbre ; Napoléon y serait allé « sans la scène qui éclata le soir même entre

enrichir les *Scènes de la Vie Militaire ;* parce qu'aujourd'hui nous ne possédons que deux ouvrages complets : *Les Chouans* et *Une Passion dans le Désert.* L'ensemble des livres projetés aurait offert une matière attrayante. Le premier est un récit dramatique et tient notre curiosité en éveil. Dans les *Chouans* le manque d'atmosphère s'explique : à l'époque où se passent les scènes de ce livre Bonaparte n'était encore que le guide des armées françaises. Le second conte est étrange et d'une psychologie curieuse, mais ce n'est que l'aventure d'un soldat français égaré dans le désert.

« Les *Scènes de la Vie militaire* (1) sont la conséquence des *Scènes de la Vie Politique.* Les nations ont des intérêts, ces intérêts formulent chez quelques hommes privilégiés, destinés à conduire les

Joséphine et lui, scène qui révéla le prochain divorce de ces augustes époux. » C'est tout ce que nous avons là et les femmes qui s'étaient parées et qui y rivalisaient de beauté en l'espoir de se faire remarquer par l'Empereur, étaient destinées à une déception complète.

(1) En réponse à une lettre anonyme critiquant le nom d'un personnage dans *Les Parents Pauvres*, Balzac répond : « Le profond respect que je porte à la Grande Armée et à l'Empereur m'oblige à répondre... par la voix du *Constitutionnel*... Venons au reproche qui taxerait de légèreté mon Napoléon de *La Comédie Humaine*... C'est à Forzheim qu'en 1809 le héros des *Chouans* a livré le brillant combat en souvenir duquel, après Wagram, Napoléon le nomma comte de cette ville, selon son habitude de rattacher sa nouvelle noblesse à de grands faits d'armes. Cette affaire est le sujet d'une de mes *Scènes de la Vie militaire.* » (C. de Lovenjoul : *Histoire des Œuvres de Balzac*, p. 122.)

masses, et ces hommes, qui stipulent pour elles, les mettent en mouvement. Les *Scènes de la Vie militaire* sont donc destinées à peindre dans les principaux traits la vie des masses en marche pour se combattre. Ce ne sont plus des vues d'intérieur prises dans les villes, mais la peinture d'un pays tout entier ; ce ne seront plus les mœurs d'un individu, mais celles d'une armée ; ce ne sera plus un appartement, mais un champ de bataille ; non plus la lutte étroite d'un homme avec un homme, d'un homme avec une femme ou de deux femmes entre elles, mais le choc de la France et de l'Europe, ou le trône des Bourbons que veulent relever dans la Vendée quelques hommes généreux, ou l'émigration aux prises avec la République dans la Bretagne, deux convictions qui se permettent tout, comme autrefois les catholiques et les protestants. Enfin ce sera la nation triomphante et tantôt vaincue » (1).

Les titres des études qu'il n'a pas eu le temps d'achever nous montrent combien Balzac aurait été désireux de donner à Napoléon une plus grande place dans son œuvre ; les voici tels que Balzac les avait projetés : *Scènes de la Vie militaire*, les *Soldats de la République*, l'*Entrée en Campagne*, les *Vendéens*, les *Chouans*, les *Français en Egypte* I : Premier Episode, II : Le Prophète, III : Le Pa-

(1) Introduction pour les *Etudes de Mœurs au Dix-Neuvième siècle*, 1834-1837, écrite par M. Félix Davin, en 1835, sous l'inspiration de Balzac. (*Histoire des Œuvres de Balzac*, C. DE LOVENJOUL, p. 48.)

cha, *Une Passion dans le Désert*, l'*Armée Roulante*, *La Garde Consulaire*, *Sous Vienne* I : Un Combat, II : l'Armée assiégée, III : la Plaine de Wagram, *L'Aubergiste*, *Les Anglais en Espagne*, *Moscou*, *La Bataille* (1) *de Dresde*, *Les Traînards*. *Les Partisans*, *Une Croisière*, *les Pontons*, *La Campagne de France*, *Le Dernier Champ de Bataille*, *L'Emir*, *Le Pénissère*, *Le Corsaire Algérien*. N'avons-nous pas ici en projet une vaste peinture de

(1) *La Bataille* nous offre un exemple curieux de la façon d'écrire de Balzac et de l'intérêt qu'il portait à son travail. L'écrivain comptait obtenir la plupart des nécessaires à cette œuvre du Capitaine Périolas, auquel nous avons déjà fait allusion et qui lui inspira le personnage de Genestas. Périolas avait vécu Eylau et les horreurs de la Bérésina. Ce fut à partir de 1832 que Balzac fut obsédé par le désir de composer la description d'une bataille épique, avec la silhouette de Napoléon au premier plan. Même en 1830 il avait proposé à un libraire d'écrire la *Bataille de Wagram* ; et il est intéressant de remarquer que ces dates correspondent à l'époque où il fréquentait ses amis de Saint-Cyr, et où il avait connu Périolas. Une fois Balzac écrivit de Paris a son ami qu'il allait descendre le visiter ; mais en faisant le dandy il était tombé de cheval et la chute l'avait obligé à garder le lit. Son hôte lui écrit : « ... les renseignements que vous désirez eussent tombé sur vous comme la mitraille céleste ». Voici la lettre de Balzac :

« Mon cher Capitaine,

« Attendez-vous à me voir tomber chez vous comme un aérolithe, un des jours de la semaine prochaine — et si vous avez quelque souci de la littérature et de ses progrès, ayez la bonté de rechercher qui, dans les hommes, les

la carrière militaire de Napoléon ? et si la mort, toujours inéluctable, eût fait à Balzac grâce de quelques années, n'aurions-nous pas pu espérer posséder l'histoire de l'épopée impériale ? Naurait-on pas trouvé dans ces contes et ces descriptions la floraison du bonapartisme chez Balzac ? Il est à croire qu'on aurait rencontré là un récit pittoresque, grandiose, digne de ces batailles et de ces campagnes épiques ; et que dans les fournaises tumultueuses des combats l'Empereur nous serait apparu, gigantesque, dans toute sa splendeur de légende. Alors que nous n'avons de lui qu'une esquisse, tracée à la hâte ; mais ces lignes rapides sont d'une vérité saisissante. N'est-il pas permis de remarquer ce fait significatif : Balzac a toujours remis à une date ultérieure la tâche de compléter les *Scènes de la Vie militaire*. Il semble qu'il accumulait ses forces pour cette dernière œuvre choisie, à laquelle il aurait pu donner toute la richesse de sa maturité intellectuelle et consacrer tous les loisirs que sa vie aisée auprès de M^me^ Hanska lui eut facilités. Le plan même qu'il nous a laissé, vaste et

livres, les choses, les souvenirs, dans vos amis, etc..., peut me donner les meilleures réponses à mille questions que j'ai à faire, à mille recherches sur la bataille de Wagram ; rassemblez vos souvenirs et croyez à l'amitié bien sincère et dévouée de votre serviteur, Honoré. » (Bouteron : *Les Cahiers Balzaciens*, I, Introduction.)

Plus tard, en 1845, Balzac avait renoncé à ses plans d'écrire Wagram, et s'intéressait à Dresde ; car c'était le champ de bataille qu'il désirait visiter (*Correspondance*, II, p. 130). Sa lettre de mars 1839, à Stendahl, est intéressante à cet égard. (*Correspondance*, I, p. 455.)

vigoureux, nous porte à croire qu'il aurait dépensé toute sa puissance pour que la description soit en harmonie avec la noblesse de l'inspiration.

En dépit de l'enthousiasme qu'il aurait porté à la composition des *Scènes de la Vie militaire*, il nous est permis de dire qu'il n'aurait peut-être pas réussi aussi pleinement que dans les œuvres de simple observation comme *Le Curé de Tours* et *La Vieille Fille ;* là où nous avons une vérité de détails et une intensité de vie remarquable.

***

S'il n'y a qu'un petit nombre d'œuvres chez Balzac où l'Empereur joue un rôle direct il nous est cependant présenté dans chacun de ces contes sous des aspects divers. Il ne paraît que pour un instant dans la *Femme de Trente Ans*, au commencement du roman, lorsque Julie se rend à la parade accompagnée de son père. C'était le dernier de ces magnifiques spectacles que Napoléon devait offrir à la foule, et la description en est si saillante que nous ne pouvons pas nous dispenser de la citer tout entière.

« Quel beau spectacle !... L'aspect pittoresque et grandiose que présentait en ce moment le Carrousel faisait prononcer cette exclamation par des milliers de spectateurs dont toutes les figures étaient béantes d'admiration. Une autre rangée de monde... occupait, sur une ligne parallèle au château, l'espace étroit et pavé qui longe la grille du Carrousel. Cette foule achevait de dessiner fortement, par la variété des toilettes de femmes, l'immense carré

long que forment les bâtiments des Tuileries et cette grille alors nouvellement posée. Les régiments de la vieille garde, qui allaient être passés en revue, remplissaient ce vaste terrain, où ils figuraient en face du Palais d'imposantes lignes bleues de dix rangs de profondeur. Au delà de l'enceinte, et dans le Carrousel, se trouvaient, sur d'autres lignes parallèles, plusieurs régiments d'infanterie et de cavalerie prêts à défiler sous l'arc triomphal qui orne le milieu de la grille et sur le faîte duquel se voyaient à cette époque les magnifiques chevaux de Venice. La musique des régiments placés au bas des galaries du Louvre était masquée par les lanciers polonais de service. Une grande partie du carré sablé restait vide comme une arène préparée pour les mouvements de ces corps silencieux dont les masses disposées avec la symétrie de l'art militaire réfléchissaient les rayons du soleil dans les feux triangulaires de dix mille baïonnettes. L'air, en agitant les plumets des soldats, les faisait ondoyer comme les arbres d'une forêt courbés sous un vent impétueux. Ces vieilles bandes, muettes et brillantes, offraient mille contrastes de couleur dus à la diversité des uniformes, des parements, des armes et des aiguillettes. Cet immense tableau, miniature d'un champ de bataille avant le combat, était poétiquement encadré, avec tous ses accessoires et ses accidents bizarres, par les hauts bâtiments majestueux dont l'immobilité semblait imitée par les chefs et les soldats. Les spectateurs comparaient involontairement ces murs d'hommes à ces murs de pierres. Le soleil du printemps qui jetait profusé-

ment sur les murs blancs bâtis de la veille et sur les murs séculaires, éclairait pleinement ces innombrables figures basanées qui toutes racontaient des périls passés et attendaient gravement les périls à venir. Les colonels de chaque régiment allaient et venaient seuls devant les fronts que formaient ces hommes héroïques. Puis, derrière les masses de ces troupes bariolées d'argent, d'azur, de pourpre et d'or, les curieux pouvaient apercevoir les banderoles tricolores attachées aux lances de six infatigables cavaliers polonais qui, semblables aux chiens conduisant un troupeau le long d'un champ, voltigeaient sans cesse entre les troupes et les curieux, pour empêcher ces derniers de dépasser le petit espace de terrain qui leur était concédé auprès de la grille impériale. A ces mouvements près, on aurait pu se croire dans le palais de la Belle au Bois-Dormant. La brise du printemps, qui passait sur les bonnets à longs poils des grenadiers, attestait l'immobilité des soldats, de même que le sourd murmure de la foule accusait leur silence. Parfois seulement le retentissement d'un chapeau chinois, ou quelque léger coup frappé par inadvertance sur une grosse caisse et répété par les échos du palais impérial ressemblait à ces coups de tonnerre lointains qui annoncent un orage. Un enthousiasme indescriptible éclatait dans l'attente de la multitude. La France allait faire ses adieux à Napoléon à la veille d'une campagne dont les dangers étaient prévus par le moindre citoyen. Il s'agissait cette fois pour l'Empire français d'être ou de ne pas être. Cette pensée semblait animer la population armée

et la population citadine qui se pressaient également silencieuses dans l'enceinte où planaient l'aigle et le génie de Napoléon. Ces soldats, espoir de la France ; ces soldats, sa dernière goutte de sang, entraient aussi pour beaucoup dans l'inquiète curiosité des spectateurs. Entre la plupart des assistants et des militaires il se disait des adieux peut être éternels, mais tous les cœurs, même les plus hostiles à l'Empereur, adressaient au ciel des vœux ardents pour la gloire de la patrie...

Un petit homme, assez gras, vêtu d'un uniforme vert, d'une culotte blanche et chaussé de bottes à l'écuyère, parut tout à coup en gardant sur sa tête un chapeau à trois cornes aussi prestigieux que l'homme lui-même ; le large ruban rouge de la Légion d'honneur flottait sur sa poitrine, une petite épée était à son côté. L'homme fut aperçu par tous les yeux, et à la fois de tous les points de la place. Aussitôt les tambours battirent aux champs, les deux orchestres débutèrent par une phrase dont l'expression guerrière fut répétée sur tous les instruments, depuis la plus douce des flûtes jusqu'à la plus grosse caisse. A ce belliqueux appel les âmes tressaillirent, les chapeaux saluèrent, les soldats présentèrent les armes par un mouvement unanime et régulier qui agita les fusils depuis le premier rang jusqu'au dernier dans le Carrousel. Des mots de commandement s'élancèrent de rang en rang comme des échos. Des cris de : Vive l'Empereur ! furent poussés par la multitude enthousiasmée. Enfin, tout frissonna, tout remua, tout s'ébranla. Napoléon était monté à cheval. Ce mouvement avait

imprimé la vie à ces masses silencieuses, avait donné une voix aux instruments, un élan aux aigles et aux drapeaux, une émotion à toutes figures. Les murs des hautes galeries de ce vieux Palais semblaient crier aussi : Vive l'Empereur ! Ce ne fut pas quelque chose d'humain, ce fut une magie, un simulacre de la puissance divine, ou mieux une fugitive image de ce règne si fugitif. L'homme entouré de tant d'amour, d'enthousiasme, de dévouement, de vœux, pour qui le soleil avait chassé les nuages du ciel, resta sur son cheval, à trois pas en avant du petit escadron doré qui le suivait, ayant le grand Maréchal à sa gauche, le maréchal de service à sa droite. Au sein de tant d'émotions excitées par lui, aucun trait de son visage ne parut s'émouvoir. »

C'est tout l'aperçu que nous avons de Napoléon dans ce roman ; là où on trouve parfois une vraie beauté psychologique dans l'analyse des sentiments mais aussi des jeux d'intrigue facile. Cependant Balzac ne se livre-t-il pas à son amour pour son idole dans cette description d'une parade impériale ?

Nous avons dans ce récit un bel exemple de la façon dont la foule parisienne accueillait l'Empereur à son entrée dans le défilé, et un écho des adieux au chef et aux soldats avant le départ pour cette campagne inoubliable. Et comme Balzac nous l'a dit, la foule dense encombrant la place s'est donnée à l'Empereur « comme une belle fille à un lancier ». Ces quelques pages nous donnent l'impression que Bonaparte avait tellement ensorcelé la capitale qu'il en aurait pu obtenir n'importe

quels sacrifices et que les mères parisiennes lui confiaient leurs fils de bonne grâce. A ce moment-là, elles se sentaient fières de lui tout abandonner et leurs fils se seraient fait gloire de mourir auprès de Napoléon. Plus tard peut-être ces parents devaient-ils regretter cette ivresse de l'instant. En effet, avec quelque raison peut-être on impute à Napoléon le tort d'avoir saigné la France de sa jeunesse et de s'être servi de la masse des hommes pour pousser plus loin ses projets impériaux. C'est cela qu'on entrevoit momentanément dans *Une Ténébreuse Affaire*.

Laurence, accompagnée de M. de Chargebœuf, est venue sur le champ de bataille à la recherche de Napoléon, pour le prier de pardonner à ses cousins, les jumeaux, et à Michu. Toute sa vie elle avait été dévouée à la cause royaliste et la Révolution lui avait causé bien des maux. Il est tout à fait naturel qu'elle n'aime pas celui qui profite de la tourmente pour s'emparer du pouvoir, celui qui a continué à diriger le mouvement révolutionnaire. Laurence avait vu en l'Empereur l'auteur de tous les malheurs qui l'avaient assaillie pendant la Révolution et le Consulat ; elle l'avait vu en imagination au milieu d'une pompe factice, et quand il était apparu dans toute la simplicité nue de sa mise de campagne elle s'est presque écriée de surprise devant la grandeur modeste de l'Empereur. C'était en un moment le bouleversement de presque toutes ses idées préconçues. C'est ainsi que Balzac décrit la rencontre de M^lle^ de Cinq-Cygne avec Bonaparte: « On peut dire que la majesté de la guerre éclatait

là dans toute sa splendeur. De ce sommet, les lignes des deux armées se voyaient éclairées par la lune. Après une heure d'attente, remplie par le mouvement perpétuel d'aides de camp partant et revenant, Duroc, qui vint chercher Mlle de Cinq-Cygne et le marquis de Chargebœuf, les fit entrer dans la chaumière dont le plancher était en terre battue comme celui de nos aires de grange. Devant une table desservie et devant un feu de bois vert qui fumait, Napoléon était assis sur une chaise grossière. Ses bottes, pleines de boue, attestaient ses courses à travers champs. Il avait ôté sa fameuse redingote, et alors son célèbre uniforme vert, traversé par son grand cordon rouge, rehaussé par le dessous blanc de sa culotte de casimir et de son gilet, faisait admirablement bien valoir sa pâle et terrible figure césarienne. Il avait la main sur une carte dépliée, placée sur ses genoux. Berthier se tenait debout dans son brillant costume de vice-connétable de l'Empire. Constant, le valet de chambre, présentait à l'Empereur son café sur un plateau.

— Que voulez-vous ? dit-il avec une feinte brusquerie en traversant par le rayon de son regard la tête de Laurence. Vous ne craignez donc plus de me parler avant la bataille ? De quoi s'agit-il ?

— Sire, dit-elle, en le regardant d'un œil non moins fixe, je suis Mademoiselle de Cinq-Cygne.

— Eh bien ? répondit-il d'une voix colère en ce croyant bravé par ce regard.

— Ne comprenez-vous donc pas ? je suis la Comtesse de Cinq-Cygne, et je vous demande grâce, dit-

elle en tombant à genoux et lui tendant le placet rédigé par Talleyrand, apostillé par l'Impératrice, par Cambacérès et par Malin.

L'Empereur releva gracieusement la suppliante en lui jetant un regard fin et lui dit : — Levez-vous enfin ! Comprenez-vous ce que doit être l'Empire français ?...

— Ah ! je ne comprends en ce moment que l'Empereur, dit-elle, vaincue par la bonhomie avec laquelle l'homme du destin avait dit ces paroles qui faisaient pressentir la grâce.

— Sont-ils innocents ? demanda l'Empereur.

— Tous, dit-elle avec enthousiasme.

— Tous ? Non, le garde-chasse est un homme dangereux qui tuerait mon Sénateur sans prendre votre avis.

— Ah ! Sire, dit-elle, si vous aviez un ami qui fut dévoué pour vous, l'abandonneriez-vous ? ne vous...

— Vous êtes une femme, dit-il, avec une teinte de raillerie.

— Et vous un homme de fer, lui dit-elle avec une dureté passionnée qui lui plut.

— Cet homme a été condamné par la justice du pays, reprit-il ?

— Mais il est innocent.

— Enfant !... dit-il.

Il sortit, prit M^lle^ de Cinq-Cygne par la main et l'emmena sur le plateau.

— Voici, dit-il avec son éloquence à lui qui changeait les laches en braves, voici trois cent mille hommes, ils sont innocents eux aussi. Eh bien, demain trente mille hommes seront morts, morts

pour leur pays. Il y a chez les Prussiens, peut-être, un grand mécanicien, un idéologue, un génie qui sera moissonné. De notre côté nous perdrons certainement de grands hommes inconnus. Enfin, peut-être verrai-je mourir mon meilleur ami ! Accuserai-je Dieu ? Non ! je me tairai. Sachez, Mademoiselle, qu'on doit mourir pour les lois de son pays, comme on meurt ici pour la gloire, ajouta-t-il, en la ramenant dans la cabane. Allez, retournez en France, dit-il en regardant le Marquis, mes ordres vous y suivront.

Cette entrevue nous laisse voir Napoléon sous un aspect inattendu, de nature à répondre au blâme auquel nous avons fait allusion. On peut supposer que Balzac a voulu prévenir ainsi les accusations des royalistes.

Il nous rapporte les paroles de Napoléon devant les trente mille hommes qui seraient morts le lendemain de la bataille d'Iéna. Eux aussi n'étaient coupables d'aucun crime contre la justice ; c'étaient les lois du pays qui avaient condamné Michu à la mort, et c'était la gloire qui allait condamner les trente mille à être moissonnés sur le champ de bataille, la plupart d'entre eux dans le rayonnement de leur jeunesse. Balzac veut nous persuader que Napoléon était sincère dans cette affreuse dilapidation des ressources vitales de la France qu'il était convaincu que la gloire future de la patrie était basée sur une rapide conquête de toute l'Europe ; à cette grande cause on pouvait sacrifier l'individu. Quant aux soldats ils étaient toujours prêts à mourir pour leur Général, quel que

fût le but qu'il poursuivait ; et il ne fallait qu'un éclair de son regard pour les lancer au plus fort de la mêlée, si sanglante et si meurtrière qu'elle fût. Balzac aussi veut nous montrer que Napoléon en plusieurs occasions a pris un intérêt particulier à ses soldats. Par exemple le cadeau que l'Empereur a fait à Genestas au moment où il allait quitter la France... On sait aussi d'autres sources que Bonaparte a profondément aimé quelques-uns de ses compagnons... (1).

Les *Souvenirs d'un Paria* est une histoire peu connue, puisqu'elle ne fait pas partie de la *Comédie Humaine*, mais figure dans le recueil intitulé *Contes et Nouvelles*. Le personnage du bourreau qui avait déjà joué un rôle important dans *Un Episode sous la Terreur* lui donne une saveur particulière.

Napoléon ne fait qu'une courte apparition au début du récit, mais il nous est possible cependant de renforcer l'idée que nous nous faisions de lui après avoir lu *Une ténébreuse Affaire* et *Une Femme de trente ans*. Cette esquisse intime rappelle assez celle que nous avons du Premier Consul dans la *Vendetta ;* elle évoque l'homme plutôt

(1) Napoléon, en parlant de Lannes, dit : « Je l'avais pris pigmée, je l'ai perdu géant ». — « Quand, à Essling, Lannes fut tombé, les deux jambes broyées par un boulet, et qu'on l'eût transporté dans l'île Lobau, l'Empereur accourut. Ne trouvant pas de mots pour répondre aux paroles d'adieu que lui disait Lannes, on le vit se tourner brusquement, jeter violemment son chapeau à terre et fondre en larmes. » (Masson : *L'Impératrice Marie-Louise*, p. 169.)

que le Général. C'est le Napoléon dont on nous parle aussi dans le *Médecin de Campagne* et le demi-solde terrassier nous suggère fortement l'image de Gondrin et de Goguelat.

Le Paria est à quelques pas d'un groupe d'ouvriers qui sont occupés à la construction de la Madeleine lorsque son attention est attirée par trois soldats, « le plus petit... porte un chapeau à larges bords » et parle avec animation. Sanson, le paria, voit cet homme de petite taille s'approcher d'un des travailleurs et surprend leur conversation. Ce soldat n'est autre que l'Empereur, et l'ouvrier, un demi-solde, ignorant qu'il est en présence du maître, s'exprime avec une franchise qui charme et émeut son interlocuteur. En s'aventurant ainsi au milieu du chantier de construction Napoléon s'est excusé en disant : « N'est-ce pas le temple de la Gloire qu'il s'agit d'élever ? Tout le monde en France doit y mettre la main ». L'ancien grognard se plaint un peu du traitement qu'on lui fait subir depuis qu'il a quitté l'armée. « La Légion d'honneur, dit-il, n'est point pour ceux qui me ressemblent ». « Désabusez-vous, mon brave, il y a aussi des croix pour les invalides ». Le vieux soldat se vante alors d'avoir prêté sa gourde à l'Empereur dans le désert et se demande si ce bienfait a été oublié par le Général : « Il s'en souviendra », dit avec émotion le petit homme. Après avoir assuré au demi-solde que justice lui sera faite Napoléon s'éloigne avec ses officiers sans dévoiler son identité. Les opinions politiques de ses vétérans qui viennent de lui être tout à coup révélées l'inquiè-

tent. « Vous l'avez entendu, Messieurs, on prétend que l'Empereur abandonne les militaires qui n'ont plus de sang à verser : c'est une opinion dangereuse, si elle venait à s'accréditer ».

A peine avait-il prononcé ces paroles que le paria fut découvert et conduit comme espion devant le Général, tandis que des cris de « Vive l'Empereur » retentissaient déjà. L'entretien qui eut lieu alors entre les deux hommes nous montre le trouble de Napoléon en parlant au bourreau de Louis XVI. Balzac désire que cet émoi soit à la fois l'expression de l'horreur d'une pareille rencontre et aussi une certaine crainte devant l'homme qui était en quelque sorte le témoignage de l'instabilité des royaumes et des empires. L'auteur résume ainsi l'attitude de l'Empereur : « On remarquait chez sa majesté des symptômes de terreur... son œil était fixe... il était pétrifié ».

*
**

Dans *La Femme de trente ans* nous avons Napoléon en parade, prêt à s'élancer contre l'Europe ; et dans les *Souvenirs d'un Paria* nous le voyons intéressé au sort de ses soldats et ému à la vue du bourreau ; *Une Ténébreuse Affaire* nous le montre en général à la veille d'une bataille. Là Balzac tâche de nous faire voir comment on doit excuser son égoïsme, en mettant dans sa propre bouche la clef de l'explication. Nous avons dans la *Vendetta* le portrait de Bonaparte, attaché à son île natale, fidèle ami et Premier Consul. « La misère est peut-être le plus puissant de tous les liens »,

nous raconte Balzac au commencement de cette triste histoire qui peint la haine implacable d'un Corse pour son ennemi. Ce conte est à la fois émouvant et intéressant à cause de la bienveillance que Napoléon manifeste au vieux Piombo, qui venait de s'expatrier après avoir tué toute une famille ; ainsi le croyait-il, car un des Porta avait échappé à sa vengeance.

On sait que Napoléon et sa famille avaient souffert en Corse de la lutte incessante entre les familles partisantes soit de la France soit de l'Angleterre... Piombo avait été exilé et c'est sur cette souffrance commune que Balzac a basé la sympathie immédiate que Napoléon a éprouvée pour son ancien compatriote à son arrivée en France. Autrefois Piombo avait prêté son assistance à la famille Bonaparte et en venant aux Tuileries il voulait savoir si les Bonaparte en gardaient le souvenir. Naturellement la garde consulaire ne l'a pas laissé pénétrer dans le Palais et le Corse était sur le point de se décourager quand Lucien survint et le mena auprès de Napoléon. Piombo ignorait que Napoléon avait été obligé de s'entourer de gardes, parce qu'il venait de prendre les charges de Premier Consul, et il craignait pour sa sécurité. Il n'accordait aucune audience que par faveur.

L'incident qui eut lieu entre le Premier Consul et Rapp, son aide-de-camp, nous montre la prudence que Napoléon a mise dans les entretiens avec ses partisans. Quand Lucien est entré dans la chambre suivi d'un étranger Napoléon intima à ses compagnons l'ordre de quitter la salle d'un geste

silencieux ; Murat et Lannes se retirèrent. Rapp a fini par s'en aller en murmurant ; mais en quittant la salle il s'est placé près du mur afin de pouvoir entendre ce qui se passait dans la salle. Napoléon soupçonneux, jaloux de son autorité, ouvrit tout à coup la porte et vit son aide de camp. Il le chassa en disant : « Tu ne veux donc pas me comprendre ? »

Il écouta la plainte de Piombo et se montra bon pour lui. Balzac nous laisse comprendre que Napoléon était accoutumé aux vendettas, et qu'il entendit la requête de l'exilé en bon Corse.

« En conscience, Piombo, répondit Napoléon, je ne puis pas te prendre sous mon aile. Je suis devenu le Chef d'une grande Nation, je commande la République et dois faire exécuter les lois... Mais je puis fermer mes yeux... Demeure ici... je ferai acheter tes propriétés afin de te donner d'abord les moyens de vivre... Il ne tiendra qu'à toi de parvenir et d'avoir un palais à Paris... Il m'arrivera plus d'une fois de regarder autour de moi pour chercher un ami dévoué auquel je puisse me confier. »

Un soupir de joie sortit de la vaste poitrine de Piombo qui tendit la main au Premier Consul en lui disant : « Il y a encore du Corse en toi ! »

Le Soldat Napoléonien

IV

Il est évident, même si l'on n'a qu'une connaissance peu approfondie des œuvres de Balzac, qu'il ne chercha pas dans le passé lointain de l'histoire des matériaux à employer dans ses romans. Son œuvre était si actuelle qu'on pourrait y voir une satire légère du règne de Louis-Philippe. Il fut sensible aux influences qui pesaient sur la France durant sa jeunesse et son adolescence ; cependant sa sensibilité est de toute autre nature que celle des romantiques. Sans doute, ses références à Byron et Richardson sont nombreuses, et nous devons remarquer que Scott lui fut une source d'inspiration, particulièrement dans un ouvrage de début. *Les Chouans*. Balzac prit encore un intérêt spécial au personnage de Clarisse Harlowe, plutôt qu'il ne subit l'influence de Richardson ; mais on peut ajouter que dans tout autre cas les écrivains, les mouvements littéraires et politiques qui influencèrent Balzac furent modernes dans leur essence.

Et c'est parce qu'il ne s'intéressait pas d'une

façon féconde ni au passé ni à l'avenir qu'il s'absorba dans le présent. Il ne nous épargne pas les dates, il les énumère en général au commencement de ses œuvres et délimite soigneusement l'époque pendant laquelle se déroulera le récit. Il nous indique même les années passées sous silence au cours du développement de l'intrigue. Comme preuve de la précision et de la conscience qu'il apporte dans ses écrits nous pouvons citer, outre sa tendance à situer le caractère central dans le temps et dans le lieu, son souci de nous familiariser avec les ancêtres de ses héros. Pour nous faire connaître la vie de ces personnes de second plan, qui ont tous traversé la Révolution, il nous ramène d'ordinaire à la dernière partie du dix-huitième siècle. Il donne ainsi à ses œuvres une saveur d'histoire contemporaine (1) ; et cette digression n'enlève rien au charme du récit et ne ralentit pas le mouvement de l'action. L'ensemble des faits qui se déroulent dans le roman balzacien prend place entre les années 1820 et 1845. C'est pendant cette période que Balzac manifesta la plus grande activité littéraire (2) ;

(1) « Les Grands Ecrivains viennent toujours dans leur temps : Balzac était appelé à être, et fut le peintre des mœurs françaises au dix-neuvième siècle ; il s'était donné lui-même le titre de docteur en médecine sociale. » (*Une Préface à la Comédie Humaine*, etc., Alphonse Boulé, *L'Illustration*, 10 et 17 juillet 1869.)

(2) Il y avait 71 œuvres diverses écrites en l'année 1830, 75 en 1831, et 36 en 1832 ; un total de 182 pour ces trois années sur un total de 347 pour toute la vie de Balzac.

et c'est alors qu'il recueillit véritablement le plus d'impressions fructueuses qui devaient être plus tard la matière de son œuvre. C'est à cette époque aussi qu'il visita beaucoup de pays avoisinants, et certainement il prit alors une connaissance de Paris, de ses rues, de ses avenues, de ses cimetières, de sa vie même.

Il est important de remarquer que Balzac non seulement appartenait à son époque, mais encore à une grande époque. Bien que les biographes en racontant l'enfance de Balzac et son adolescence ne lui accordent pas les aptitudes extraordinaires que l'écrivain lui-même désirerait s'attribuer à travers le personnage de Louis Lambert, à cause de son œuvre immense et de l'étonnante diversité de ses caractères il nous faut bien admettre que Balzac, même enfant, devait être doué d'une imagination alerte et féconde. Les jugements portés sur les hommes de génie, alors qu'ils n'ont encore donné aucune manifestation de leur pouvoir, sont souvent erronés. Un inspecteur de gouvernement n'avait-il pas dit à propos de Napoléon : « Ce sera un excellent marin ».

Sur une imagination aussi sensible quel a dû être l'effet des dernières heures tourmentées de l'Empire, du retour de l'Ile d'Elbe, des Cent Jours et de l'exil à Sainte-Hélène ? Balzac avait seize ans lorsque Napoléon quitta la France pour toujours. Sans doute c'est de cette époque que date son culte pour Napoléon. N'avait-il pas vu, l'hôte de la maison de son père, Bertrand de Molleville, l'un des derniers ministres de Louis XVI ? Enfant, n'avait-il pas dû

entendre les récits tragiquement épiques des royalistes traqués ; il était même témoin de certaines divergences dans son foyer. Plus tard, lorsqu'il alla à Paris, et qu'il lui fut permis de flâner dans les rues et sur les boulevards, avec quel étonnement impatient dut-il écouter parler les demi-soldes. Désemparés ils erraient dans la cité, pour eux déserte, traînant après eux avec la disgrâce officielle de la Restauration et de l'entrée des alliés dans la ville, des halos de gloire et de rêves.

Après le fameux conseil de famille à Paris, quand il fût décidé qu'Honoré deviendrait notaire et alors que le jeune rebelle persistait dans un fier refus à tous les appels de son père et de sa mère, après qu'il fut laissé seul avec ses propres ressources dans la mansarde de la rue Lesdiguières, n° 9, il a dû se livrer à une véritable orgie d'observation. Le soldat de l'Empire était encore à cette date un des types les plus familiers des rues de Paris, car les quelques années qui s'étaient écoulées depuis le départ de Napoléon à Sainte-Hélène n'avaient pas été suffisantes pour absorber ces anciens combattants dans la société actuelle. Il eut été difficile à n'importe quelle communauté de les assimiler ; et la situation politique de la France chancelante à cette époque n'était pas faite pour inspirer aux grognards le désir d'échouer dans une vie terne et monotone. Les années qu'ils avaient passées aux armées avaient été trop pleines d'élans fébriles, de hasards et de conquêtes, pour qu'ils songeâssent à se reposer au sein d'une société dont l'attitude restait équivoque. Ces vétérans balafrés étaient tour

à tour le jouet des royalistes et des libéraux. La France, épuisée par les guerres, gardait cependant en elle le pouvoir de se dresser encore dans un effort suprême en faveur de l'Empereur. Dans ses moments de saine raison elle comprenait les effets désastreux de la politique impérialiste, mais ces instants de lucidité étaient rares. L'influence qu'il exerçait sur son peuple et sur ses soldats était fatale à toute froide doctrine d'économie politique qui se déclarait contre lui. La France portait en elle toutes les passions éveillées par l'épopée des aigles ; et comme un feu latent était prête à s'embraser encore pour quelque noble cause.

Quel exemple plus éloquent et plus puissant de cette indécision politique que la marche forcée du maréchal Ney contre Napoléon ? Sans doute, fidèle à son nouveau serment au roi, s'avança-t-il pour s'opposer à la rentrée de son ancien général ; mais dès qu'il aperçut son chef, dès qu'il croisa le regard, auquel nul homme ne pouvait résister, Ney abandonna la cause des Bourbons en criant : « Vive l'Empereur ! »

*
**

C'est au moment où la France avait une physionomie pittoresque, grâce aux débris de la grande armée, que Balzac atteignit l'âge des impressions les plus vivaces. Qui d'entre nous ne s'est découvert au coin d'une rue, vibrant à la vue des vétérans en parade ? Cette émotion a dû être magnifiée et intensifiée chez le jeune Honoré : les premières lettres de Balzac, adressées en grande partie à sa sœur et à sa mère, quand il composait son *Crom-*

well, nous parlent de l'habitude qu'il avait de marcher à la dérobée dans les rues du Vieux Paris, et surtout au Père Lachaise (1). Car à cette époque il était surtout préoccupé de rassembler une matière vivante, faite de détails réalistes et de scènes prises sur le vif. A sa sœur Laure il écrit : « Je te quitte pour aller au Père-Lachaise faire des études de douleur... » (2). Il observait, il enregistrait les traits saillants des êtres et des choses ; amoncelant des richesses de vérité humaine qu'il devait verser plus tard dans son œuvre. Il n'a pu qu'être frappé à l'aspect de ces hommes anxieux que l'activité infatigable de leur chef avait rendus impatients de se libérer des entraves de la vie civile où ils étaient retombés malgré eux, et dont le cœur avait battu au moindre regard du Petit Caporal. Eux qui avaient marché sans peur à la mort avec le seul espoir que leur général les verrait mourir, et avec un seul mot sur les lèvres : « Napoléon ». Sans doute, il les rencontra dans le vieux cimetière, car

(1) « Au point culminant du Père Lachaise, à cette place où Rastignac après son adieu suprême au père Goriot, s'était écrié, les yeux fixés sur Paris : « A nous deux maintenant ! » s'élève le monument funèbre de Balzac. Son buste, un livre avec le titre : *La Comédie Humaine*, en sont la seule décoration.

« Quand, jeune et ignoré, Balzac dans ses promenades venait à cette même place contempler Paris et que, dans sa soif de gloire il jetait le cri qu'il fit depuis celui de Rastignac, il ne se doutait pas qu'il y serait couché un jour et si vite enlevé par la mort ». (*Une Préface à la Comédie Humaine*, etc, Alphonse Boulé.)

(2) Balzac : *Correspondance*, vol. I, p. 24.

ils erraient le plus souvent sans gîte, en quête de repos.

« Etiez-vous à Austerlitz ? » demandait peut-être le jeune Honoré. Et le soldat répondait un « oui » distrait. « A Wagram ? » Un nouveau signe insouciant de la tête. « Avez-vous jamais approché Napoléon de tout près ? » A cette question le grognard tressaillait et fixait l'adolescent avec intérêt, attendant avec bienveillance qu'il posât de nouvelles questions ; car les jeunes écoutent avec tant d'avidité crédule ! « Parlez-moi de Bonaparte ! » Alors le soldat sans doute regardait au loin et commençait tout bas son récit ; sa face se crispait sous l'effort du souvenir, mais bientôt, perdant conscience de son être, avec des yeux extasiés et des gestes vagues, il se donnait entièrement à la vision enthousiasmée de son Général, et à celle des batailles gagnées sous les yeux du Chef. « Et on essaie de me dire qu'il est mort. Je ne le croirai jamais. L'Empereur reviendra, et un jour on entendra parler de lui dans quelque coin éloigné de France, vous verrez ce qui reste de sa Vieille Garde se rassembler sous son étendard. Napoléon ne mourra point. — Mort aux Anglais ! »

Si ce soldat, que certainement Balzac a souvent rencontré, avait su interpréter les physionomies, il aurait vu sur le visage de son interlocuteur le reflet ému de son récit guerrier ; car seul un esprit sensible et une âme vibrante, lorsqu'ils ont reçu l'empreinte d'impressions fortes, peuvent, en les combinant et en les transformant, leur donner une plénitude de vie et d'expression nouvelle. Sans doute,

c'est un dialogue semblable à celui que nous avons imaginé qui a servi de base au chapitre intitulé : *Le Napoléon du Peuple*, dans le *Médecin de Campagne*.

⁂

Peut-être est-ce à la même époque que Balzac reçut de sources directes l'inspiration du caractère de Philippe Bridau. Ce personnage peut être comparé avec profit au marquis d'Aiglemont ; il y a des contrastes frappants entre ces hommes qui nous font préférer le marquis au colonel.

Philippe sembla marqué dès sa jeunesse du sceau de scélérat. Le vieux Claparon disait de lui : « Voilà un petit gaillard qui n'aura pas froid aux yeux... L'enfant, stimulé, prit, par fanfaronnade, une sorte de résolution... A force de se battre au lycée il contracta cette hardiesse et ce mépris de la douleur qui engendre la valeur militaire... Il échappait à Philippe de ces mots heureux, de ces reparties qui font croire aux parents que leurs enfants seront des hommes remarquables... Philippe, à qui le lycée déplaisait, voulut absolument servir l'Empereur. » Sa dévotion pour Napoléon naquit au moment où il assista à la magnifique revue, la dernière que Napoléon devait donner, celle où Julie fut si impressionnée par les charmes de Victor d'Aiglemont. « Dans ce temps-là, la splendeur militaire, l'aspect des uniformes, l'autorité des épaulettes exerçaient d'irrésistibles séductions sur certains jeunes gens. » Ce fut cette revue qui enivra Philippe au point qu'il écrivit à l'Empereur. Ce-

lui-ci l'envoya au lycée impérial et en 1813 il sortit sous-lieutenant.

En 1814, il était témoin des adieux de Napoléon à Fontainebleau et, « fanatisé par ce spectacle, Bridau refusa de servir les Bourbons ». Plus tard, Philippe, qui rejoignit l'Empereur à Lyon et l'accompagna aux Tuileries, fut nommé chef d'escadron aux dragons de la Garde. Après la bataille de Waterloo, où il gagna la croix d'officier de la Légion d'honneur, il fut licencié comme demi-solde. La carrière qui s'annonçait si brillamment était destinée à se ternir ; car pendant les longues années du martyre de M^me^ Agathe — mère qui avait toujours mieux aimé Philippe que son frère Joseph — celui-là se montra digne de tous les reproches.

Balzac nous laisse comprendre que Bridau est né avec des penchants pervers, et il est à supposer que sa vie des camps n'aurait pas eu l'effet d'adoucir ce caractère détestable. Le même penchant à la brutalité chez le marquis, encouragé par la vie guerrière s'était voilé de politesse lors de sa rentrée dans le monde aristocratique. Victor avait abandonné quelque peu cette rudesse de mœurs qui jadis avait heurté sa tante. D'autre part nous voyons Bridau, d'une nature plus positive, né du peuple, incapable de se trouver à l'aise dans la sphère étroite de ses parents. Son voyage en Amérique n'améliora point la situation. « Ses malheurs au Texas, son séjour à New-York... enfin les moindres événements de ce voyage avaient développé chez Philippe les mauvais penchants du soudard : il était devenu brutal, buveur, fumeur, personnel,

CARL A. RUDISILL
LIBRARY
LENOIR RHYNE COLLEGE

impoli ; la misère et les souffrances physiques l'avaient dépravé. D'ailleurs le Colonel se regardait comme persécuté. L'effet de cette opinion est de rendre les gens sans intelligence persécuteurs et intolérants... Le Colonel avait conservé, dans l'apparence seulement, la rondeur, la franchise, le laisser-aller du militaire ». Ainsi nous comprenons que le séjour à l'étranger avait achevé de le dégrader.

La mère de Philippe voyait en lui l'enfant aimé qu'il fallait choyer après les souffrances qu'il avait éprouvées loin de la France ; elle l'accueillit en héros et se prépara à de nouveaux sacrifices pour ce vaurien qui, « sous prétexte d'avoir répété deux mots de Napoléon à un général, se croyait un grand militaire et obligé de faire la grimace aux Bourbons ». (Ce fut l'opinion de son frère.) Tous les amis de Mme Agathe, en lui demandant ce qu'elle comptait faire de son fils, lui disaient que c'était « bien difficile de lui trouver une place en France ». N'avons-nous pas dans cette simple phrase tout le problème de l'adaptation, que Bridau, d'Aiglemont et bien d'autres soldats confrontèrent à leur retour dans la vie civile ?

Philippe, même à l'époque où il revint en France, adorait toujours son général déchu, car en réponse à ceux qui lui demandaient s'il l'aimait encore il répondit : « Il est mon Dieu ». Plus tard, il s'excusa à propos de ses souliers à son frère en disant : « ... Je ne suis pas flambant, c'est vrai ; mais quand on pense que Napoléon est à Sainte-Hélène et vend son argenterie pour vivre, les soldats qui lui sont

fidèles peuvent bien marcher sur leurs tiges... » Ces paroles nous rappellent celles du colonel Chabert ; mais dans ce cas-ci il nous est permis de douter de leur sincérité, vu ce qui allait arriver lorsque Philippe croyait avoir besoin du gouvernement. C'est à partir de ce moment que Bridau donna libre cours à sa vilénie ; il vola son frère, bien qu'il connût la détresse où il le plongeait. « Depuis ce dernier crime Agathe ne parla plus de Philippe. »

Dès le moment où Bridau se rencontre avec Max Gilet nous sommes tentés de croire que nous allons le voir sous un jour plus favorable et que la vie paisible de province va le régénérer. Lui, en descendant à Issoudun, avait suivi les conseils de l'avoué Desroches. « ... Vous pouvez réparer ce qui est réparable dans les torts que vous avez faits à votre excellente famille, car vous ne pouvez rendre la vie à la pauvre femme à qui vous avez donné le coup de la mort ». Les traits de caractère que possédait Philippe firent de lui l'ennemi redoutable de Gilet ; pour s'emparer de la fortune de son cousin il tua son adversaire et l'on dit même « qu'il couchait dans les draps » du mort. Cette lutte entre les deux scélérats était un combat acharné, chacun avait fait preuve de hardiesse et d'endurance dans es armées de l'Empereur ; Philippe comptait sur le courage de Max pour réussir, car il savait qu'un ancien soldat impérial ne lui abandonnerait pas le champ de bataille en enlevant avec lui la fortune de Rouget.

Ce fut le banquet d'anniversaire du couronnement de l'Empereur qui donna à Philippe l'occa-

sion de susciter la querelle qui entraîna la mort de Gilet. Lorsqu'on y buvait bien des verres « à la Grande Armée », « à l'Empereur », « mort à l'Anglais », « honte à Hudson Lowe », le colonel réussit à se faire insulter. Pendant le duel qui eut lieu à la suite du différend, Bridau fit sauter le sabre des mains de son adversaire ; mais, dit-il avec une fausse générosité, « Ramassez-le ! je ne suis pas homme à tuer un ennemi désarmé ». Cependant il profita de la rage que causa ses paroles et parvint à se débarrasser de Max. A propos de cette mort Balzac écrit : « Ainsi périt un de ces hommes destinés à faire de grandes choses s'il était resté dans le milieu qui lui était propice ; un homme traité par la nature en enfant gâté, car elle lui donna le courage, le sang-froid et le sens politique à la César Borgia. Mais l'éducation ne lui avait pas communiqué cette noblesse d'idées et de conduite sans laquelle rien n'est possible dans aucune carrière. Il ne fut pas regretté, par suite de la perfidie avec laquelle son adversaire, qui valait moins que lui, avait su le déconsidérer ». N'avons-nous pas ici des paroles qu'on aurait pu prononcer sur la mort et de Gilet et de Bridau ? Philippe aurait été bon soldat, mais la chute de l'Empire le dévoya. D'abord indécis, au moment où il comprit qu'avec l'appui de la fortune dernièrement gagnée, il pourrait faire son chemin dans le monde aristocratique, il abjura son serment au chef déchu.

Mme Hochon trouva des paroles pour excuser ce misérable ; à Mme Bridau elle dit : « ... il faut que jeunesse se passe. Les légèretés des militaires du

temps de l'Empereur ne peuvent pas être celles des fils de famille surveillés par leurs pères ». Si jusqu'ici nous avons cru que Philippe possède tout de même une certaine noblesse d'âme, il nous faut renoncer à cette illusion lorsque nous voyons la façon dont il répudia sa famille, tua sa mère, et laissa mourir la femme qu'il avait épousée afin de s'emparer de ses biens ; en effet il l'abandonna lorsqu'elle agonisait pour que ses projets néfastes aboutissent au plus vite. La Rabouilleuse « était tombée sous la domination de Bridau comme la France sous celle de Napoléon ». Mais en dépit de tout ce qu'il avait pu faire les plans du colonel ne vinrent à rien, et il dégringola au point où il entra de nouveau dans l'armée. Cependant là « il fut détesté malgré sa bravoure ». Il marcha à la mort en criant : « Vive l'Empereur ! »

C'est le personnage de Bridau qui, de tous les caractères de la *Comédie Humaine*, auxquels nous avons fait allusion, peut être, comme nous l'avons dit, le plus aisément rapproché du marquis d'Aiglement. Mais, il y a une bassesse brutale, un manque total de sensibilité et de noblesse chez Bridau qui le condamnent à un rang infiniment plus bas que celui auquel Victor a droit. Bridau était un mauvais génie et montrait de l'esprit dans les desseins atrocement criminels qu'il concevait pour tracer sa route aux dépens d'autrui. Le marquis, d'un caractère plus rudimentaire, était incapable de se livrer aux machinations que forgeait le colonel. En effet, il n'avait pas — du moins dans sa jeunesse — montré un instinct aussi pervers, et de

plus sa naissance atténuait en quelque sorte sa brutalité et sa méchanceté.

Bridau, plus que n'importe quel autre soldat de l'Empire nous montre dans sa vie même combien il fut pénible à tous les vétérans de la Grande Armée de s'adapter à l'existence que depuis longtemps ils avaient abandonnée pour la guerre. L'impossibilité où se trouva Bridau de prendre une place honorable dans le cadre de la vie civile est en contraste direct avec ce que nous connaissons de la vie de Gondrin, de Goguelat et de Genestas (1). Ils avaient passé des années plus nombreuses aux armées, l'esprit d'impatiente conquête de leur général les avait pénétrés et en quittant leur carrière militaire ils avaient rencontré beaucoup plus d'hostilité dans les autorités civiles que Philippe lui-même. Pour eux la difficulté à vivre était aussi grande que pour le colonel Chabert.

L'histoire du Colonel Chabert (2) nous présente un cas exceptionnel et sa rentrée soudaine dans une société qui l'avait oublié permet à Balzac de nous montrer l'opposition entre le caractère de granit de ce vieux soldat entièrement figé dans le passé, et les conditions nouvelles de la France. Il rentre à Paris alors qu'on l'avait supposé mort, retrouve sa femme mariée à un autre, ses biens

(1) Voir *Le Médecin de Campagne*.

(2) « *Le Colonel Chabert*, daté de Paris, février-mars 1832. Dédié à la Comtesse Ida de Bocarmé, née du Chasteleer. Imprimé pour la première fois dans l'*Artiste* des 20, 27 février, 6 et 13 mars 1832, sous le titre de *la Transaction*. » (*Histoire des Œuvres de Balzac*, C. DE LOVENJOUL, p. 29.)

livrés à des étrangers et ses amis doutant de la réalité de sa présence à cause de la méprise tragique des fossoyeurs. « On lui avait appris les désastres de la Campagne de Russie et la première abdication de Napoléon. Cette nouvelle est une des choses qui lui ont fait le plus de mal » ; il dit de lui-même : « ... Je suis un enfant d'hôpital, un soldat qui avait pour patrimoine son courage, pour famille tout le monde, pour patrie la France, pour tout protecteur le bon Dieu. Je me trompe, j'avais un père, l'Empereur. Ah ! s'il était debout, le cher homme, et qu'il vit son Chabert, comme il me nommait, dans l'état où je suis, mais il se mettrait en colère. Que voulez-vous, notre soleil est couché, nous avons tous froid maintenant. »

C'est là un saisissant exemple de l'angoisse et du malaise que durent éprouver les vétérans au moment de leur retour de la grande épopée. Ils ont souffert dans leurs affections familiales, dans leurs foyers dispersés, et surtout dans leur orgueil, eux qui n'avaient connu que les victoires écrasantes et les défaites glorieuses. Les efforts du Colonel Chabert pour regagner ses biens et sa position sociale, compromis à cause du bruit de sa mort, ne sont-ils pas symboliques de la lutte que ses compagnons durent soutenir ? Sa résignation et l'acceptation de son destin, son apparente gaîté alors même qu'il était à la merci de la charité publique, sont une indication de la passivité hautaine des demi-soldes dépourvus de l'inspiration de leur Général.

La prétendue mort de Chabert est une sorte de

symbole de l'anéantissement de l'énergie héroïque des vieux soldats. L'attitude du colonel et celle d'un grand nombre de ses compagnons apparaît dans ces mots : « Quand je pense que Napoléon est à Sainte-Hélène, tout ici-bas m'est indifférent. »

⁂

Balzac, étant en quelque sorte un réaliste, accepta mal l'idée que tous les soldats de Napoléon étaient des héros de légende. Il a une tendance marquée à introduire une imperfection dans ses portraits féminins, et nous la retrouvons dans la manière dont il décrit le grognard. Il était soucieux de briser la perfection d'un ensemble, qu'il s'agisse de l'un de ses personnages ou de la peinture du monde extérieur. Il en résulte quelques fois des complexités dans les caractères et un manque apparent d'harmonie. « Florine, nous dit-il dans *Un début Dans la Vie,* avait de grands pieds, fort laids » ; et Mlle Rose Cormon, *La Vieille Fille,* avait « une jambe nerveuse, à petit mollet saillant et dru comme celui d'un matelot ». Une telle jambe devait éprouver peu de sympathie pour un « corsage qui, quand on avait coupé le corset, après sa pamoison, s'étala comme une inondation de la Loire ». C'est ce même œil vorace qui empêcha Balzac de faire du demi-solde un être tout de noblesse et de grandeur farouche.

⁂

Il y a au moins deux types de soldats, si nous nous plaçons à un point de vue moral : les passifs et les nuisibles. Il semble que les jeunes appar-

tiennent à la dernière catégorie ; ils sont peu nombreux dans l'œuvre de Balzac : Bridau en est un exemple. Balzac, semble-t-il, s'est plu à peindre des soldats déjà éprouvés par l'âge ; ainsi il peut nous présenter un type plus pur et plus parfait, dépouillé des passions communes à la jeunesse, modelé par la rude vie des camps, et en quelque sorte cristallisé par l'habitude. De plus, c'étaient des vétérans que Balzac avait rencontrés dans son adolescence et l'on conçoit qu'il ait gardé pour eux une préférence.

Victor d'Aiglemont dans *La Femme de Trente Ans* (1), est un exemple du soldat napoléonien qui, sans être dépourvu d'une certaine noblesse, est

(1) « Il est facile de découvrir le motif qui avait forcé l'auteur à ne pas attribuer d'abord à une même personne les diverses aventures de *La Femme de Trente Ans*. A l'époque où il publiait les différents chapitres de cette œuvre, qu'il fait commencer en 1813, sous le premier Empire, l'héroïne n'eut pu, si c'eut été un seul et même personnage, avoir atteint l'âge qui lui attribuait dans les différentes parties de son récit, qui embrasse une période de trente et un ans ; aussi s'empressa-t-il, en préparant la dernière version qu'il ait corrigée de ce roman, de dater de 1828-1844 au lieu de 1828-1842, afin de prolonger encore l'intervalle existant entre la date de début et celle de la fin de l'ouvrage. Il rendit possible ainsi l'indication qu'il plaça à la première ligne du premier chapitre, que l'histoire s'achève en 1844, et non plus en 1842, comme dans l'edition précédente... La première division parut signée : « Comte Alex de B. », dans la *Caricature*, du 25 novembre 1830, sous le titre de : *Dernière Revue de Napoléon.* » (*Histoire des Œuvres de Balzac*, Charles de Lovenjoul, p. 26.)

pourtant une source de malheurs pour ceux qui vivent avec lui. Balzac ne nous présente aucun personnage entièrement mauvais ; il connaissait trop bien la nature humaine et sa complexité. Victor d'Aiglemont devint père honorable et Philippe Bridau mourut en brave. Victor offre l'exemple d'un homme que le temps assagit ; tandis que les dernières années de la vie de Bridau ne marquent aucun changement dans son caractère.

Genestas et le Colonel Chabert appartiennent au groupe sympathique des vétérans, et en sont les physionomies les plus saillantes. Cependant ils apparaissent en civil plutôt qu'en soldat.

La première fois que Victor d'Aiglemont nous apparaît, c'est un matin de dimanche, le 13 janvier 1823, deux jours avant le départ de Napoléon pour la campagne que devaient illustrer les batailles de Lutzen, Bautzen et Leipsick. Ce fringant officier figure dans une parade où il sert de guide à Julie et à son père. Balzac le décrit ainsi : « Le colonel Victor d'Aiglemont, à peine âgé de trente ans, était grand, bien fait, svelte, et ses heureuses proportions ne ressortaient jamais mieux que quand il employait sa force à gouverner son cheval dont le dos élégant et souple paraissait plier sous lui. Sa figure mâle et brune possédait ce charme puissant, irrésistible, qu'une parfaite régularité des traits communique à de jeunes visages. Son front était large et haut. Ses yeux de feu, ombragés de sourcils épais et bordés de longs cils, se dessinaient comme deux ovales blancs entre deux lignes noires. Son nez offrait la gracieuse courbure d'un

bec d'aigle. La pourpre de ses lèvres était rehaussée par les sinuosités de l'inévitable moustache noire. Ses joues larges et fortement colorées offraient des tons bruns et jaunes qui dénotaient une vigueur extraordinaire. Sa figure, une de celles que la bravoure a marquées de son cachet, offrait le type que cherche aujourd'hui l'artiste quand il songe à représenter un des héros de la France impériale. » Victor avait assez l'âme d'un vrai soldat pour ne prêter qu'une attention discrète à la jeune fille qu'il devait épouser plus tard. Ses yeux étaient même si souvent fixés sur son général que Julie en devint jalouse. Le père, devinant la médiocrité du jeune homme sous son panache et son insensibilité sous les ornements dorés, éloigna sa fille de la foule et essaya de la détourner de cet homme de qui il dit : « Il est rare que les cœurs de ces gens-là puissent triompher des habitudes produites ou par les malheurs au sein desquels ils vivent, ou par les hasards de leur vie aventurière... ». Cet aperçu du caractère de Victor tel qu'il nous est offert par le père de Julie nous intéresse parce que c'est un jugement porté sur la vie des camps et sur l'influence fâcheuse du métier des armes. Un peu plus tard il dit encore : « Je connais Victor, sa gaîté est une gaîté sans esprit, une gaîté de caserne, il est sans talent et dépensier. C'est un de ces hommes que le ciel a créés pour prendre et digérer quatre repas par jour, dormir, aimer la première venue, et se battre. Il n'entend pas la vie. Son bon cœur, car il a bon cœur, l'entraînera peut-être à donner sa bourse à un malheureux, à

un camarade ; mais il est insouciant, mais il n'est pas doué de cette délicatesse de cœur qui nous rend esclave du bonheur d'une femme ; mais il est ignorant, égoïste. Il y a beaucoup de « mais »... » Julie cependant resta sourde aux conseils parternels. Elle épousa d'Aiglemont à cause de son prestige militaire.

Quoique *La Femme de Trente Ans* soit consacré à une étude d'âme féminine elle nous permet cependant d'embrasser la vie de Victor. L'histoire est pleine des vicissitudes entraînées par un mariage malheureux ; et si les infortunes de la jeune femme se détachent fortement sur le fond changeant du récit c'est dans le caractère même du général que nous avons un écho de ses souffrances. La physionomie de Julie attrayante dans sa jeunesse, souffrante dans son âge mur, semble s'obscucir à la fin de sa vie ; tandis que le caractère de son mari immuable pendant de longues années prend uune physionomie morale plus agréable à partir du moment où il ramène ses deux enfants du théâtre et surprend la conversation entre Julie et Charles de Vandenesse. Ses qualités de bravoure, inhérentes à sa carrière militaire, demeurent et se manifestent lorsque plus tard à bord du Brigantine il manque d'être tué à coups de sabre.

« Victor restera colonel toute sa vie. » Ce jugement porté par le vieillard était vraisemblable ; si le marquis d'Aiglemont atteignit le rang de général, c'est grâce au retour opportun des Bourbons ; car Victor savait profiter des circonstances heureuses et même des conseils de sa femme lorsqu'ils lui semblaient judicieux.

L'analyse du caractère de Victor soulève une des discussions les plus délicates au point de vue psychologique. Le cynisme et la brutalité de sa nature dues, d'après l'opinion de sa tante, en grande partie à l'habitude de la vie nomade et rude du guerrier, se révélèrent peu de temps après son mariage. La prophétie du père de Julie s'accomplissait. Pendant le voyage qu'ils firent en Touraine, après avoir vainement essayé d'intéresser sa femme aux beautés du paysage, il s'endormit. Son lourd sommeil permit à celle-ci de regarder de photographie de son père, qu'elle portait dans un médaillon ; et de se livrer aux regrets de ne pas avoir écouté ses conseils. Le Colonel, à cette époque, était encore loyal à Bonaparte, et c'est pendant ce voyage qu'il porta des ordres au Maréchal Soult dans le Sud-Ouest.

La tante de Victor, la Comtesse de Listomère-Landon, en femme du monde, reconnut bientôt qu'il y avait un différend dans le ménage, et presqu'aussitôt en saisit la cause. Lorsqu'elle dit à Julie : « Vous vous êtes laissé prendre par mon vaurien de neveu » la Marquise sentit qu'il était inutile de garder le secret de son malheur. Quelques jours après, jouissant d'un moment de répit, elle écrivait une lettre à son amie Louisa dans laquelle elle lui fait confidence de ces désillusions : elle permit alors à sa tante de la lire. Cette lettre nous est précieuse parce qu'elle dévoile le caractère de Victor : « Tu vas te marier, Louisa. Cette pensée me fait frémir... un mari te rendra, en peu de jours, ce que je suis déjà, laide, souffrante

et vieille. Je faisais mille enfantillages avec ce voile nuptial, avec cette robe et ces fleurs. Restée seule, le soir, dans la chambre où j'avais été conduite avec apparât, je méditai quelque espièglerie pour intriguer Victor ; et, en attendant qu'il vînt, j'avais des palpitations de cœur semblables à celles qui me saisissaient autrefois en ces jours solennels du 31 décembre, quand, sans être aperçue je me glissais dans le salon où les étrennes étaient entassées. Lorsque mon mari entra, qu'il me chercha, le rire étouffé que je fis entendre sous les mousselines qui m'enveloppaient a été le dernier éclat de cette gaîté douce qui anima les jeux de notre enfance. » Il y a dans cette confession, arrachée au cœur misérable de la jeune femme, un réquisitoire éloquent contre le Marquis. Cependant, Victor, quelques années plus tard, alors que leurs vies bien qu'enchaînées l'une à l'autre, suivaient sans se mêler une route solitaire, s'écrie amèrement : « Vous épousez un jolie femme, elle enlaidit ; vous épousez une jeune fille pleine de santé elle devient malingre ; vous la croyez passionnée, elle est froide ; ou bien, froide en apparence, elle est réellement si passionnée qu'elle vous tue ou vous déshonore ». Ce sont les paroles d'un homme blasé et surtout égoïste, qui n'a jamais vu dans autrui que la source d'un plaisir ou d'un bénéfice personnel.

Quand M^me^ de Listomère-Landon eut achevé la lecture de la lettre douloureuse de Julie, elle qui depuis longtemps avec un flair discret de mondaine avait compris la situation délicate de sa nièce, lui

répondit : « Si, à table, un mets ne vous semble pas bon, il n'en faut dégoûter personne... Ainsi, mon bon petit ange, le mariage n'a été jusqu'à présent pour vous qu'une longue douleur..... L'égoïste ! Les militaires de ce tyran sont tous de vilains ignorants. Ils prennent de la brutalité pour de la galanterie ; ils ne connaissent pas plus les femmes qu'ils ne savent aimer ; ils croient que d'aller à la mort le lendemain les dispense, la veille, des égards et des attentions pour nous... » C'est ainsi que la Comtesse, royaliste acharnée, souligne l'influence de l'atmosphère impériale et surtout de la vie militaire sur l'esprit et les mœurs de son neveu qui cependant était de descendance noble. C'était un dévouement aveugle à la cause des Bourbons qui amena la Comtesse à attribuer tous les maux de Julie à la rudesse soldatesque de la cour impériale. Naturellement c'était là une opinion politique plutôt qu'une vérité psychologique. Elle exprimait ainsi son dédain de la nouvelle noblesse et de son chef.

Victor, en rentrant à Paris, suivit le mouvement de la Restauration et abjura son serment à Napoléon, ce qui indiquait chez lui que peu de scrupules. Il était encore jeune et sa nature rudimentaire n'avait été que superficiellement affectée et émue par la grandeur de l'Empereur ; à cette époque il manquait de noblesse à tel point qu'il était incapable de donner à un serment la gravité solennelle d'un acte qui engage l'honneur et la foi d'un homme. Il accepta avec joie le changement de sa fortune et le titre de Général dans l'armée des

Bourbons. Royalist de naissance on peut attribuer son adhésion temporelle à la cause de l'Empereur à son amour des équipées brillantes et à son désir d'aventure instinctifs chez tout jeune homme. Cependant dans les deux cas il est coupable d'une bassesse méprisable. Nous ne pouvons pas regarder ses actions avec l'indulgence que nous accorderions aux vrais royalistes, qui n'embrassèrent que de nom le régime impérial, et ne recherchèrent jamais à la cour les faveurs de Napoléon. En changeant de maître Victor améliora sa condition et on pourrait lui attribuer la qualification moderne « d'arriviste ».

Victor est une de ces personnes de médiocres talents qui apparaissent sous leur jour le plus favorable lorsqu'elles sont dirigées par une intelligence supérieure, et qui, tant que cette force dirigeante les anime, nous donnent l'illusion de la puissance. Il était capable d'accomplir des ordres strictement, et par son obéissance aveugle il se distingua dans l'armée. Lorsque Napoléon eut cessé de diriger la France, Victor s'appuya sur les Bourbons grâce à ses relations aristocratiques et à sa naissance ; il profita aussi des avis de sa femme souvent plus pénétrante que lui. Il apporta au régime royaliste la même conscience facile qui embrasse mal les complexités de la vie et ses conflits ; il apporta aussi la même promptitude d'action qui avait caractérisé son service sous l'Empire. Il put prendre place à la cour et, guidé par les conseils de sa femme même lorsqu'ils n'avaient aucune vie commune, il put obtenir des faveurs de la société dont

il était issu. Le Marquis étant arrivé à une position prééminente à la cour, et à cause des louanges qu'on lui adressait de tous côtés pour des qualités qui, si elles n'étaient pas négatives lui venaient de sources étrangères, commença à croire qu'il était une personne de mérite exceptionnel. Il était cependant obligé de reconnaître la supériorité intellectuelle de sa femme, mais avait la ressource de tous les esprits faibles et inférieurs dans cette déception personnelle. Il en venait à cette conclusion : « Le destin lui avait été défavorable en lui donnant pour épouse une femme dont la nature, si différente de la sienne, rendait tout bonheur impossible, aussi il était juste qu'elle lui apporte en compensation une finesse d'esprit dont il puisse se servir pour conserver son rang social ». Cette croyance, née de son amour-propre, il l'accepta ensuite comme une vérité logique. C'est encore son égoïsme personnel qui le fait accepter les flatteries des courtisans, ces derniers ne craignant aucun éclat de sa part. Ainsi Victor, en acceptant les excellents conseils de sa femme, lui accorda juste assez d'influence pour qu'elle sente l'incompétence de son mari et en soit humiliée ; mais il lui refusa d'être un véritable guide spirituel en lui laissant voir son mépris à l'égard de sa fragilité physique. Cette tendance à rechercher les défauts des personnes de mérite est un des travers les plus ordinaires qui nous permet de satisfaire notre amour-propre et de conserver intacte l'opinion que nous nous faisons de nous-même. « La Marquise, nous dit Balzac, ressemblait à une belle fleur dont la racine est rongée par un insecte noir. »

« Le malheur et la mélancolie sont les interprètes les plus éloquents de l'amour, et correspondent entre deux être souffrants avec une incroyable rapidité. » Si nous acceptons l'opinion de Balzac à ce sujet, il faut dire que Victor, en s'attachant à Mme de Sérizy, ne porta pas à cette liaison aucune sentimentalité de ce genre car, au moins à cette époque, il était doué d'une nature si extérieure qu'il n'aurait pas pu éprouver un véritable chagrin ; un pariel tempérament devait sentir toute chose d'une façon rudimentaire. Quant à la mélancolie, c'est une rançon que demandent les dieux aux âmes d'élite pour payer leurs dons. Le véritable lien entre Victor et Mme de Sérizy, s'il n'était pas d'une beauté aussi éthérée que celui de la mélancolie, était tout de même aussi fort, et le seul qui put enivrer un homme possédé des goûts du Marquis d'Aiglemont.

Après plusieurs mois d'efforts infructueux pour regagner l'amour de son mari, Julie était tellement affaiblie que tout autre homme que Victor y aurait fait attention. La Marquise, devenant plus pâle et plus faible de jour en jour éveilla la sympathie de son amant, Lord Grenville, à tel point qu'en médecin — il avait, en effet, étudié la médecine pendant son séjour forcé en France — il proposa au Marquis de soigner personnellement sa femme. Julie accepta la proposition de Lord Grenville et en peu de temps se trouva suffisamment guérie pour faire un court voyage accompagnée de son mari et de l'Anglais. Rentrant à Paris après qu'ils s'étaient débarrassés

de la présence de Grenville, Victor, succombant aux charmes bucoliques de la contrée et à la beauté renaissante de sa femme, essaya de l'embrasser ; mais elle le repoussa en lui disant : « Mon ami, vous avez déjà failli me tuer ; vous le savez. Si j'étais encore une jeune fille sans expérience je pourrais recommencer le sacrifice de ma vie, mais je suis mère, j'ai une fille à élever, et je me dois autant à elle qu'à vous. Subissons un malheur qui nous atteint également. » Balzac ne nous décrit pas la façon dont le lourdaud a reçu ces paroles ; mais il laisse entendre qu'il n'ait pas bientôt renouvelé aucune autre tentative auprès de sa femme. Mais pendant deux ans il guetta le moment propice à sa vengeance.

Pendant ce temps, la Marquise et Lord Grenville étaient devenus intimement liés et le mari occupé ailleurs ne leur manifestait que de l'indifférence. Cependant il eut recours à la supercherie pour surprendre sa femme en flagrant délit. Il simula un départ, prétextant un voyage de quelque durée, mais revint à la maison aussitôt après. La colère de Victor contre Lord Grenville n'excuse pas son procédé bourgeois. En effet, il rentra à temps pour bouleverser les plans des amants. La Marquise eut une présence d'esprit qui rappelle celle de M^me^ de Merret dans la *Grande Bretêche ;* et si le mari de celle-ci réussit à se débarrasser de l'Espagnol, Victor dans ce cas fut aussi heureux. Balzac parcourt les détails de cette scène pénible mais ne nous fait pas connaître ce qui se passa dans l'appartement de Julie après que l'Anglais se fut brisé

ses doigts dans l'embrasure de la porte. Cependant nous pouvons constater que la Marquise garda la chambre pendant plusieurs mois et lorsqu'elle entra en convalescence son amant était mort. Aux funérailles, Victor dit à un ami en parlant du défunt : « Son valet de chambre prétend qu'il est resté pendant toute la nuit sur l'appui extérieur d'une fenêtre pour sauver l'honneur de sa maîtresse ; et il a fait diablement froid ces jours-ci. »

Encore une fois la petitesse du caractère de Victor se manifeste dans ce trait : un jour qu'il trouva sa femme et Charles de Vandenesse, il leur annonça un changement de ministère qui allait favoriser la candidature de celui-ci comme ambassadeur. Charles répondit naïvement qu'il ne voulait plus quitter Paris. « Nous savons pourquoi, répliqua le Général, en affectant la finesse d'un homme qui découvre un secret. Vous ne voulez pas abandonner votre oncle, pour vous faire déclarer l'héritier de sa pairie. »

Quelques temps après ces paroles, et avant qu'il se soit révélé différent dans des circonstances précises, Victor a subi une transformation dans sa nature. Il est l'exemple d'une de ces étranges mutations qui souvent nous confondent chez autrui. Nous ignorons quel avait été sur lui l'effet de la mort de l'enfant de sa femme. Probablement nous ne nous trompons pas en attribuant l'amélioration de son caractère à l'amour qu'il a dû éprouver pour sa fille ; celle-ci offrait avec son père des ressemblances physiques et morales.

***

Les dernières pages de *La Femme de Trente Ans* nous laissent voir Victor sous un jour si sympathique que nous sommes presque portés à lui pardonner les fredaines et les brutalités qui caractérisèrent sa jeunesse. Dans cette partie du roman il nous apparaît courageux, prévoyant, généreux et clément.

Le nouveau Victor se détache nettement à nos yeux lors de l'incident qui jeta la confusion du monde extérieur dans son tranquille intérieur à Versailles. Balzac a choisi l'heure du jour la plus calme, celle où les enfants se préparent à dormir, pour que le bruit du dehors retentisse avec plus d'éclat dans la maison silencieuse. Soudain on entend un coup impérieux à la porte de la rue. Victor, descendant les escaliers, ouvre la porte, écoute la plainte de l'étranger, qui demande un abri pour quelques heures. Que de pensées ont dû traverser l'esprit du Marquis indécis ; la faible lumière de la lanterne laissait voir le trouble de son visage, pendant qu'il hésitait à laisser pénétrer cet étranger sauvage et noir dans la paix de sa demeure. Si Victor avait vu dans tout l'aspect romanesque de l'étranger ce que « sa fille y avait vu il ne l'aurait pas fait entrer ; mais le Général était habitué à voir des figures énergiques des géants qui se pressaient autour de Napoléon, et préoccupé par une curiosité morale, le général n'avait pas fait attention aux singularités physiques

de cet homme extraordinaire » ; accoutumé dans son jeune âge à la société d'hommes de pareille mine il n'y vit pas un sujet d'alarme, et avec un geste large, héritage de sa vie sous Napoléon, ouvrit la porte et altéra sa destinée, celle de sa femme et de ses enfants. Pendant le reste de cette scène pénible le Marquis garde une dignité d'homme bien-né et s'efforce à détourner sa fille de son projet insensé. Cependant à ce moment il a laissé échapper le mot « assassin », et en entendant ce mot — qui avait dû être proscrit dans cette famille, à cause de la mort tragique du frère d'Hélène — la jeune fille offrit sa vie au meurtrier, qui l'accepta.

Après cette nuit fatale, des malheurs de toutes sortes accablèrent le foyer du Marquis, déjà bouleversé par l'enlèvement de la fille aînée. Victor perdit sa fortune personnelle dans la faillite d'un agent, et en essayant de la regagner fini pas dissiper celle de sa femme. Bien qu'il ne fût plus jeune, lui, comme Charles Mignon, quitta sa famille et voyagea au nouveau monde. Il s'enrichit, et c'est la traversée de retour qui lui permit de révéler une certaine noblesse de race. Le Marquis, accompagné de plusieurs négociants français, s'approchait des côtes de la France dans un bâteau espagnol, lorsqu'ils étaient abordés par un vaisseau de pirates. L'ancien Général essayait en vain d'inspirer du courage à ses compatriotes, mais tous furent défaits par les corsaires ; et lui aussi était prêt à mourir, et pensait à la fatalité implacable qui le forçait à renoncer à ses rêves au moment où ils allaient se réaliser. Deux matelots s'appro-

chèrent de Victor pour lui lier les mains et les pieds ; mais lui, tirant son sabre s'écria : « Ah ! brigands, vous ne jetterez à l'eau comme une huître un ancien troupier de Napoléon ! » Navons-nous pas ici, dans ces paroles suprêmes, un tribut éloquent à Napoléon ? Ce vieillard, qui avait servi comme colonel sous Bonaparte, qui avait été général sous les Bourbons, après avoir répudié son serment à Napoléon et qui avait brillé à la cour de la Restauration, dévouait ses dernières pensées à Napoélon, alors que la mort le frôlait.

Mais il resta sauf, car le capitaine des pirates n'était autre que l'homme qui jadis avait enlevé sa fille une nuit de noël.

Victor et sa fille tombèrent dans les bras l'un de l'autre et lui, toujours en bon père, essaya en vain de la ramener au foyer qu'il espérait faire revivre dans la joie. Cependant elle avait épousé le corsaire, elle l'aimait, et prétendait rester sa femme. Le Marquis retrouva sa famille et après avoir rétabli sa fortune mourut de fatigue.

***

Si le Marquis d'Aiglemont n'offre que bien peu des caractèristiques glorieuses que l'esprit populaire se plaît à associer avec le nom de soldat de l'Empire, tel n'est pas le cas de Genestas, de Gondrin et de Goguelat dans le *Médecin de Campagne*. Le Marquis garde un prestige aux yeux de ceux

qui croient reconnaître dans le discours qu'il jette à la face des pirates au moment où ces derniers se disposent à le précipiter dans la mer, un écho de la fierté d'un ancien officier de Napoléon. Cet éclat de hardiesse désespérée, et cet appel à la mémoire régénératrice du chef, l'empêche de tomber sous le coup de notre mépris total, lorsque nous voulons voir en lui un guerrier que nous comparons à Genestas.

La première différence qui nous apparaît entre ces deux hommes,. c'est le fait de leur naissance dans des milieux opposés. Victor était de descendance noble, Genestas appartenait au peuple. Parce que le Marquis vivait dans un monde artificiel il est difficile de le voir dépouillé de ces entraves sociales. Il se peut que si Victor eût été privé du soutien de sa race et qu'il eût été obligé de lutter pour se faire une voie, il aurait fait preuve d'un attachement plus absolu pour Napoléon. Dans les seules circonstances où nous le voyons réduit à se servir de ses propres ressources il paraît avoir plus de noblesse.

Le caractère de Genestas ne présente pas de pareilles complications. Comme appui il n'avait eu rien que son épée, comme inspiration sa dévotion à son Général ; mais en faisant la guerre il était devenu un vrai soldat et il montre un tel abandon à la cause de l'Empereur, un désintéressement si absolu qu'il mérite ici une étude particulière. Nulle part nous ne retrouvons une figure plus attachante du soldat napoléonien ; aveuglément fidèle à son chef, et prêt à sacrifier volontairement sa vie pour

l'Empereur. C'est ainsi que Balzac décrit Pierre-Joseph Genestas : « Homme de haute taille, le voyageur était entièrement vêtu de drap bleu aussi soigneusement brossé que devait l'être chaque matin son cheval au poil lisse sur lequel il se tenait droit et vissé comme un vieil officier de cavalerie. Si déjà sa cravate noire et ses gants de daim, si les pistolets qui grossissaient ses fontes, et le porte-manteau bien attaché sur sa croupe de son cheval, n'eussent indiqué le militaire, sa figure brune marquée de petite vérole, mais régulière et empreinte d'une insouciance apparente, ses manières décidées, la sécurité de son regard, le port de sa tête, tout aurait trahi ces habitudes régimentaires qu'il est impossible au soldat de jamais dépouiller même après être rentré dans la vie domestique... Sa vie n'avait rien d'extraordinaire... Il s'était bien battu en simple et loyal soldat, faisant son devoir pendant la nuit aussi bien que pendant le jour, loin comme près du maître, ne donnant pas un coup de sabre inutile et incapable d'en donner un de trop. » Tel est Genestas lorsque nous le voyons pour la première fois, il se promène à cheval le long d'une des vallées du Dauphiné, dont les beautés l'enchantaient ; mais lui habitué à ne laisser rien voir sur son rude visage gardait une attitude impassible. Nous étonnerons-nous de cela lorsque nous nous rappellerons que ces hommes vivant au milieu des dangers étaient sans cesse en proie à des émotions violentes. Ils avaient regardé le monde à travers la fumée des champs de bataille ; ils n'avaient connu aucune autre musique

que celle des régiments et les appels du clairon : perçants, sonnant l'alarme, dominant la clameur des combats et plus lents lorsqu'ils conseillaient la retraite. Pour eux, la vie était dans la lute, et lorsqu'ils revenaient au repos terne de l'arrière c'étaient le souvenir des combats qui les hantait. Les campagnes de Napoléon se succédaient avec une telle vitesse que ces braves n'avaient guère le temps de goûter la tranquillité de la paix et le repos de leurs foyers. Soudainement ce cri sillonnait la Patrie : « L'Empereur a besoin de ses enfants ! » Un baiser donné à la hâte et les voilà partis !

Des quarante-deux pontonniers, qui, en s'élançant dans la Bérésina, assuraient le passage de la rivière par le Général et les officiers, Gondrin seul restait ; et quand, après Waterloo, Genestas suivit Napoléon à la Rochelle, celui-ci conseilla à son officier de ne pas l'accompagner : « Reste en France. Il y faut des braves après tout. Demeure au service, souviens-toi de moi. Tu es de mon armée le dernier Egyptien que j'aurai vu debout en France. » De la Grande Armée redoutable la mort n'avait épargné que quelques grognards étonnés de survivre à la chute des aigles.

Personne ne savait si Genestas avait eu le temps de penser à un mariage ; mais ses hommes l'aimaient car « il savait à la fois être indulgent et sévère ». Et lorsqu'il y avait une jeune recrue un peu embarrassée elle pouvait compter sur la générosité et l'amitié de Genestas. En effet le vétéran « mettait tant de délicatesse à obliger »

qu'on vint à penser qu'il avait beaucoup perdu au jeu. En tout cas il avait une sympathie facile à émouvoir, car ayant mené la vie solitaire d'un soldat, il en était venu à penser à l'armée comme on pense à sa patrie et à parler de ses soldats comme de « ses enfants ». Après la bataille de la Moskowa les voix de « sa famille » s'élevèrent pour le déclarer le plus digne de porter la rosette d'officier de la Légion d'honneur. Naturellement quelques uns des jeunes fats, les nouveaux arrivés du collège, le considéraient comme stupide et vulgaire, un être dont on pouvait se servir, mais qui ignorait les grandes passions : « Le fils d'un pair de France, nouveau venu au régiment, ayant dit un jour, en parlant de Genestas qu'il eut été le plus consciencieux des prêtres ou le plus honnête des épiciers, — ajoutez, le moins courtisan des marquis ! répondit-il en toisant le jeune fat qui ne se croyait pas entendu par son commandant ». Les soldats reçurent avec des éclats de rire ce jeu d'esprit de leur commandant, car ils savaient que le père du jeune homme était « un homme élastique, habitué à rebondir au-dessus des révolutions ». Peut-être ressemblait-il au Marquis d'Aiglemont jeune.

Balzac ne veut pas faire de Genestas un héros sans reproche ; il l'examine avec sa claire vision de réalité.

En nous laissant voir certains traits défavorables de ce caractère de soldat il ne mentionne rien qui puisse nous choquer chez un tel homme, au contraire il le rend plus humain et par conséquent

plus vivant : « défiant, enclin à de violents accès de colère et plein de préjugés nationaux... aussi, il avait conservé de sa vie soldatesque, un penchant pour le vin ». Assurément ce n'est pas un homme qu'on craindrait de rencontrer la nuit dans une rue étroite et obscure ; ce n'est pas un homme qui vous mettrait en devoir de fermer soigneusement votre secrétaire au cas où il deviendrait votre hôte. En somme, il est homme à aimer, lui, qui ignorait si César était un Consul ou un Empereur Romain ; qui, dans son esprit rempli du souvenir de maintes batailles, confondait tellement l'histoire d'Alexandre qu'il n'aurait pas pu jurer si celui-ci était Macédonien ou Grec. Et lorsqu'il lui arrivait par malheur d'assister à des entretiens scientifiques ou historiques il prenait un air grave et sérieux ; il faisait mine de méditer un sujet qu'il ignorait, il se tenait à l'écart, silencieux, et même un peu dédaigneux. C'était beau, c'était absurde, mais c'était si humain.

De tous les incidents des guerres napoléoniennes, qui donnent au soldat impérial un relief puissant, il n'y a aucun qui soit plus évocateur que ce « bulletin » adressé à la Grande Armée, maîtresse de Vienne, dans lequel Napoléon dit que « comme Médée, les princes autrichiens de leurs propres mains avaient égorgé leurs enfants ». Genestas n'était-il pas dans une situation embarrassante, lui qui, dernièrement, élevé au grade de capitaine, ne pouvait guère compromettre ses « galons » en demandant qui était cette Médée. Mais avec quelle foi sublime il s'en rapporta à son général, sans

doute en grommelant, et en condamnant en secret cette femme qu'il prenait pour une archiduchesse « de conduite équivoque ». Cependant Genestas, en bon capitaine, résolut de s'informer au sujet de cette Médée, car si l'histoire de la femme touchait à la guerre et à Napoléon, c'était à lui de se renseigner à cet égard... Ainsi, quelques années plus tard, lorsque Mlle Raucourt interpréta la pièce, il ne manqua pas d'y assister ; et il emporta avec lui un si ardent désir de savoir, qu'à partir de ce moment il lisait tous les livres qui se trouvaient à sa portée. Il est à croire que Napoléon, en dressant, ce bulletin célèbre, ne s'était pas rendu compte du fil qu'il avait ainsi commencé à dérouler ; et il ne se doutait pas qu'en confondant ainsi son soldat-enfant il l'avait mis sur la route qui conduit à la connaissance mais qui malheureusement en ce cas-ci n'était destinée à conduire qu'aux demi-connaissances.

Si une véritable connaissance de la littérature manquait au commandant, il avait pu néanmoins, pendant sa carrière orageuse, acquérir une expérience de la vie et des données intéressantes sur la nature humaine ; il avait tiré sa sagesse du livre le plus vrai : celui dont les pages sont si vastes que nous perdons le sens d'une phrase avant d'avoir tourné le feuillet, et lorsque nous en saisissons enfin l'esprit, le jour baisse déjà, et le temps nous manque pour relire.

Ainsi, lorsque Genestas se trouva devant le portail de la maison du Médecin de Campagne il pouvait juger le maître de céans : « il connaissait et sa

vie et son caractère » ; et tout de suite il a su que « les chevaux de Bénassis avaient cet air heureux qui fait reconnaître entre tous les chevaux un cheval de curé »... Aussi habitué, par les rapports qu'il avait eus avec les hommes d'énergie que rechercha Napoléon, à distinguer les traits des personnes destinées aux grandes choses, Genestas devina quelque mystère dans la vie obscure du Médecin auquel il avait dit qu'il était venu le chercher sur « son *champ de bataille* ». Dans ces dernières paroles, Balzac attire notre attention sur un phénomène qui se manifeste chez les personnes qui ont mené une vie étroite et dont les intérêts ont été bornés. Il nous fait comprendre que lorsqu'elles se trouvent hors de leur milieu habituel, et lorsqu'elles commencent à s'adapter à un autre, elles emportent avec elles une façon de parler, des expressions, des paroles même qui sentent leur ancienne vie. Elles ont été si imprégnées d'habitudes qu'elles ne peuvent pas s'en débarrasser d'un seul coup. Le langage d'un marin à terre a une couleur particulière et devient parfois presque incompréhensible à celui qui ne connaît pas les termes nautiques. Tout est de la mer, tout sent le bateau, tout exhale l'odeur de la vie maritime.

Presqu'au commencement de l'amitié entre Genestas et Benassis, celui-là se rend coupable d'une légère insincérité, et à partir du moment où il est si chaleureusement accueilli par le Médecin ce subterfuge inquiète son honnête conscience. En donnant au docteur un nom faux il rougissait de honte quand son ami l'appelait « Bluteau ». Enfin lors-

qu'ils discutèrent le prix de sa pension le soldat avait essayé d'alléger ses remords en voulant, avec sa ténacité accoutumée, que le médecin lui laissât payer au moins dix francs par jour. Cela s'arrangea vite, et bientôt Genestas s'intéressa vivement à son hôte magnanime et surtout à son rôle de bienfaiteur et de rénovateur. Genestas avait été frappé de la prospérité paisible de la vallée ; il avait vu immédiatement, en bon soldat, la signification militaire et économique de la rapide renaïssance d'un village presque abandonné. C'est ainsi qu'il s'adressa au médecin : « Si dans toutes les localités chacun vous imitait, monsieur, la France serait grande et pourrait se moquer de l'Europe ».

Nous constatons ici la persistance chez Genestas du rêve napoléonien. L'Empereur avait soulevé la France non pas contre deux ou trois nations rivales mais contre toute l'Europe ; et ce vieux soldat, toujours fidèle aux ambitions de son chef, toujours imbu de l'idée d'un monde impérial, voyait en ce mystère remarquable du médecin de campagne une source de grandes richesses virtuelles. Si son rêve n'allait pas au point où il aurait voulu battre l'Europe pour venger la mémoire de la défaite de son général, il y avait au moins dans ses paroles l'idée d'une France indépendante du reste de l'Europe, jouissant d'une liberté morale, militaire et économique. Ainsi, des années après sa mort, ils allaient à travers toute la France, ces Vieux de la Vieille, conservant dans le fond de leur âme un esprit de vengeance contre leurs ennemis, toujours fidèles au songe du petit caporal.

« Monsieur, dit Genestas à son hôte... je ne connais aucune relation des guerres de Mahomet, en sorte que je ne puis juger de ses talents militaires ; mais si vous aviez vu l'Empereur manœuvrant pendant la campagne de France vous l'auriez facilement pris pour un dieu ; et s'il a été vaincu à Waterloo, c'est qu'il était plus qu'un homme, il pesait trop sur la terre, et la terre a bondi sous lui, voilà. » Et le vieux soldat acheva cette divine défense de Napoléon en ayant recours à une forte expression qui sentait sa vie des camps et en jurant militairement.

Genestas n'était pas insensible au luxe qui l'entourait dans la maison du docteur, en dépit des rudesses de son ancienne vie qui lui avait laissé des façons bourrues. Il était enchanté de trouver un tire-botte, et dit qu'il n'y avait qu'un ancien troupier capable de l'apprécier. La chambre où il couchait était meublée avec raffinement ; mais il n'aurait pas troqué toutes ces belles choses contre son tire-botte. Il avait une certaine délicatesse instinctive car, lorsque le médecin et lui s'étaient rendus chez une famille que la mort avait frappée, il n'osa pas aller se mêler à la douleur des enfants et de la veuve. Mais il finit par y aller, et c'est ainsi qu'il a tâché de consoler l'aîné des fils : « Mon ami, j'ai vu mourir des milliers d'hommes sur les champs de bataille, et la mort n'attendait pas que leurs enfants vinssent leur dire adieu ; ainsi, consolez-vous, vous n'êtes pas le seul ». Cette consolation était rude, mais était donnée par un homme qui avait connu le chagrin ; c'était une sympathie

offerte en vieux troupier au fils qui regrettait de n'avoir pas pu voir mourir son père et de n'avoir pas entendu ses dernières paroles.

Genestas porta sa sympathie de bon cœur vers la famille éprouvée. Il était impatient de rencontrer deux anciens soldats de Napoléon dont le médecin lui avait parlé. Ce fut avec un enthousiasme presque enfantin qu'il saisit l'occasion de faire la connaissance de Gondrin, qui avait vécu les campagnes d'Italie, suivi Napoléon en Egypte, servi en Russie et participé à la retraite de Moscou. De lui il dit, sans affectation : « Nous sommes un peu frères ; j'ai fait les mêmes campagnes ». Gondrin était sourd, ce qui lui donnait l'air triste ; il causait peu, dînait avec le médecin les jours anniversaires de la bataille d'Austerlitz, la fête de Napoléon et le désastre de Waterloo. Dans ces circonstances, le vieillard consentit plusieurs fois à accepter un Napoléon de son hôte avec lequel il achetait son vin pour le quart ; mais jamais il n'aurait accepté cette pièce d'or si le médecin ne lui avait pas fait remarquer que ce présent n'était autre qu'un portrait de l'Empereur. D'ailleurs il résistait à tous les efforts du médecin qui aurait volontiers subvenu aux besoins du grognard. Il était très désireux de labourer, car il pouvait ainsi porter fièrement sa tête grise, sachant qu'il ne devait rien à personne... Quel portrait pathétique Balzac nous trace de ce foudre de guerre qui puisait toute son énergie présente d'un souvenir (1) : jadis le général Elbé avait

(1) Il y avait d'autrefois un véritable « déluge de gravures, de pendules, de bronzes et de plâtres, aux-

présenté à Napoléon les pontonniers qui avaient survécu au passage de la Bérésina et l'empereur avait embrassé Gondrin ! Quelle récompense inouïe pour le vieux brave qui pouvait encore sentir sur sa joue ridée les lèvres de l'homme du destin ; comme tout son être même vibrait encore à la mémoire de cette sainte accolade !

Pour Gondrin c'était comme si un dieu s'était penché des cieux pour l'empreindre du sceau de la vie éternelle, personne n'aurait jamais pu le convaincre que Napoléon était mort : il attendait avec une confiance mystique le retour de son général. A peine se serait-il étonné de voir Napoléon se dresser de son cercueil. Il vous aurait dit que l'Empereur sommeillait, gravement fatigué, qu'il se recueillait sans doute afin de pouvoir écraser l'Angleterre : origine de tous les maux que Lui et ses « enfants » avaient soufferts.

En effet, Gondrin haïssait les Anglais parce qu'ils

quels donna lieu l'idée du Soldat laboureur, grand image du sort de Napoléon et de ses braves qui a fini par engendrer plusieurs vaudevilles. Cette idée à produit au moins un million Vous trouvez encore des Soldats laboureurs sur des papiers de tenture, au fond des provinces ». (Balzac : *Un Ménage de Garçon.*)

L'auteur vit dans un petit restaurant, à Montauban, une ancienne assiette accrochée au mur. Le décor représentait un soldat de l'Empire très fier de ses hardes de l'armée, parlant avec un groupe de campagnards qui le regardaient bouche-bée. Au-dessous de la vignette on pouvait lire : « Soyez toujours mis avec un peu d'élégance en raison de ce principe : il vaut mieux inspirer envie que pitié ».

avaient emprisonné Napoléon. Il ne savait rien cependant des mauvais traitements dont son Général avait été victime ; cette révélation eut soulevé en lui une telle rage qu'il n'aurait probablement pas hésité à frapper n'importe quel Anglais lui demandant des renseignements sur la route de Grenoble. Cependant, par un hasard fortuné, aucun Anglais ne s'aventura dans cette vallée paisible, et Gondrin était destiné à ne jamais entendre parler de la mort solitaire de Napoléon, loin dans cette île rocheuse, oublié de la vaste foule qui avait fléchi le genou à la cour impériale, quémandant sans honte des faveurs pour ignorer ensuite son bienfaiteur.

Jeune, Victor d'Aiglemont n'aurait point suivi Napoléon dans sa captivité ; vieux, nous pouvons, en nous souvenant de ses paroles fougueuses à bord de la brigantine, suspendre notre jugement. Mais Genestas, Gondrin et Goguelat auraient servi l'Empereur à travers les mondes. Ces deux derniers demeuraient chez une veuve, qui les soignait comme s'ils avaient été ses enfants. Goguelat, ancien soldat d'infanterie, avait connu les marches forcées et les bivouacs hâtivement dressés, des propres mains de son chef il avait reçu la croix de la Légion d'honneur sur le champ de la bataille de Valontina. Lui, comme Gondrin, aimait fanatiquement Napoléon. Il était facteur du village ; « causeur », il savait charmer ses auditeurs champêtres avec ses contes et ses récits de batailles. Ces deux vieillards avaient vécu si longtemps ensemble que Gondrin connaissait toutes les anecdotes de son ami et, devenu

sourd, il pouvait deviner les étapes du récit en regardant les lèvres du conteur ; et parfois il hôchait la tête approuvant ainsi quelque exploit.

La rencontre de Genestas et de Gondrin est une des scènes les plus émouvantes du *Médecin de Campagne*. Tous deux étaient vieux, mais l'officier était le cadet. Cette réunion est à la fois joyeuse et navrante comme l'est celle de toutes personnes qui se retrouvent après de longues années : un mot échappé suffit à évoquer toute la tristesse ou le regret du passé. Gondrin et Genestas ne s'étaient pas connus alors qu'ils suivaient les fortunes de l'Empereur. Mais celui-ci savait qu'il devait la vie à l'héroïsme personnel de Gondrin ; et Gondrin, aux premières paroles de l'officier, devina qu'il avait rencontré un homme qui vénérait le génie de Napoléon autant que lui. Ils possédaient cet héritage commun : ils avaient souffert sous la même inspiration toute puissante, ils avaient tout sacrifié pour une cause perdue, ils avaient vu les aigles impériales voler devant eux et s'abattre enfin dans la poussière rouge de Waterloo. Ces vieillards, lorsqu'ils se rencontrent, s'examinent anxieux de saisir sur la figure de l'autre, le reflet d'un passé commun. Habitués à scruter les lointains d'une route périlleuse, avec quels regards profonds ils se mesurent et s'apprécient. On trouve encore, au Sud des Etats-Unis d'Amérique de ces vieux soldats qui portaient l'uniforme gris et qui conservent le souvenir de la bataille de Gettysburg et de la scène où le général Lee rendit son épée à Appomattox. Genestas et Gondrin gardaient en leurs prunelles fati-

guées la vision magique de la retraite de Moscou et de la débâcle de la Vieille Garde.

Sans doute c'était un homme semblable à Gondrin que Balzac interrogeait au Père-Lachaise ou dans l'obscure tranquillité de quelque petite rue. Gondrin avait essayé en vain d'obtenir sa retraite aux bureaux de Paris et pendant ce temps avait erré sans but dans la capitale. Son histoire était pareille à celle de beaucoup de soldats ; mais Genestas en fut vraiment ému et de crainte que Gondrin ne crût pas à son entière sincérité, il se détourna brusquement, sauta de son cheval et empoigna la main dure du simple soldat en lui disant : « Par la croix que je porte, et qui signifiait autrefois honneur, je jure de faire tout ce qui sera humainement possible d'entreprendre pour obtenir une pension, quand je devrais avaler dix refus de ministère, le roi, le dauphin et toute la boutique ». Gondrin lui posa alors cette question éloquente : « Vous avez donc été simple soldat » ? Lui, qui se connaissait un « bel échantillon de cette masse indestructible qui se brisa sans rompre », redoutait le succès de son ami auprès du gouvernement, et craignait qu'on le prît pour un bonapartiste. Depuis longtemps il avait pardonné à ceux qui l'avait maltraité et il s'occupait des affaires quotidiennes sans qu'aucune amertume restât dans sa poitrine fière.

Lorsque son hôte, le Médecin, lui demanda s'il avait eu des aventures, Genestas résume ainsi sa vie : « Ma vie est la vie de l'armée. Toutes les figures militaires se ressemblent. N'ayant jamais com-

mandé, étant toujours resté dans le rang à recevoir ou à donner des coups de sabre, j'ai fait comme les autres. Je suis allé là où Napoléon nous a conduits et me suis trouvé en ligne à toutes les batailles où a frappé la garde impériale. C'est des événements bien connus. Avoir soin de ses chevaux, souffrir quelquefois la faim et la soif, se battre quand il faut, voilà toute la vie du soldat. N'est-ce pas simple comme bonjour ?... Et comme j'ai vu tant de pays, que je me suis accoutumé à en voir, et j'ai vu tant de morts que j'ai fini par compter ma propre vie pour rien ». Jamais il n'avait tué sans y être contraint expressément ; cependant sa conscience le tourmentait parce qu'une fois il avait abattu un soldat qui tirait sur la maîtresse poutre d'une grange, menaçant ainsi la vie d'une vingtaine d'hommes endormis sous ce fragile abris.

On s'attendrait à ce que le vieux grognard trouvât dans cette tranquille vallée, restaurée par le génie du docteur, une des vues les plus inspiratrices de sa vie ; car elle évoquait même pour lui la victoire de Wagram et le retour de Napoléon aux Tuileries en 1815. L'admiration qu'il éprouvait pour le docteur et sa dévotion à Napoléon le portèrent à dire : « Vous êtes un brave homme ; mais Napoléon aussi était un bon homme ; sans l'Angleterre vous vous seriez entendus tous deux, et il ne serait pas tombé, notre Empereur ; je peux bien avouer que je l'aime maintenant, il est mort ! et, dit l'officier en regardant autour de lui, il n'y a plus d'espion ici. Quel souverain ! Il devinait tout le monde, il vous aurait placé dans son Conseil

d'Etat, parce qu'il était administrateur, et grand administrateur, jusqu'à savoir ce qu'il y avait de cartouches dans les gibernes après une affaire. Pauvre homme ! Pendant que vous me parliez de votre Fosseuse, je pensais qu'il était mort à Sainte-Hélène, lui. Hein ! Etait-ce le climat et l'habitation qui pouvaient satisfaire un homme habitué à vivre les pieds dans les étriers et le derrière sur un trône ? On dit qu'il y jardinait (1). Diantre ! il n'était pas fait pour planter des choux ». Bien que le regret de la perte de son Général fût toujours vivace dans le cœur de Genestas, il reconnut que c'était le devoir des Français de soutenir les Bourbons. Il dit à Benassis : « Maintenant, il nous faut servir les Bourbons et loyalement, Monsieur, car après tout la France est la France ». C'était là de bonnes paroles à entendre pour un espion et Balzac nous laisse comprendre que les Bonarpatistes craignaient toujours les machinations de ces lâches.

*
**

Avec quels soins Balzac prépare la mise en scène du chapitre intitulé : *Le Napoléon du Peuple.* Le lecteur flaire un récit alléchant au moment où Benassis dit à son hôte qu'il entendra des paroles émouvantes s'il réussit à se glisser dan le grenier de la grange, à l'insu de Goguelat et des paysans

(1) Balzac fait allusion à : « Napoléon en jardinier » dans *Traité de la Vie Elégante, Contes et Nouvelles.*

d'en-bas. Il se peut qu'on admette que la base de cette œuvre soit sociologique dans son but. mais en même temps il faut se rappeler que ce chapitre seul est un chef-d'œuvre, et qu'il n'est pas lié organiquement avec le reste de l'étude. Evidemment Goguelat connaissait bien des anecdotes à propos de Napoléon, mais celle qui enchantait le plus ses auditeurs, ce n'était pas Champ-Aubert, ni l'écho des autres victoires, c'était celle qu'ils appelaient l'*Empereur*. Il y a dans la simplicité même du nom qu'on avait donné à ce conte favori une richesse de pensée et de foi qui nous frappe et qui nous fait nous émerveiller de la dévotion qu'apportaient les paysans à écouter l'histoire de leur Empereur détrôné. Le langage de ce vieux fantassin est si pittoresque, si naturel, si savoureux dans ses images et si dramatique dans son mouvement, qu'il est impossible de penser que Balzac n'ait pas rapporté véritablement les paroles d'un « Vieux de la Vieille ». A peine est-il permis de penser que la duchesse d'Abrantès ait contribué en grande partie à illustrer aux yeux de Balzac le Napoléon des humbles ; car la qualité saillante du récit c'est qu'il émane nettement d'un de ces « humbles ». Les détails que donne Balzac au moment où Goguelat va commencer à parler sont si heureusement choisis que nous ne pouvons pas nous dispenser de les citer. « Le fantassin se leva de dessus sa botte de foin, promena sur l'assemblée ce regard noir, chargé de misère, d'événements et de souffrances qui distingue les vieux soldats. Il prit sa veste par les deux basques de devant, les

releva comme s'il s'agissait de recharger le sac où jadis étaient ses hardes, ses souliers, toute sa fortune ; puis il appuya le corps sur la jambe gauche, avança la droite et céda de bonne grâce aux vœux de l'assemblée. Après avoir repoussé ses cheveux gris d'un seul côté de son front pour le découvrir, il porta la tête vers le ciel afin de se mettre à la hauteur de la gigantesque histoire qu'il allait dire ».

Ce conte présente une caractéristique d'épopée ou de Chanson de Geste : Goguelat croyait que Napoléon était un surhomme. Cependant on soupçonne que ses questions lancées à la barbe des paysans bouches-bées étaient destinées à produire un effet oratoire plutôt qu'à découvrir des traîtres dans ce milieu d'admirateurs naïfs. Personne n'aurait eu la hardiesse de tâcher de le contredire. Lui, autant qu'eux, serait resté interdit si quelqu'un avait répondu même un « oui » timide à sa question fougueuse : « Les rois demandaient grâce à genoux, la paix était conquise. Un homme, aurait-il pu faire cela ? » Ici une pause éloquente, pendant laquelle Goguelat toisait férocement les paysans tremblants. Puis il achevait ainsi : « Si les hommes étaient des hommes ! Lui était un dieu ; et si lui était un homme ses soldats et tous les autres étaient des êtres inférieurs, plus bas, et jamais pour un instant même digne d'être élevé à un rang auprès de Lui ». Pour lui, Napoléon c'est « l'homme ». En ce servant de cet unique terme il précisait suffisamment, car pour lui et pour les autres soldats de l'Empereur il n'y avait aucun être qui lui ressemblât. Goguelat croyait en l'étoile de Napo-

léon, et il dit de lui : « ... Il a toujours eu le don de passer les mers en une enjambée. Etait-ce naturel ?... Mais il y avait des ennemis à balayer, et il ne s'endort pas sur la gamelle, parce que, voyez-vous, son œil vous traverserait le monde comme une simple tête d'homme. Pour lors, paraît en Italie, comme s'il passait la tête par la fenêtre, et son regard suffit... enfin, voilà des armées tenues comme il ne s'en était jamais vu... Napoléon en deux ou trois ans, sans mettre d'impôts sur nous autres, remplit ses caves d'or, fait des ponts, des palais, des routes, des savants, des fêtes, des lois, des vaisseaux, de ports et dépense des millions de milliasses, et tant, et tant qu'on m'a dit qu'il en aurait pu paver la France de pièces de cent sous, si ça avait été sa fantaisie... et s'il avait eu dans sa boule de conquérir la lune, il aurait fallu s'arranger pour ça, faire ses sacs et grimper... Aussi, nous mourions tous sans rien dire, parce qu'on avait le plaisir de voir l'Empereur faire ça sur les géographies. (Là, le fantassin décrivit lestement un rond avec son pied sur l'aire de la grange.) Et il disait : « Ça, ce sera un royaume », et c'était un royaume... à Wagram, alors fût-il prouvé que Napoléon avait dans son fourreau la véritable épée de Dieu... un sergent et même un soldat pouvait dire : « Mon Empereur », comme vous me dites à moi quelquefois : « Mon bon ami ». Et il répondait aux raisons qu'on lui faisait, couchait dans la neige comme nous autres... enfin il avait presque l'air d'un homme naturel... Je ne sais pas comment il s'y prenait, mais quand il nous parlait sa parole nous

envoyait comme du feu dans l'estomac... Enfin, les mourants avaient la chose de se relever pour le saluer et lui crier : « Vive l'Empereur ! »... Sa femme a eu un petit qui était Roi de Rome ; une chose qui ne s'était pas encore vue sur la terre, car jamais un enfant n'était né roi son père vivant... »

A ce point, Goguelat, conscient qu'il touchait à la partie la plus tragique de son récit, baissait la voix et regardait tristement la terre, tandis qu'autour de lui les paysans courbaient la tête en se recueillant dévotement montrant ainsi une sympathie muette pour cet affreux dénouement. Mais Goguelat poursuivait, la voix enrouée : « En revenant de Moscou, l'hiver s'avance d'un mois, chose que les savants, qui sont des bêtes, n'ont pas expliqué suffisamment et le froid nous pince... Enfin, le temps était si mauvais que l'Empereur n'a plus vu son étoile... J'ai vu l'Empereur debout, près du pont, immobile, n'ayant pas froid... Etait-ce naturel ? Nous triomphons toujours ; mais sur les derrières, ne voilà-t-il pas les Anglais qui font révolter les peuples en leur disant des bêtises... Enfin, les généraux, qu'il avait fait ses meilleurs amis, l'abandonne pour les Bourbons, de qui on n'avait jamais entendu parler. Alors, il nous dit adieu à Fontainebleau. « Soldats ! » Je l'entends encore, nous pleurions tous comme de vrais enfants ; les aigles, les drapeaux étaient inclinés comme pour un enterrement, car on peut vous le dire, c'étaient les funérailles de l'Empire, et ses armées pimpantes n'étaient plus que des squelettes. Donc, il nous dit de dessus le perron de son château : « Mes

enfants, nous sommes vaincus par la trahison, mais nous nous reverrons dans le ciel, la patrie des braves. Défendez mon petit que je vous confie : Vive Napoléon II !... » Il met le pied sur la France.. le Dauphiné s'est très bien conduit, et j'ai été particulièrement satisfait de savoir qu'on y pleurait de joie en revoyant sa redingote grise... Il avait repris sa chère France et ramassé ses troupiers en ne leur disant que deux mots : « Me voilà ! » C'est le plus grand miracle qu'a fait Dieu... à Waterloo, la Garde meurt d'un seul coup. Napoléon au désespoir se jette trois fois au devant des canons ennemis à la tête du reste, sans trouver la mort. Nous avons vu ça, nous autres. Voilà, la bataille perdue. Le soir l'Empereur appelle ses vieux soldats, brûle dans un champ plein de notre sang ses drapeaux et ses aigles ; ces pauvres aigles, toujours victorieuses, qui criaient dans les batailles : « En avant ! » et qui avaient volé sur toute l'Europe, furent sauvées de l'infamie d'être à l'ennemi... Ceux-ci disent qu'il est mort. Eh bien ! oui, mort. On voit bien qu'ils ne le connaissent pas... ce n'est pas à l'enfant d'une femme que Dieu aurait donné le droit de tracer son nom en rouge, comme il a écrit le sien sur la terre, qu'on s'en souviendra toujours. Vive Napoléon, le père du peuple et du soldat ! »

L'enthousiasme déchaîné qui avait éclaté était trop fort pour échapper même au vieux sourd Gondrin, et lui cria : Vive le général Elbé ! Genestas, emporté par ce récit émouvant, oubliant son hôte, oubliant qu'il devait rester caché parmi les poutres couvertes de poussière et de toiles d'araignées,

glissa du haut du foin, se mêla au brouhaha, empressé de défendre la cavalerie Et il était si en train qu'il commença tout à coup à parler, se rendant à peine compte que son apparition avait ébahi les auditeurs de la grange. Il les eut vite convaincus qu'il était loyal à la mémoire de l'Homme, et ils crièrent tous à pleins poumons : Vive l'Empereur ! Cependant, Genestas, en officier, à la fois partageant les sentiments de ce peuple et leur dévotion à Napoléon, se fit un devoir de leur dire la vérité : « Chut, enfants, *il est mort,* en disant : « Gloire, France et Bataille ». « Mes enfants, il a dû mourir, lui, mais sa mémoire... jamais ». Goguelat fit un signe d'incrédulité, puis il dit tout bas à ses voisins : « l'Officier est encore au service ; c'est leur consigne de dire au peuple que l'Empereur est mort. Faut pas lui en vouloir, parce que, voyez-vous, un soldat ne connaît que sa consigne »

En quittant la grange Genestas pensa sans doute qu'il s'était conduit avec peu de dignité ; il s'excusa ainsi :

« Ces aigles, ces canons, ces campagnes... je ne savais plus où j'étais... Monsieur, avec des récits pareils la France aura toujours dans le ventre les quatorze armées de la République et pourra parfaitement soutenir la conversation à coups de canon avec l'Europe, voilà mon avis ».

Il parle toujours en bon soldat, enivré du rêve qu'avait rêvé Napoléon ; toujours le soldat napoléonien regrettant l'Empire. Il avait conseillé la loyauté aux Bourbons, mais si par miracle Napoléon vivait encore avec quel élan

il aurait abandonné tout pour le suivre. N'était-il pas son enfant ? » N'a-t-on pas des devoirs sacrés envers son père ! Quelle nuit pour Genestas ! car ce fut aussi cette nuit là qu'il entendit l'histoire de la vie du Médecin. Celui-ci lui fait des confidences, car son histoire « ne saurait être comprise que par un homme auquel la vie est bien connue ou par un enfant auquel elle est tout à fait étrangère ». Bénassis savait que Genestas possédait un cœur simple et sympathique, capable de partager les chagrins d'autrui et c'était vrai bien qu'il fût « une des meilleures lames de Napoléon dur et fort comme l'acier ».

Si la vie du docteur avait été douloureuse, celle de Genestas est à peine moins attristante, car elle ne lui a jamais apporté un moment de bonheur et jamais le destin ne s'est adouci pour lui. Benassis avait été aimé deux fois, mais aucune femme n'avait aimé Genestas. Benassis avait connu pendant quelques années les joies de la paternité · Genestas avait, sur le lit de mort d'une femme, donné à celle-ci et à son enfant son nom ; et c'était une femme qui avait choisi son ami pour amant. Benassis avait goûté un bien-être bourgeois ; Genestas n'avait connu d'autre foyer que la caserne et n'avait eu que sa solde pour vivre. Ses rêves s'étaient écroulés avec la chute de Napoléon et le retour des Bourbons avait mis en échec ses ambitions. Dans toute sa vie de vicissitudes, mainte fois frôlé par la mort, il n'avait menti qu'une fois, et ce fut le mensonge qu'il dit à Benassis à propos de son nom. Puisqu'il n'aurait pas même altéré la

vérité devant un conseil de guerre pour sauver sa vie, on peut se figurer combien ce premier mensonge était devenu lourd sur sa conscience, bien qu'il sache que Benassis ne tarderait pas à lui pardonner. Pour lui, sa noblesse désintéressée en adoptant le fils de la pauvre femme qu'il soigna dans ses dernières heures, — celle qui, lorsqu'il était tombé amoureux d'elle, avait été « comme un Napoléon tout neuf dans un tas de gros sous ». — ne contre-balançait point le péché de son unique mensonge. En décrivant la scène qui s'était passée auprès du chevet de l'agonisante avec une simplicité inaffectée il résumait ainsi l'épisode : « Voilà mes noces ! » De sa façon rude, si caractéristique, il dit à Benassis : « Tonnerre de Dieu, je ne vous quitterai pas ce soir sans vous dire que vous, le troisième parmi les chrétiens, m'avez fait comprendre qu'il y avait quelque chose là-haut ! Et il montra le ciel ». Raison de plus qu'il ait eu honte de son insincérité.

La faute légère que s'exagérait le commandant avait été inspirée par l'amour de son fils adoptif et par le souvenir de la femme qu'il avait aimée. Cela seul n'aurait pas suffi cependant à compromettre son idéal. Genestas avait tenu lieu de père au malheureux enfant dont la santé avait été faible à l'école de Paris. En effet, Genetas craignait la tuberculose, et ce fut dans ce doute qu'il vint chercher les conseils du médecin. Nous n'avons qu'à lire le billet qu'a écrit Adrien à l'occasion de la mort de Benassis pour comprendre à quel point Genestas avait rempli ses devoirs de père. Il y a dans cette lettre

un ton d'affection qui ne se trouve guère même dans celles que nombreux jeunes gens adressent à leurs parents. Mais, du point de vue d'Adrien, Genestas était un vrai père.

Les dernières scènes du *Médecin de Campagne* sont obscurcies par la mort inattendue du docteur. Genestas, en recevant cette nouvelle de la main de son fils, ne tarde pas à quitter Grenoble et à se rendre à l'ancienne demeure de feu son ami. Lui, en soldat, ne peut pas s'abandonner à son chagrin sincère. Il visite le tombeau de son ami, accompagné de Goguelat et d'Adrien : « Ne sera-ce pas une belle vie à raconter ? » demande-t-il. Et le vieux Goguelat répond : « Oui ; c'est, sauf les batailles, le Napoléon de notre-vallée ».

L'exemple de la vie du médecin avait impressionné Genestas ; maintenant il se lassait un peu de son existence tourmentée ; il vieillissait et il lui restait toujours une tâche lourde dans l'éducation de son fils. Le père avait à lui enseigner l'Empire et à respecter le souvenir de l'Empereur ; il fallait que le fils fût digne de deux soldats-pères, deux « enfants » de Napoléon. Genestas, en regardant la tombe du médecin disparu, murmura : « Dès que j'aurai ma retraite je viendrai finir mes jours parmi vous ».

Genestas, Gondrin et Goguelot ! âmes forgées par une main de génie !

Lors de cette aube morne et triste où l'on ouvrit le cercueil de l'Empereur dans l'Ile lointaine de Saint-Hélène, s'ils avaient fait partie de cette petite compagnie fidèle qui assistait à la cérémonie, eux

aussi, lorsque le corps apparut dans un repos de sommeil et sembla tressaillir soudain légèrement, ils seraient tombés à genoux. Napoléon, surgissant de longs rêves de conquêtes, les aurait trouvés prêts à le suivre encore à travers les mondes, ces Vieux de la Vieille qui vont au coucher du soleil errant dans Paris, alors que :

L'aigle de la Grande Armée
Du ciel que remplit son essor,
Du fond d'une gloire enflammée,
Etend sur eux ses ailes d'or.

Les affinités morales

V

Dans ce dernier chapitre nous allons essayer de montrer les affinités morales de Balzac et de Napoléon.

Napoléon avait une force de conception et une puissance de réalisation qui trouvèrent un champ d'action si vaste que Balzac nous paraît avoir évolué dans une sphère restreinte en dépit de l'envergure de son génie. L'auteur de la *Comédie Humaine* était cependant remarquable par son courage, son énergie, son indépendance farouche, une certaine croyance à la fatalité et une foi vivace en sa propre grandeur. Ces traits sont communs à l'écrivain et au capitaine.

La *Correspondance* de Balzac offre assez d'allusions à Napoléon pour nous être précieuse. Balzac mentionne une fois le Comte Walewska, fils de Napoléon. A M. Barthélemy, auteur de *Némésis*, il écrit : « Votre numéro fait le polémique de *Napoléon en Egypte*, de *Waterloo*, du *Fils de l'Homme*. Vous donnez un organe de plus au parti bonapar-

tiste. Mais est-il nécessaire, pour défendre la cause que vous servez, d'attaquer sans cesse et sans relâche, une famille malheureuse et exilée ? Vous avez fait à la monarchie légitime une guerre assez rude, vous lui avez porté des coups assez éclatants pour être généreux après la victoire... Quand les Bourbons revinrent on renversa la statue de Napoléon : ce fut un acte malheureux à mon sens ; mais aujourd'hui que seize ans ont passé sur cet événement, est-ce raison pour oublier tout ce que Louis XIII fit dès le premier jour pour arrêter les dévastations des soldats des puissances étrangères ? La justice veut qu'on flétrisse ces hommes qui se montrèrent *plus royaliste que le roi*... Pour ma part, je méprise souverainement ces hommes » (1).

Cette lettre précise l'attitude politique de Balzac. Tolérant en dépit de son admiration pour l'Empereur, il se montre l'adversaire de tous les excès suscités par les querelles de partis.

Il semble vouloir lui-même prendre une certaine part aux affaires publiques, car d'après le témoignage d'une lettre adressé à sa mère le 12 septembre 1832 il envisage avec une agitation à peine contenue la possibilité d'être élu comme député. A cette époque il s'était lancé d'Angoulême à la poursuite de la coquette M^me^ de Castries, qui repoussa son amour; aventure dont il devait tirer parti dans son roman *La Duchesse de Langeais*. Cependant, avant de quit-

(1) Balzac : *Correspondance*, v. I, p. 111.

ter les eaux, il eut le plaisir de gagner la confiance du Duc de Fit-James, au sujet duquel il dit : « ... Autre chose : s'il y a une élection générale, les royalistes iront aux collèges, cela est maintenant décidé. Alors M. le Duc de Fitz-James sera probablement élu dans deux collège au moins. Si je ne suis pas élu à Angoulême, M. de Fitz-James tâchera de me faire élire dans celui pour lequel il n'optera pas » (1).

Cependant, malgré la protection du Duc, le résultat de l'élection fut peu flatteur : Balzac n'obtint aucune voix. En dépit de ses idées politiques changeantes et complexes il semble que Balzac ne se soit jamais départi de son goût pour la legende napoléonienne. La dévotion de l'écrivain pour l'empereur est de nature toute personnelle ; il admirait plutôt l'homme que le régime. Il était emporté par la grandeur de son idole, par ses conquêtes ; et la façon dont il domptait les obstacles lui était une source d'inspiration. Cependant la persistance même de ce que nous pouvons nommer ses ambitions politiques nous montre que non seulement il aspirait au pouvoir, mais aussi qu'il avait le désir d'exercer son activité dans des domaines très différents ; peut-être à l'exemple de Napoléon qui fut à la fois écrivain, juriste, orateur et général. A Mme Zulma Carraud Balzac écrit en novembre 1830 : « Ne m'accusez pas de non-patriotisme parce que mon intelligence me sert à faire le

(1) Balzac : *Correspondance*, t. I, p. 203.

décompte exact des hommes et des choses... Le génie gouvernemental consiste à opérer une fusion des hommes et des choses : et voilà ce qui a fait de Napoléon et de Louis XVIII deux hommes de talent. L'un n'a pas été compris, l'autre s'est compris tout seul... Aujourd'hui nous avons un gouvernement sans plan, pour notre malheur » (1). Quelques semaines plus tard il lui écrit encore une fois : « ... La France doit être une monarchie constitutionnelle, avoir une famille royale héréditaire, une chambre des pairs extraordinairement puissante, qui représente la propriété, etc., avec toutes les garanties possibles d'hérédité et des privilèges dont la nature doit être discutée ; puis une seconde assemblée, élective, qui sépare les hautes positions sociales de ce qui s'appelle le peuple. La masse des lois et leur esprit doit tendre à éclairer le plus possible le peuple... » (2).

Dans une lettre à M^me^ Carraud, juin 1832, il se présente à nous avec une solennité presque religieuse ; en s'essayant à la politique il s'imagine répondre à un appel du destin. « Il y a des vocations auxquelles il faut obéir, et quelque chose d'irrésistible m'entraîne vers la gloire et le pouvoir » (3). Evidemment, il croyait voir s'ouvrir devant lui une voie nouvelle, et assez plaisamment il paraissait prêt à sacrifier sa vie privée pour deve-

(1) Balzac : *Correspondance*, t. I, p. 106.
(2) Balzac : *Correspondance*, t. I, p. 108.
(3) Balzac : *Correspondance*, t. I, p. 149.

nir homme d'Etat, serviteur du peuple. D'Aix, en août 1832, il écrit à sa mère : « Un jeune homme a fait quatre lieues pour me voir en apprenant que j'étais à la Poudrerie, et les gens du Cercle constitutionnel ont dit que si je voulais être député, ils me nommeraient *malgré mes opinions aristocratiques* » (1). Ces paroles nous font croire que Balzac, durant presque toute sa vie, resta royaliste. Au mois d'août 1835, en écrivant à M^me^ Hanska, il nous paraît moins enthousiaste. Peut-être avait-il déjà senti que le domaine restreint de l'action demandait des qualités d'ordre pratique qu'il ne possédait pas et qu'il était plus prudent et plus facile de se maintenir dans le monde des idées. « Je suis peut-être à la veille de commencer une existence politique qui pourrait, avec le temps, me donner une certaine influence si elle ne me faisait pas arriver à une grande position, mais qui n'a rien qui me tente, tant elle me semble hors de mes goûts et de mes habitudes d'esprit et de caractère » (2).

La vie de Napoléon fut une conquête, si nous passons sous silence les jours de désespoir pendant lesquels, dépourvu de la présence de sa femme et de son fils, il médita de s'empoisonner, avant sa première abdication. De bonne heure dans sa vie il avait dit du suicide : « Le suicide est le plus grand des crimes. Quel courage peut avoir celui qui

(1) Balzac : *Correspondance*, t. I, p. 187 (Les italiques sont de l'auteur.)

(2) Balzac : *Correspondance*, t. I, p. 305.

tremble devant un revers de fortune ? Le véritable héroïsme consiste à être supérieur aux maux de la vie » (1). Mais à cette époque l'auteur de ces lignes n'avait pas encore souffert dans son orgueil de conquérant. Nous n'avons qu'à parcourir sa correspondance et les événements importants de sa vie pour savoir qu'il avait une maîtrise de son corps et de son esprit presque surhumaines. « L'homme ne marque dans la vie qu'en dominant le caractère qui lui a donné la nature, ou en s'en créant un par l'éducation et sachant le modifier suivant les obstacles qu'il rencontre » (2). Voilà des paroles qui pourraient bien faire allusion à Balzac, qui, lui aussi, avait une ténacité qui ressemblait à la bravoure.

Dans ses lettres non seulement nous avons des exemples précieux de la volonté, du courage et de l'ambition inlassables qui l'animaient, mais aussi il nous est permis de penser en les lisant que c'est l'exemple des victoires de l'Empereur qui poussaient Balzac à persévérer dans ses efforts incroyables d'écrivain. Lorsqu'il avait vingt ans il voulait être unique. « Je voudrais bien ne ressembler à personne » (3). Ce fut à cette même époque que, si absorbé par la composition de son *Cromwell*, il écrivit à sa sœur : « La difficulté de rendre un moderne intéressant ! nos hommes d'Etat sont tous les

(1) Napoléon : *Pensées et Maximes*, n° 295.

(2) Las Cases : *Extraits du Mémorial de Sainte-Hélène*, p. 108.

(3) Balzac : *Correspondance*, t. I, p. 8.

mêmes. Excepté deux ou trois catastrophes comme celles de Charles Ier, de Louis XVI, etc., il n'y a rien » (1). Evidemment, en ce moment-là, il n'avait pas encore sondé la richesse de l'épopée napoléonienne. Mais il allait en prendre de plus en plus conscience, car nous n'avons qu'à regarder les titres projetés des *Scènes de la Vie militaire*, pour comprendre à quel point il avait pesé les ressources d'un pareil sujet. La correspondance de Balzac ne nous laisserait pas soupçonner que le jeune homme deviendrait dans son âge mur l'émule de Napoléon, si les allusions directes qu'il fit plus tard à l'empereur en parlant de lui-même ne jetaient une clarté sur ses lettres. De bonne heure il fait voir sa ténacité, dans l'avenir il voudra nous persuader que c'est l'exemple du Grand Homme qui le soutient.

Les tracasseries, les douleurs, les chagrins, les faillites, les dettes furent pour Balzac ce que les défaites, les désappointements et les campagnes de Napoléon furent pour lui. A tout vent défavorable, Balzac désirait montrer un visage impassible ; il voulait s'élever au-dessus des obstacles mondains, se rappelant, sans doute, les paroles du chef : « C'est dans les temps difficiles que les grandes nations, comme les grands hommes, déploient toute l'énergie de leur caractère et deviennent l'objet d'admiration pour la postérité » (2). Balzac fait à Mme d'Abrantès cette confidence : « Vous devez

(1) Balzac : *Correspondance*, t. I, p. 14.

(2) Napoléon : *Pensées et Maximes*, n° 73.

avoir éprouvé vous-même combien les malheurs développent chez nous cette terrible faculté de se raidir contre la tempête et d'opposer à l'adversité un front calme, immobile » (1). Mais souvent la lutte était dure, et il confesse lui-même un demi-découragement. « Oui, j'ai encore six mois bien difficiles à passer, d'autant plus que, si Napoléon s'est lassé de la guerre, je puis avouer que le combat commence à me fatiguer » (2). Nous lisons ces lignes précieuses dans une lettre à Mme d'Abrantès, écrite en 1831.

Cette idée que la volonté courageuse est force vitale nous la retrouvons dans toute sa correspondance. « La vie c'est du courage,... l'art de se diriger en pleine mer (3). ... j'irai courageusement jusqu'à la fin (4). Je tâche d'être l'homme de mon sujet et d'accomplir mon œuvre avec courage et persévérance... (5). Je l'ai remercié en lui disant qu'à toutes les époques de ma vie mon courage s'était trouvé supérieur à mes misères... (6). Je suis

(1) Balzac : *Correspondance*, t. I, p. 76.

(2) Balzac : *Correspondance*, t. I, p. 132.

(3) Balzac : *Correspondance*, t. I, p. 100.

(4) Balzac : *Correspondance*, t. I, p. 131.

(5) Balzac : *Correspondance*, t. I, p. 136.

(6) Balzac : *Correspondance*, t. I, p. 78. (Comparez : Masson : *Napoléon et les Femmes* : on parle de Napoléon : « lui, qui, servi par une fortune sans égale, a trouvé sans cesse en son esprit des ressources égales à sa fortune », p. 337).

abattu mais non atterré, mon courage m'est resté... » (1).

A Mme de Surville il écrit en 1832 : « Tu m'as rendu cette énergie qui m'a fait surmonter jusqu'ici les difficultés de ma vie. Oui, tu as raison, je ne m'arrêterai pas, j'avancerai, j'atteindrai le but, et tu me verras un jour compté parmi les grandes intelligences de mon pays » (2). Plus loin, dans la même lettre, nous le voyons exprimant le désir d'égaler sur son propre champ d'activité les exploits de Napoléon. « Cette *Notice Biographique sur Louis Lambert* est une œuvre où j'ai voulu lutter avec Goethe et Byron, avec *Faust* et *Manfred* ». A Mme Carraud, la « cara », il écrit de Genève, le 30 janvier 1834 : « Le fiasco du *Médecin de Campagne*, de *Louis Lambert*, m'a chagriné, mais j'ai pris mon parti : rien ne me découragera » (3). A sa sœur, la même année, de Saché : « Mais il y a longtemps que les angoisses et moi nous nous sommes mesurés. Je les ai domptées, je le dompterai encore. Si je succombe, c'est le Ciel qui l'aura voulu et non pas moi » (4).

C'est encore en conquérant qu'il écrit: « On parle des victimes dues à la guerre, aux épidémies ; mais qui est-ce qui songe aux champs de batailles des arts, des sciences et des lettres, et à ce que les

(1) Balzac : *Correspondance*, t. I, p. 334.
(2) Balzac : *Correspondance*, t. I, p. 176.
(3) Balzac : *Correspondance*, t. I, p. 266.
(4) Balzac : *Correspondance*, t. I, p. 278.

efforts violents faits pour y réussir y entassent de morts et de mourants ?... Je ne sais si jamais cerveau, plume et main auront fait pareil tour de force à l'aide d'une bouteille d'encre » (1). Nous ne pouvons pas trouver de comparaison plus directe entre son œuvre et celle du soldat. Dans les citations suivantes Balzac ne laisse-t-il pas de côté ce qui pourrait le gêner pour voir en lui en Napoléon? Ne se montre-t-il pas ici sans voiles, dans la lumière simple où se dessinent les génies ? Ne prend-il pas déjà l'attitude qui a permis à M. Bourget de le surnommer « le Napoléon des Lettres » ? Peut-être se rappelait-il ce que Napoléon avait dit : « L'ambition est à l'homme ce que l'air est à la nature ; ôtez l'un au moral et l'autre au physique, il n'y a plus de mouvement » (2). A M^me^ Hanska, janvier 1838, Balzac écrit : « Quand, nuit et jour, mes forces et mes facultés sont tendues à inventer, à écrire, à rendre, à peindre, à me souvenir ; quand je suis à parcourir, d'une aile lente et pénible, souvent blessée, les *campagnes* morales de la création littéraire, comment puis-je être en même temps sur le terrain des matérialistes ? Quand Napoléon était à Essling, il n'était pas en Espagne » (3). A elle aussi il écrit le 17 octobre 1843 : « ... Si quelque chose vous a déplu dans cette lettre, soyez bonne

(1) Balzac : *Correspondance*, t. I, p. 304.

(2) Napoléon : *Pensées et Maximes*, n° 10.

(3) Balzac : *Correspondance*, t. I, p. 382 (les italiques sont de l'auteur.)

comme toujours et pardonnez-moi. Songez à mon chagrin, à ma tristesse, à ma douleur, et vous serez pleine de pitié et d'indulgence pour *le pauvre exilé* (1). *La Perle Brisée*, qui termine enfin l'*Enfant Maudit*, a été faite en quelques heures d'angoisses morales et physiques ; c'est mon Brienne, mon Champ-Aubert, mon Monmirail, c'est ma campagne de France » (2). Après une visite qu'il avait faite à M^me^ Hanska en 1838 il lui écrit « ... heureux qui a vu la Bérésina et qui se trouve sur les jambes sain et sauf » (3). Sans doute ce fut ce voyage, auquel il fait allusion, qui l'avait forcé à comprendre les maux qu'avaient subi les anciens pontonniers dont il parle dans le *Médecin de Campagne*. En 1844, las du combat, malade, il écrit intimement à son « étoile polaire » : « ... on ne jouit ni de la vie ni de ce qu'elle peut offrir de bon et de charmant, quand on lutte contre la mauvaise fortune » (4). Enfin il avait compris qu' « avec l'audace on peut tout entreprendre, on ne peut tout faire » (5). Déjà, en 1830, en proie à un abattement profond il avait écrit à sa sœur : « Je prévois donc pour moi la plus sinistre destinée : ce sera de mourir la veille du jour où tout ce que je désire m'arrivera » (6).

(1) Balzac : *Correspondance*, t. II, p. 52.
(2) Balzac : *Correspondance*, t. I, p. 336.
(3) Balzac : *Correspondance*, t. I, p. 419.
(4) Balzac : *Correspondance*, t. II, p. 87.
(5) Napoléon : *Pensées et Maximes*, n° 21.
(6) Balzac : *Correspondance*, t. I, p. 98.

Balzac détestait n'importe quelle domination ; il voulait vivre et agir à son gré et ne pouvait pas supporter qu'une autre volonté s'imposât à la sienne. En ses propres actions il montrait la vérité des paroles de Napoléon : « L'ambition de dominer sur les esprits est une des plus fortes passions » (1). Il ne permettait aucune intervention dans ses affaires, et même sa mère et sa sœur ne réussissaient guère à altérer ses décisions une fois que son parti était pris. A Mme d'Abrantès il écrit en 1828 : « Tout ceci n'est à autre fin que de vous assurer que, de la dure contrainte dans laquelle j'ai vécu, il est au moins résulté une sauvage énergie et une horreur pour tout ce qui sent le joug dont vous ne pouvez pas avoir l'idée... une domination m'est insupportable ; j'ai tout refusé, en fait de places, à cause de la subordination... quoi qu'il en soit, permettez-moi de vous assurer que personne au monde plus que moi n'abhorre le joug... » (2). A M. Victor Ratier il écrit en mai 1831 : « ... je ne joue pas au maître et j'abhorre la tyrannie » (3). Bien que Balzac n'ait eu aucun maître humain, il était néanmoins dirigé par la force même de son imagination, entraîné irrésistiblement par son désir de richesse, de la gloire, et par son travail. A Mme Carraud il écrit en avril 1835 : « Aussitôt que j'aurai publié *Séraphita*, j'irai pren-

(1) Napoléon : *Pensées et Maximes*, n° 3.

(2) Balzac : *Correspondance*, t. I, p. 77.

(3) Balzac : *Correspondance*, t. I, p. 116.

dre une dizaine de jours de liberté dans le Frapes-lois. Du moins, tel est mon projet, car je suis soumis à tant de causes dominatrices que je ne puis pas dire : je ferai cela, d'une manière certaine et positive » (1).

Balzac s'est fait remarquer par son énergie débordante et l'homme qui a dit de lui-même « j'aurai porté une société tout entière dans ma tête » avait une rapidité de composition si merveilleuse que ce pouvoir est devenu presque proverbial. Il est vrai que souvent il était harcelé par les éditeurs et par le besoin ; mais le fait est qu'il savait s'adonner à une tâche jusqu'à ce qu'elle fût achevée, et qu'il n'épargnait pas les efforts. A Mme Carraud il dit encore : « Si vous saviez comme je travaille ; je suis un galérien de plume et d'encre, un vrai marchand d'idées. J'achève en ce moment le quatrième volume des *Contes Philosophiques*... On réimprime les *Chouans*, etc. ; il faut les corriger nécessairement. En outre, je prépare un grand ouvrage, intitulé *La Bataille ;* puis j'ai à achever un livre en deux volumes, *Conversations entre onze heures et minuit* » (2). A sa mère il écrit en 1832 : « Fais l'impossible, c'est ce que je fais de mon côté. Ma vie est un miracle perpétuel » (3). A Mme Hanska, en 1836, nous trouvons les lignes suivantes : « Pour savoir jusqu'où va mon courage, il faut vous

(1) Balzac : *Correspondance*, t. I, p. 297.
(2) Balzac : *Correspondance*, t. I, p. 160.
(3) Balzac : *Correspondance*, t. I, p. 168.

dire que le *Secret des Ruggieri* a été écrit en une seule nuit... *La Vieille Fille* a été écrite en trois nuits... il en a été de même de la *Messe de l'Athée* et de *Facino Cane;* j'ai écrit à Saché, en trois jours, les cinquante premiers feuillets des *Illusions Perdues* » (1). Au mois de mars 1839, à l'époque où il fut si cruellement désappointé en *Les Jardies,* il écrit à Mme Carraud : « ... j'ai fait des miracles de travail ; mais tous mes travaux intellectuels ont croulé avec mes murs » (2).

Napoléon et Balzac professaient, tous deux, une certaine croyance à la fatalité. L'empereur avait dit : « Je me suis abandonné à mon étoile... » (3). Balzac avoue en 1828 : « ... je finis par croire que je ne suis qu'un instrument dont les circonstances jouent » (4).

A sa sœur, Balzac écrit en 1834 : « Si je succombe, c'est le ciel qui l'aura voulu et non pas moi » (5). Avec cette idée de fatalité nous retrouvons chez lui une certaine conception de sa propre grandeur, de son importance, qui nous fait penser à Napoléon et à la façon dont il se tenait souvent à l'écart, un peu dédaigneux. Cette estime personnelle ne nous froisse pas, « car, a dit Napoléon,

(1) Balzac : *Correspondance,* t. I, p. 336.

(2) Balzac : *Correspondance,* t. I, p. 454.

(3) Las Cases : *Extraits du Mémorial de Sainte-Hélène,* p. 104.

(4) Balzac : *Correspondance,* t. I, p. 78.

(5) Balzac : *Correspondance,* t. I, p. 278.

combien d'hommes supérieurs sont enfants plus d'une fois dans la journée » (1). « Ne me taxez pas de petitesse, car je me crois trop grand pour être offensé par qui que ce soit » (2), écrit-il à Mme de Girardin, en 1834, à la suite de la querelle qu'il avait eue avec son mari. De Passy le 5 février 1841 il écrit à Mme Hanska : « En somme, voici le jeu que je joue : quatre hommes auront eu, en ce demi-siècle, une influence immense : Napoléon, Cuvier, O' Connell ; je voudrais être le quatrième » (3). A Mme Carraud il écrit en 1836 : « Jamais le torrent qui m'emporte n'a été plus rapide ; jamais une œuvre plus majestueusement terrible n'a commandé le cerveau humain » (4). Ne pouvons-nous pas croire que l'auteur de ces lignes, en les écrivant, pensait à l'œuvre de Napoléon ? Si nous ne pouvons pas constater la vérité de cette assertion, nous n'avons qu'à regarder la lettre qu'il écrit à Mme de Surville à propos de leur mère, pour savoir qu'il imitait Napoléon dans les mots mêmes qu'il employait : « Obtiens d'elle de ne pas faire la moindre résistance à ce que je veux lui demander pour sa toilette ; je ne veux pas qu'elle soit autrement qu'elle ne doit être, elle me causerait de grandes souffrances... je compte l'emmener avec moi, à

(1) Las Cases : *Extraits du Mémorial de Sainte-Hélène*, p. 95.

(2)) Balzac : *Correspondance*, t. I, p. 276.

(3) Balzac : *Correspondance*, t. II, p. 64.

(4) Balzac : *Correspondance*, t. I, p. 322.

moins que cela ne la fatigue pas trop ou que l'argent ne manque ; et, en voyage, à l'étranger, il me serait impossible de ne pas vouloir lui faire rendre tous les honneurs dus à *Madame Mère* » (1). Les italiques sont de Balzac, mais elles font remarquer le titre que nous voudrions souligner, puisque Napoléon s'était beaucoup occupé de la tenue extérieure de sa famille et avait ordonné qu'on appelle Madame Lutétia Bonaparte, *Madame Mère*.

Ces quelques citations, jointes à celles où il parle de lui comme le « pauvre exilé », et là où il dit espérer devenir le quatrième homme du demi-siècle qui aura eu « une influence immense », auxquelles nous avons déjà fait allusion, suffisent à nous laisser voir combien Balzac était « ivre de l'illusion de la grandeur napoléonienne ».

*
**

Pour nous il n'est pas d'une importance capitale que M. Masson condamne les *Maximes et Pensées de Napoléon* en disant qu'elles sont sujettes à caution. Nous n'entendons pas par là que nous ne respectons pas l'opinion de M. Masson en cette matière ; il s'en faut. Mais que Balzac ait songé à faire ce recueil, et qu'il l'ait fait, voilà ce qui nous est précieux. Ces pensées et maximes auraient le même intérêt pour nous si elles étaint toutes douceuses. Balzac, dans une lettre à M^me^ Hanska, le 10 octobre 1838, nous laisse comprendre à quel

(1) Balzac : *Correspondance*, t. II, p. 17.

point il s'était intéressé à Napoléon et explique la façon dont le volume s'accrut. « Depuis sept ans environ, toutes les fois que je lisais un livre où il était question de Napoléon et que je trouvais une pensée frappante et neuve dite par lui, je la mettais aussitôt sur un livre de cuisine qui ne quittait pas mon bureau et qui était sur ce petit livre que vous connaissez, qui vous appartiendra, hélas ! peut-être bientôt, et où je mets mes sujets et mes idées premières.

« Dans un jour de détresse (qui était ces jours passés) étant sans argent, j'ai regardé combien il y en avait. Il y en avait 500, et, de là, le plus beau livre de l'époque, c'est-à-dire la publication des *Maximes et Pensées de Napoléon*. J'ai vendu ce travail à un ancien bonnetier qui est un gros bonnet de son arrondissement et qui veut avoir la croix de la Légion d'honneur, et qui l'aura en dédiant ce livre à Louis-Philippe.

« Le livre va paraître. Procurez-vous-le. Vous aurez une des plus belles choses de ce temps-ci : la pensée, l'âme de ce grand homme, saisie après bien des recherches, par votre mougik, Honoré de Balzac. Rien ne me fait rire comme l'idée de faire avoir la croix à une espèce d'épicier, qui peut se recommander à Votre Grâce par son titre d'administrateur d'un bureau de charité. Napoléon m'aura rapporté quatre mille francs et le bonnetier peut en gagner cent mille.. J'ai une si grande défiance en moi-même que je n'ai pas voulu exploiter cette idée. Au bonnetier la gloire et le profit. Vous reconnaîtrez la main de votre esclave dans la dé-

dicace à Louis-Philippe. « Que l'ombre de Napoléon me pardonne » (1).

Comme nous l'avons dit, ce petit livre est une preuve incontestable du culte napoléonien chez Balzac. Pendant environ soixante-dix années ce recueil était devenu « rarissime » — le mot est de Lovenjoul — et il n'y en avait que deux exemplaires dont on connût l'existence ; l'un appartenait à feu M. Masson et l'autre à la Bibliothèque Nationale. Cependant, dernièrement on a fait réimprimer ce volume et tous ceux qui s'intéressent à Balzac et à Napoléon peuvent y trouver de précieux matériaux. Les éditeurs y ont rappelé les circonstances de la vente du recueil — circonstances toujours connues, grâce à la lettre à M^me^ Hanska, dont nous avons cité quelques paragraphes. La préface de Balzac — dite de J.-L. Gaudy jeune, le bonnetier — est remplie d'idées importantes pour notre étude, c'est pourquoi nous la citons entière, excepté les derniers paragraphes.

« L'auteur de ce travail doit avouer que son seul mérite consiste dans la patience avec laquelle il a, pendant quelques années, dépouillé les livres publics sur Napoléon, la collection du *Moniteur*, et les moindres écrits où la parole de ce grand souverain a été constatée. Un autre mérite est d'avoir senti l'importance de l'œuvre qui allait en résulter, et qui est à Napoléon ce que l'*Evangile* est à Jésus-Christ. En effet, ce livre, qui sera pour beaucoup de gens

(1) Balzac : *Lettres à l'Etrangère*, p. 490.

un trésor, eût perdu de sa valeur si l'on eût indistinctement publié toutes les pensées de Napoléon. La Rochefoucauld n'a certes pas donné la totalité des maximes que lui ont suggérées les événements et ses méditations ; il a choisi, étudié, pesé, comparé celles qu'il nous a livrées ; tandis que Napoléon n'a jamais songé à formuler un corps de doctrine. Le sous-lieutenant a parlé sans connaître le Premier Consul, l'Empereur a souvent pensé sans prévoir Sainte-Hélene. Aussi n'était-ce pas une tâche ordinaire que de dégager l'homme de chaque circonstance, et de saisir sa vraie pensée à travers les contradictions dans lesquelles l'ont entraîné les hasards de sa vie.

Il n'y avait pas à hésiter dans ce choix ; Napoléon est une des plus violentes volontés connues dans les annales des dominations humaines : il ne pouvait donc y avoir de curieux en lui que les lois par lesquelles il a construit et maintenu son pouvoir.

Cependant, comme de son point de départ au point d'arrivée, et de son trône à son tombeau, il a deux fois, et en deux sens différents, parcouru tout l'état social, qu'il a su tout voir et a tout observé, chaque fois qu'un mot de lui, quelque étranger qu'il fût à sa politique, nous a paru éclairer à fond certains passages de la vie humaine, nous ne l'avons pas omis ; ainsi chacun y trouvera quelque chose à son usage, le grand comme le petit, car cette pensée, aiguë autant qu'une épée, a sondé toutes les profondeurs. Le terroriste de 93 et le général en chef ont été absorbés par l'Empereur, le gouvernant a souvent démenti le gouverné mais ses paroles que

les diverses crises lui ont arrachées et qui se heurtent, accusent admirablement la grande lutte à laquelle il fut condamné. Aussi, souvent une seule phrase de ce recueil peint-elle certaines phrases de sa vie et plusieurs portions de l'histoire contemporaine beaucoup mieux que l'ont fait jusqu'ici les historiens.

Le livre de l'homme qui pense après coup peut-il jamais valoir le cri de l'homme atteint au cœur ? Quelle poésie que la douleur de Napoléon !

Il a fallu néanmoins étaguer plusieurs pensées qui lui étaient communes avec des grands hommes, ses prédécesseurs en politique, et d'autres auxquelles son nom n'enlevait pas leur vulgarité. Néanmoins nous avons donné celles que l'Empereur a répétées assez souvent pour leur imprimer le cachet des circonstances ; n'expliquent-elles pas dès lors son génie, ses opinions ou sa domination ?

Aux yeux des masses, ce livre sera comme une apparition, l'âme de l'Empereur passera devant elles, mais, pour quelques esprits choisis, il sera son histoire sous une forme algébrique ; on y verra l'homme abstrait, l'Idée au lieu du Fait. Ne sera-ce pas une des choses les plus singulières dans la destinée de cet homme, qu'après avoir si vigoureusement lutté contre les manifestations de la pensée, il n'en arrive à n'être plus qu'un livre ? Ce recueil d'axiomes sera surtout le code des pouvoirs menacés ; nul mieux que Napoléon n'a eu l'instinct du péril en fait de gouvernement. On lui rendra cette justice qu'il a été franc, et n'a reculé devant aucune conséquence ; il a glorifié l'Action et condamné la

Pensée. Tel est, en deux mots, l'esprit de ce testament politique. Aussi beaucoup de ces maximes paraîtront-elles machiavéliques, cruelles, fausses, et seront-elles blâmées par beaucoup de ceux qui les tiendront en eux-mêmes pour justes et de bonne application. Il n'est pas inutile de faire observer que Napoléon ne s'est jamais contredit dans sa haine contre les avocats, les idéalistes et les républicains. Son opinion à leur égard équivaut à proscrire la discussion publique en fait de gouvernement.

Nous n'avons pas à prendre ici parti pour ou contre l'expérience que ce grand homme a léguée à la France : il n'appartient à personne de défendre ou d'accuser Napoléon ; il suffit de le faire comparaître devant tous ; sa pensée est toute une législation qui sera réprouvée ou adopée, mais qui devait être mise au jour sous sa formule la plus succincte ; personne n'oubliera qu'elle contient les secrets du plus grand organisateur des temps modernes ; si elle est en opposition directe avec l'esprit de la France actuelle, cette vigoureuse contradiction était un motif de plus pour la publier. Napoléon a regardé le gouvernement responsable comme impossible et la liberté de la presse comme incompatible avec l'existence du pouvoir ; quelle flatterie pour les rois et les ministres qui résoudront un problème qu'il proclame insoluble.

« Il reste un mot à dire sur les divisions que nous avons faites dans cette masse de pensée, et dont la convenance sera, nous l'espérons, bien jugée.

« Il nous a paru possible de déterminer les maxi-

mes et les idées que Napoléon a conçues avant le 18 brumaire, c'est-à-dire tant qu'il a été républicain ou citoyen, sujet ou soumis à un pouvoir reconnu.

« Après cette première portion, nous avons mis ensemble toutes les pensées concernant l'art militaire qui a été le secret de son élévation et le ressort de son empire.

« La troisième partie contient toutes les idées du souverain et celles qu'ont dû lui suggérer l'exercice du pouvoir ou son organisation.

« Enfin la quatrième est tout ce que lui ont dicté l'expérience et le malheur, c'est le cri du Prométhée moderne. »

*
**

Nous nous serions attendus à retrouver bien des choses de nature à nous intéresser dans les lettres que Balzac écrivit de la Corse, en l'année 1838. Un homme qui avait été enfiévré par la vie et la gloire de Napoléon a dû être ému à la première vue de cette « chère île », qui vit la naissance d'un fils destiné à la rendre célèbre. D'abord Balzac, en quête de trésor, trouva « Ajaccio... un séjour insupportable » ; il s'y était échoué « comme sur un banc de granit ». Nous nous étonnons du manque d'enthousiasme que nous retrouvons dans quelques-unes de ses paroles à propos de l'île, surtout : « Je suis allé voir la maison où est né Napoléon, et c'est une pauvre baraque » (1). C'est tout ! Pendant son séjour

(1) Balzac : *Correspondance*, t. I, p. 397.

il avait « rectifié quelques erreurs » à propos de la famille du grand homme ; et il avait causé avec « le neveu du maire qui avait mis Napoléon au ban et soulevé la population contre lui » (1). Cependant le lendemain il pouvait dire : « La Corse est un des plus magnifiques pays du monde » (2). Mais en tout cas il s'y ennuyait et fut forcé de se contenter de la pauvre bibliothèque d'Ajaccio, là où il relut *Clarisse Harlowe* et lut pour la première fois *Grandisson* et *Paméla*, qu'il trouva « horriblement bêtes ». Nous pouvons à peine comprendre cet ennui qu'il ressentit pendant son séjour dans l'île natale de Napoléon si nous ne nous rappelions pas que Balzac était alors en route pour la Sardaigne, où il comptait gagner des richesses fabuleuses. Nous savons déjà qu'il courait à une désillusion et qu'il aurait mieux fait d'étudier plus soigneusement la Corse pour préciser les idées qu'il devait émettre dans les *Scènes de la Vie Militaire*, ou pour accuser le cadre napoléonien de quelques-unes de ses œuvres.

En parlant de ce voyage en Sardaigne et en Corse, nous nous rappelons que Balzac, vers la fin de sa vie, comptait visiter le théâtre d'une des grandes batailles de Napoléon, afin d'enrichir ses matériaux à cet égard et pour animer la description de toute cette bataille qu'il comptait écrire avec « Napoléon dominant le tout ». En 1843 il voulait s'infor-

(1) Balzac : *Correspondance*, t. I, p. 397.

(2) Balzac : *Correspondance*, t. I, p. 399.

mer, mais le courage lui manqua pour aller à Dresde et il écrit : « ... le théâtre de la bataille et les défilés de Kulm ne changeront pas » (1). Encore une fois en 1845 il avait voulu voir ce champ de combat, mais il était destiné à ne pas le connaître. « Je suis fâché, écrit-il, de n'être pas allé à Dresde ; je n'ai pas eu le temps... de visiter le pays et d'aller à Kulm, afin de pouvoir écrire la bataille de Dresde ; ce sera une des pages les plus importantes de mes *Scènes de la Vie Militaire* » (2).

Le pauvre malade ne devait point voir ces défilés, il ne devait pas écrire la *Bataille* et les plans grandioses projetés pour les *Scènes* étaient destinés à rester toujours inféconds. Son travail herculéen devait être abandonné pour la dernière sombre lutte avec la mort, pendant que l'esprit infatigable contemplait toujours l'agrandissement de l'œuvre qui avait déjà recréé toute une société, qui avait fait vivre de grands personnages inoubliables, un esprit toujours soutenu par l'exemple de celui « qui a accompli l'œuvre la plus grande que mortel ait jamais accomplie » (3).

(1) Balzac : *Correspondance*, t. II, p. 43.

(2) Balzac : *Correspondance*, t. II, p. 130.

(3) Masson : *Napoléon et les Femmes*, p. 337.

Vu : *Le Président du Jury,*
J. MARSAN.

Vu : *Le Doyen,*
F. DURRBACH.

Vu *et permis d'imprimer :*

Toulouse, le 14 avril 1921.

Le Recteur,
Président du Conseil de l'Université,
J. DRESCH

BIBLIOGRAPHIE

Balzac (Honoré de). — *Correspondance*, Paris, Calmann-Lévy, 1876

Balzac (Honoré de). — *Théâtre*, Paris, Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat et Cie, 1860.

Balzac (Honoré de). — *Contes et Nouvelles*, Paris, Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat et Cie, 1850.

Balzac (Honoré de). — *Maximes et Pensées de Napoléon*, (dit de J. L Gaudy jeune), Paris, A. Barbier, 1838.

Balzac (Honoré de). — *Pensées et Maximes*, Paris, Plon frères, 1852

Balzac (Honoré de), A. Toussez et Soulié (F.). — *Histoires Drôlatiques sur l'Empereur Napoléon Ier*, Paris, Passard, 1854.

Balzac (Honoré de). — *La Comédie Humaine*, Paris, Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat et Cie, 1860 (spécialement); *Le Médecin de Campagne; Une Ténébreuse Affaire; Une Vendetta; La Femme de Trente Ans; Modeste Mignon; Eugénie Grandet; L'Illustre Gaudissart; César Birotteau; La Vieille Fille; Le Curé de Tours; Louis Lambert; Le Lys dans la Vallée; Un début dans la Vie; Un ménage de Garçon; Béatrix; Le Cousin Pons; Les Chouans; Une Passion dans le Désert; La Maison du Chat qui Pelote; Le Colonel Chabert.*

Boulé (Alphonse). — *Une Préface à la Comédie Humaine de Balzac*, « L'Illustration », juillet, 10-17, 1839.

Bouteron (M.). — *Les Cahiers Balzaciens.*

Clarétie (J.). — *Balzac (Les Grands Hommes)*, Paris, Pierre Lafitte et Cie, 1913.

Clarétie (J.). — *Napoléon (Les Grands Hommes)*, Paris, Pierre Lafitte et Cie, 1913.

Floyd (J. H.). — *Women in the Life of Balzac*, New-York, Henry Holt and Cy, 1921.

Gautier (T.). — *Honoré de Balzac*, Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1859.

Hanotaux et Vicaire. — *La Jeunesse de Balzac*, Paris, Librairie des Amateurs, MCMXXI.

Las Cases (Comte de). — *Napoléon jugé et peint par lui-même, Extraits du Mémorial de Sainte-Hélène*, Librairie Nationale d'Éducation et de Récréation, Paris.

Le Breton (A.). — *Balzac : l'Homme et l'Œuvre*, Paris, Librairie Armand Colin, 1905.

Lovenjoul (Spoelberch de). — *Autour de Honoré de Balzac*, Paris, Calmann-Lévy, 1899.

Lovenjoul (Spoelberch de). — *Histoires des Œuvres de Honoré de Balzac*, Paris, Calmann-Lévy, 1879.

Lovenjoul (Charles de). — *Un Dernier Chapitre de l'Histoire des Œuvres de Honoré de Balzac*, Paris, E. Dentu, Libraire-Editeur, 1880.

Masson (F.). — *Napoléon et les Femmes*, Paris, Librairie Ollendorff (1893-1921).

Masson (F.). — *Napoléon et son Fils*, Paris, Société d'Editions Littéraires et Artistiques, Librairie P. Ollendorff, 1904.

Masson (F.). — *L'Impératrice Marie-Louise*, Paris, Librairie Ollendorff, 1902.

Napoléon. — *Pensées et Maximes recueillies dans ses mémoires et sa correspondance, par un officier général*, Paris, Librairie Militaire de J. Dumaine, 1852.

Norvins. — *Histoire de Napoléon*, Paris, Furne et Cie, 1839.

Ruxton (G.). — *La Dilecta de Balzac*, Paris, Librairie Plon, 1909.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
I. — Les affinités napoléoniennes	7
II. — Le cadre napoléonien	39
III. — Napoléon lui-même dans les œuvres de Balzac	71
IV. — Le soldat napoléonien	93
V. — Les affinités morales	151
Bibliographie	177

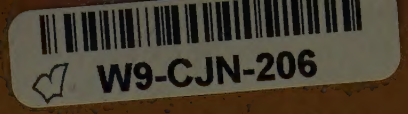
Questions posées par la Faculté

1° *Balzac et les femmes ;*

2° *Les idées de Loti à propos des marins et de la mer ;*

3° *Le réalisme pessimiste dans les contes de de Maupassant.*

PB-21695
1


W9-CJN-206